

Brigade Mondaine
[016] – La
permission de
minuit

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE
MONDIALE

Par Michel Brice

LA
PERMISSION
DE
MINUIT

PLON



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N° 16)

LA PERMISSION DE MINUIT

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

© librairie Plon/GECEP 1978

ISBN : 2 – 259 – 00329 X

QUATRIEME

Il recula, totalement dessaoulé face à cette évidence terrifiante. Lui, Gilbert Marinier, chef comptable, bon père de famille, avant violé une fille de quatorze ans. Et elle était morte. Etranglée. Tout redevint flou et il plongea de nouveau dans l'inconscience.

CHAPITRE PREMIER



Quand Marinier prit la fille sous la taille pour l'attirer contre lui, elle se laissa aller sans la moindre résistance. Sa gorge se renversa en arrière, offrant des lèvres tendres, un peu pâles, entrouvertes sur une dentition parfaite. Le mal de tête qui vrillait les tempes de Marinier depuis un moment s'effaça comme par enchantement : libéré par la bretelle du soutien-gorge, glissée sur l'épaule, le sein droit venait d'apparaître. Incroyablement juvénile et pourtant déjà rebondi, avec une pointe rose tendue.

— Salope, grinça-t-il en secouant la mèche noire qui lui barrait le front, ça te plaît, hein ?

D'autorité, il fit glisser l'autre bretelle, libérant à son tour le sein gauche. Il se lova dans la paille contre la fille, attrapant à pleines paumes la poitrine qui s'offrait.

Gilbert Marinier se redressa tout à coup. En proie à un sentiment bizarre. Celui d'une irréalité violente. Folle à la limite. C'était le ton de sa voix, tout à l'heure, qui l'avait surpris. Une voix qu'il ne se connaissait pas, rauque et haletante. Et puis, ce qu'il faisait ici, cette nuit, était énorme. Il n'avait encore jamais trompé sa femme à trente-huit ans. Non pas par manque d'envie. Il y avait longtemps que Françoise, son épouse, avait cessé de l'exciter vraiment. L'amour avec une fréquence toute conjugale. Autrement dit de moins en

moins souvent. La vérité était que Françoise se conduisait avec lui d'une façon désespérément bégueule. Un problème qu'il avait bien essayé de résoudre, comme tous les maris. Mais comment faire comprendre à une mère de famille qu'il y a certaines gentillesse dont un homme a besoin ? Du genre qui pimente la routine... Françoise Marinier n'aimait qu'une chose : soulever le drap pour faciliter à son mari l'introduction dans le lit à deux places, et puis s'ouvrir, souriant béatement dans l'attente d'un bon coït solide et prudent, dans le plus pur respect de la décence et des bonnes manières.

À pleurer de rage.

Il avait bien essayé de s'y faire. Prêt à admettre qu'il était anormal avec ses rêves de positions spéciales et de manigances dont l'inspiration lui était venue, les uns tout seul, les autres à la contemplation de certaines revues ou de certains livres. L'essai d'abstinence n'avait pas marché. Plus les années passaient, plus Gilbert Marinier était dévoré de pensées libidineuses. Et jamais assouvies : en bon Nantais de souche, il avait reçu une éducation catholique poussée. Résultat : le sens du péché le minait, et il séchait sur pied, en butte à des insomnies tenaces et brûlantes.

Le ménage se ressentait en tout du désaccord sexuel. Gilbert et Françoise Marinier ne se pardonnaient plus la moindre brouille. Un peu de boue sur le parquet un soir de pluie ou un rôti légèrement trop cuit les faisaient se dresser l'un contre l'autre dans des empoignades désastreuses où ils finissaient par se jeter rageusement à la figure les pires injustices. Devant les gosses, fermés sur eux-mêmes, avec des regards effarés par en dessous, comme toujours dans ces cas-là. Après, bien sûr, ils se réconciliaient mais pas au lit. Leurs seules retrouvailles n'étaient que de tendresse forcée, comme chez tous les couples « à la chaîne » qui se secouent furieusement pour se libérer chacun de son côté. Et qui n'offrent plus, devant les étrangers, que des visages de pure résignation.

La fille se laissa rabattre son slip autour des cuisses, puis jusqu'aux chevilles, avec le même bon vouloir. Marinier, qui lui avait ôté pull et jupe avec frénésie, décida de s'arrêter là dans le déshabillage : le soutien-gorge de nylon blanc à fines broderies tiré sous les globes des seins, mais pas enlevé, le slip allant avec, recroquevillé par ses élastiques autour des chevilles. Autour des chaussettes de tennis blanches. Ça non plus, Marinier ne l'avait pas enlevé. Affaire de phantasmes personnels. Un léger raffinement auquel Françoise n'avait jamais voulu se plier. Ridicule, d'ailleurs, elle avait raison. Elle avait passé l'âge des socquettes. Mais la fille, justement avait cet âge-là. Quatorze ans, quinze au plus. Et encore : la douceur de la toison blonde entre les cuisses qu'il écartait en ahanant, était encore celle de l'adolescence. Il plongeait la main avec un gémissement de bête. De nouveau, tout devenait flou en lui. De quoi se souvenait-il ? Une dispute avec Françoise sur un de leurs

éternels sujets d'empoignade. Il voulait inviter des amis rencontrés sur la plage. Elle avait renâclé, comme toujours. D'accord, c'était à elle, la corvée des courses, du dîner à préparer, de la table à mettre, du service à faire. Puisque, comme elle le lui répétait assez, ils n'avaient pas de bonne. Mais à ce compte-là, ils ne voyaient plus personne... Il était parti en claquant la porte. Droit vers le casino de La Baule : le jeu, son seul vice. Prudent, d'ailleurs, et jamais ailleurs qu'en vacances.

Tout en se couchant contre la fille, toujours aussi muette et abandonnée, il essaya de ramasser ses souvenirs. Un gros gain... deux mille francs environ. Puis cette jeune femme rencontrée avec un costaud en blazer mâchouilleur de chewing-gum, qui riait tout le temps en chassant d'un mouvement brusque les mèches raides, couleur filasse, de son front. Impossible de se rappeler comment ils avaient lié conversation, ni pourquoi il les avait suivis dans cette boîte de nuit complètement inconnue de lui. Tout était tellement flou dans son souvenir... Un vague coton d'images molles inexplicables : D'ailleurs, il s'en moquait. Une seule chose surnageait : le désir fou qui l'avait envahi. Était-ce à cause des vacances, de l'ambiance surexcitée de cette soirée de 14 juillet dans les rues, au casino, puis dans cette boîte, alors que chez lui sa femme faisait la gueule ? Il n'en savait rien. Il ne voulait pas savoir.

Ni même comprendre comment il pouvait se trouver là, lui, Gilbert Marinier, trente-huit ans, très brun, à la limite du noir de jais, chef comptable de la Secami (Société d'Exploitation de Carrières et de Mines) époux sage et père de famille attentionné, en train de faire l'amour à une adolescente avec une fureur de gosse qui abuse largement de sa permission de minuit.

Un instant, il s'interrogea : c'était tout de même curieux, cette fille qu'il ne connaissait pas, et dont il ne se rappelait pas comment il l'avait retrouvée ici, qui se laissait faire sans un mot, sans un soupir, les yeux mi-clos...

Il haussa les épaules. À quoi bon se poser des questions ? Elle était ravissante, très blonde, gracieuse mais déjà formée, avec tout juste une faible marque de maillot aux endroits où le soleil n'avait pas atteint sa chair. Rien d'autre n'avait d'importance. Même ce « détail » qui l'avait intrigué sur le moment : sa brutale envie de tromper Françoise ce soir ou jamais avait commencé quand le jeune au blazer lui avait offert un de ses chewing-gums. Une pâte inhabituelle d'aspect et de consistance. Avec un fort goût de citron. Agréable. Il en avait repris, et son envie était devenue frénésie. Mais cela aussi il l'oubliait. Comme cette légère douleur au bras dans une bousculade au bar de la boîte, un peu comme une morsure.

C'est en sortant que tout avait plongé dans un délire mou et cotonneux. Il avait foncé sur la fille dès qu'il l'avait vue, jupe relevée, cuisses ouvertes, dormant dans la paille de cette grange, derrière un hangar à tracteurs.

Un déclic secoua Gilbert Marinier tandis qu'il reprenait souffle après avoir

labouré la fille jusqu'à l'orgasme. Son cou... Elle avait une cravate autour du cou. Un joli nœud noué serré. Tellement que le visage était très rose dans la faible lueur de la lampe nue, là-haut dans la charpente.

— Nom de Dieu ! jura Marinier dans sa gorge.

Une fixation érotique d'autrefois, au temps des revues interdites, au lycée, lui remontait à la mémoire. Une de ses premières émotions violentes : un modèle à demi-déshabillé, culotte rabattue sous les fesses, seins jaillissant du soutien-gorge, et avec une cravate d'homme autour du cou. Exactement comme cette fille. Et aussi gracile et blond qu'elle. Avec le même air enfantin. Par la suite, dans les revues de nus, qu'il s'achetait en cachette pour les jeter à la poubelle en petits morceaux quand elles s'accumulaient trop au milieu de ses dossiers, il avait toujours retrouvé la même émotion quand une fille posait avec un nœud autour du cou, ou un collier serré haut. Il ne s'était même séparé qu'avec un fort regret d'une revue danoise, spécialement corsée, où une fille posait en chienne. Avec un collier de chien clouté. Une fantaisie qu'il aurait tellement aimé voir accepter par M^{me} Marinier. Mais radicalement hors de question...

— Ça alors, murmura-t-il, je n'avais même pas remarqué qu'elle portait ça.

Il se passa la main sur le front, crispé. Il transpirait, son cœur battait la chamade, ses idées tournoyaient plus que jamais dans son cerveau.

Il éclata de rire.

— Petite garce ! s'exclama-t-il. J'ai compris. Tu sais y faire. Tu as décidé de faire l'objet.

Il rampa vers elle dans la paille, les yeux exorbités.

— Eh bien ! tu vois, glapit-il d'une voix rauque, ça me va très bien comme solution pour la soirée. Tu vas me montrer de quoi tu es capable.

Il rit grassement.

— Pas d'appareil photo pour les petits souvenirs... Dommage, on va essayer d'imprimer ça dans sa mémoire.

Il se mit à disposer la fille dans toute une série de poses. Ouverte, retournée, en croix, cuisses relevées. Crapahutant au-dessus d'elle dans la paille, il jugeait, appréciait avec de petits ricanements incoercibles. Venue du portail resté grand ouvert sur la campagne, une brise légère soulevait les mèches blondes de la fille, leur faisant frôler ses yeux en amande, mi-clos, caressant ses épaules. La brise sentait les prés fraîchement fauchés avec en surimpression une vague odeur iodée venue de l'Océan, au loin. Mais Marinier étouffait. Les poses de la fille, d'une obscénité totale maintenant, le mettaient littéralement hors de lui. Muette, docile, comme elle l'était, elle réveillait en lui des flots de phantasmes secrets, inavoués. Il poussa un grognement de bête. Devant lui, le corps qu'il avait maintenant débarrassé de tout, sauf des socquettes et de la cravate, s'offrait, accroupi, cuisses écartelées,

la tête cachée dans la paille.

Il se rua et il fit ce qu'il n'avait jamais fait de sa vie. Il la força.

C'est quand il fut assouvi qu'il eut un brusque retour de conscience. Sur un petit problème : il avait massacré la fille comme un taureau désaxé et elle n'avait pas crié. Même pas gémi.

Subitement, Gilbert Marinier s'aperçut que la brise venue de la mer était fraîche sur son front. Il retourna doucement le corps nu et il se figea.

— Non, non... gémit-il.

Il se releva d'un bond et courut dehors, pataugeant dans la boue des ornières creusées par les tracteurs.

— C'est un cauchemar ! balbutia-t-il. Impossible, je délire, je vais me réveiller.

Un réflexe le fit se précipiter en avant pour fuir. Il heurta du pied un timon de charrette et s'étala dans la boue. Avec une violente douleur au front. Une pierre... Il se releva péniblement. À son front, sa main poissait déjà. Un âcre goût de sang coulait en filet jusqu'à la commissure de ses lèvres. Il se fouilla, à la recherche de son mouchoir, et il revint à pas lents vers la grange, tremblant de froid, le cœur battant au ralenti dans sa poitrine, presque à s'arrêter. Une nausée cherchait à exploser au creux de son estomac.

Il la laissa faire dès qu'il fut revenu auprès de la fille. Vomissant sans retenue dans la paille à côté d'elle.

Quand il eut fini, tout lui était réapparu. Ce que sa soirée avait été exactement. Jusqu'à ce trou noir vers la fin du passage à la boîte de nuit. Et après, la vérité :

Lui, Gilbert Marinier, avait violé une fille de quatorze ans.

Et elle était morte.

Etranglée.

Ce qui dans son délire lui était apparu comme une roseur un peu accentuée du teint était le violacé de l'étranglement...

Il porta fébrilement la main à son propre cou. Tout son corps se figea dans une angoisse insupportable, seuls ses doigts se crispèrent spasmodiquement sur son col. Puis il sanglota en s'abattant dans la paille à plat ventre.

Ce qu'il redoutait par-dessus tout était vrai. Il n'avait plus de cravate à sa chemise et elle n'avait pas disparu. Bleu foncé à fines rayures bordeaux, elle était enroulée autour du cou de la fille.

C'était donc lui, Marinier, qui l'avait étranglée...

Quand ? Comment ? Pourquoi ? Il avait trop bu, ça c'était vrai, au bar du casino, où il avait fait la connaissance de la jeune femme et du jeune à blazer.

Mais jamais encore, quand il avait bu, il n'avait eu des désirs d'étrangement. Ni de viol, et pourtant, l'atroce réalité s'imposait, soleil noir l'illuminant : Ivre, il avait dû « lever » cette fille à la boîte. Et l'amener ici. Pour en faire ceci : un cadavre violé.

Tandis qu'il allait et venait en titubant, plus rien d'autre n'existait pour lui que cette évidence : Il était un assassin de mineure. Comment était-il arrivé ici, il ne savait plus. Avec une voiture, mais laquelle ? Pas la sienne. Ça il s'en souvenait, il l'avait laissée au parking du casino. Il était parti avec ses nouveaux amis... Il tâta brutalement sa veste, cherchant son portefeuille. Il l'extirpa et le fouilla en tremblant. Des deux mille francs gagnés au casino, plus que deux cents francs... Il avait donc tellement dépensé ? Des tournées ? Une, oui, il se rappelait. Mais pas plus...

Il s'arrêta devant la fille et se pencha sur elle, cherchant à la couvrir de ses vêtements. Il eut du mal à lui ramener les bras sur sa poitrine et à rapprocher ses cuisses. Déjà, le corps se raidissait...

Il repartit en arrière à reculons. Dessoûlé. Totalement. Et face à cette terrifiante évidence : il était capable de devenir un monstre quand il avait bu. Il imagina tout. La police, le procès. Le déshonneur...

La corde lui apparut, passée autour d'une poutre de la grange, du côté du portail, dans la lumière naissante de l'aube. Une belle corde solide et souple à la fois qui se balançait mollement.

Gilbert Marinier accomplit sa tâche avec méthode. Après être allé chercher une échelle du côté des tracteurs, il l'appliqua à la poutre et entreprit d'y attacher la corde.

Puis il recula, les sourcils froncés. Il était tout à fait redevenu maître de lui, attentif à ce qu'il faisait comme au travail, dans son bureau de chef comptable, en un temps qui lui paraissait désormais aussi lointain que le monde avant le déluge. Il se mit à compter mentalement : il mesurait un peu plus d'un mètre soixante-dix. La poutre était, au jugé, à trois mètres ou trois mètres cinquante du sol. Ce qu'il fallait, c'était que ses pieds ne puissent pas atteindre le sol, une fois l'échelle repoussée... Il remonta sur celle-ci et redisposa la corde de manière à ce que le nœud soit à deux mètres cinquante du sol. Il redescendit et s'éloigna, vérifiant d'un coup d'œil.

Il jura :

« Les bras, grinça-t-il, je peux me raccrocher à la poutre avec les bras. »

Il remonta sur l'échelle et recommença son « travail ». De plus en plus calme et lucide. Repris par sa déformation professionnelle : il s'agissait de compter, et quoi d'autre ? Une activité où il était passé maître.

Quand il eut décidé que le nœud était à la bonne hauteur, lui interdisant à la fois le sol et la poutre une fois pendu, il poussa un soupir de satisfaction douloureuse. Tout était prêt. Net, sans bavures. Il pouvait mourir sans regret technique. Il jeta un dernier regard par-dessus son épaule à sa victime. Là-bas,

un essaim de moucheron affolés par la lampe tournoyaient déjà autour de la fille. Il se détourna en hoquetant et remonta sur l'échelle.

Il fit glisser lentement la corde autour de son cou et frissonna au contact de la torsade épaisse qui tirait déjà sur sa nuque.

— Les enfants, oubliez-moi..., balbutia-t-il, traversé par l'image de Karine et de Marc en train de dormir à cette heure dans les petits lits de leurs vacances. Il demanda aussi pardon à sa femme, avec un mélange bizarre d'affection revenue et de terreur incoercible. Puis il repoussa l'échelle du pied.

Le choc des vertèbres brisées se perdit dans les cris assourdissants des oiseaux voletant partout dans le jour naissant.

Le corps de Gilbert Marinier s'immobilisa vite. Grotesque avec sa tête cassée sur le côté, au-dessus de la nuque brisée, sa mèche noire flottant dans le vent.

Des bulles de bave s'amassaient aux commissures de ses lèvres. Sa langue était prise entre ses mâchoires. Son visage était devenu aussi congestionné que celui de l'adolescente, abandonnée là-bas dans la paille, sous la lampe qui n'était plus qu'un point jaune inutile dans le jour totalement levé.

Son ultime sensation avait été celle d'une brutale érection. Phénomène classique chez les pendus du sexe masculin. Et dernière ironie du destin chez celui-là : en mourant, ce par où il avait péché se manifestait encore...

15 juillet – six heures du matin – Gilbert Marinier, époux ordinaire et bon père de famille, s'était jugé, condamné.

Et exécuté.

CHAPITRE II



Boris Corentin aspirait à pleins poumons l'air de Paris. Heureux. Le vent venait de l'ouest, calmé après les bourrasques de la nuit, mais faisant courir les nuages au-dessus de la ville et chassant toutes les fumées et les gaz d'échappement. Cette nuit, la fenêtre de sa chambre, rue de Turbigo, avait battu, secouée comme toujours par fort vent d'ouest. Alors, il avait mis son réveil deux heures plus tôt que d'habitude, à six heures, et avait foncé au C.A.P.U.[1]. Histoire de s'offrir une sérieuse série de tours de piste. Entre sept et neuf, le moment idéal pour faire du footing en juillet. Dans la délicieuse fraîcheur du matin. Son moment de plaisir avait été exactement comme il l'avait espéré : merveilleux. La bienfaisante sensation de se laver l'intérieur du corps. De se refaire de fond en comble.

Maintenant, il marchait vers le quai des Orfèvres. Après un petit détour par le Pont-Neuf. Comme ça, toujours pour le plaisir : par vent d'ouest, la vue sur la Seine est splendide du côté du square du Vert-Galant, avec ses arbres au bord de l'eau, immenses, balancés dans la brise. Et les filles étaient belles dans leurs robes d'été qui collaient à leur corps à chaque pas...

Boris Corentin était en train d'en repérer une grande blonde en robe d'imprimé indien qui, visiblement, se promenait. Peut-être en chasse. Il la détailla de loin de ses yeux noirs. Oui, cette fois, il en était sûr : elle chassait. Son instinct ne le trompait jamais là-dessus.

« Allons voir si elle aime les bruns », se dit-il gaiement Avec quand même un regard contrarié côté montre. Il était presque dix heures. Il allait arriver en retard au bureau. Il haussa les épaules. Charlie Badolini lui pardonnerait. Juste le temps d'attaquer, de tenter un rendez-vous. Le chef de la B.S.P. n'avait rien à lui refuser. Donnant donnant, Boris Corentin ne renâclait jamais au travail. Mais en échange, il aimait qu'on soit tolérant, côté supérieurs hiérarchiques. N'était-il pas un peu à part parmi les cent inspecteurs de la brigade ? L'inspecteur-vedette. Celui qu'on met sur les coups durs, les affaires

compliquées. Celles qui réclament un talent hors pair. Le cas précis de Boris Corentin. Admiré des uns, haï des autres, comme toujours en pareil cas. Mais très apprécié chez ses chefs. Charlie Badolini l'avouait lui-même : il avait un faible pour lui. Ce sont des choses, qui, même non exprimées en face, se devinent au quart de tour. Boris Corentin n'avait pas été long à comprendre celle-là...

Il se préparait pour l'« abordage », comme il disait, quand il se bloqua. À dix mètres de lui, un fou surchargé de paquets se hasardait au mépris de toute prudence sur la chaussée dans le flot des voitures.

« Mémé. :, gémit Corentin, tu déménages ou quoi ? »

Indifférent à tout sauf à son chemin, l'inspecteur Aimé Brichot, équipier de l'inspecteur principal Corentin à la Brigade mondaine, risquait ses paquets, et sa vie, en zigzaguant dans la circulation.

« Adieu la blonde, grogna Corentin. Tant pis, il y en aura d'autres. Brichot vaut bien une blonde. »

Il accéléra le pas.

Il arrivait à la hauteur de Brichot quand celui-ci pirouetta sur lui-même, frôlé par une Mercedes rageuse. Le paquet de dessous son bras droit, le plus gros, valsa sur la chaussée. La ficelle craqua. Corentin arriva juste à temps pour bénéficier du spectacle : une demi-douzaine de paires de chaussettes de laine, hautes, multicolores, deux pulls épais, l'un à col roulé rouge et l'autre jacquard à encolure en pointe, un anorak bleu roi et des chaussures d'alpiniste à tige. Le tout éparpillé.

— Tu t'engages dans les chasseurs alpins d'opérette ou quoi ? fit Corentin hilare.

Aimé Brichot l'observa de derrière ses verres de myope. La fine moustache taillée en brosse s'agita, deux rides creusèrent sa calvitie généreuse. Il rougit et agita les mâchoires.

— Tu ferais mieux de m'aider au lieu de te payer ma tête ! rugit-il.

Corentin s'exécuta, insistant pour refaire lui-même le paquet.

— J'ai failli te perdre, idiot, conclut-il avec une mine navrée. Ça va pas la tête ? Traverser sans regarder, tu veux que tes filles soient orphelines et Jeannette veuve ?

Brichot haussa les épaules, mi-agacé mi-puni.

— J'étais en retard, fit-il. Ça traîne toujours, les courses.

Corentin le força à marcher côté mur sur le trottoir.

— Je peux savoir à qui elles sont destinées, celles-ci ?

Brichot arrondit les yeux :

— Aux vacances, pardi.

Il renifla.

— Je vais à Chamonix, cette année, reprit-il, sentencieux.

— Aïe, fit Corentin, tu es encore plus fou que je ne croyais.

Brichot s'arrêta sur le seuil du 36, une jambe levée.

— Plaît-il ? interrogea-t-il sans aménité.

Corentin se mit à rire franchement.

— Evidemment, tu t'es dit qu'un maillot de corps, un slip de laine et des espadrilles, ça ne frimait pas assez côté sape. Alors, tu as cherché à aller là où on peut faire le Brummel.

Il se tapa le front de la main :

— À la montagne, bien sûr. Vive la mode alpine !

Brichot le précéda dignement dans la cour. Vacillant un peu avec ses paquets qui lui faisaient prendre un bon mètre de large. Bon prince, Corentin lui proposa de le décharger dans l'escalier. Ce qui fut accepté avec un sourire léger. Signe de réconciliation en bonne route.

Rabert cessa une seconde de se nettoyer les ongles avec un trombone.

— Le patron vous a fait demander, articula-t-il après un vague bonjour.

Corentin soupira :

— En personne ou via Dumont [2] ?

— En personne.

Mémé grimaça en se déchargeant de ses paquets sur son bureau.

— Mauvais signe, grommela-t-il. Je vois l'affaire en bois à cent mètres.

Corentin se mit à rire :

— Défaitiste !

Aimé Brichot rectifia le nœud de sa cravate d'alpaga synthétique vert bouteille. Très bien assortie à la chemise à carreaux rose, sous un veston de tweed beige anglais indéfinissable.

— Crois-moi, reprit-il, je l'ai remarqué. Chaque initiative directe de Baba, c'est l'affaire tordue.

Corentin décrocha son téléphone pour appeler le secrétariat du patron :

— Eh bien ! on s'en accommodera, comme d'habitude, fit-il avec une fatalité enjouée.

Les jours de stade, rien ne pouvait l'abattre.

Charlie Badolini se frotta les yeux. Fatigué. Cette nuit, sa femme avait fait une petite crise d'asthme. Rien de bien grave, mais il n'avait pas été question

de dormir. Il avait fallu consoler, et comme Charlie Badolini, sous ses airs bourrus, adorait sa femme, il l'avait consolée jusqu'à l'heure du réveil-matin.

— Ah, vous voilà enfin ! dit-il sans le moindre ton vindicatif dans la voix, contrairement à ses usages en pareil cas.

Corentin et Brichot s'assirent avec dignité face au grand bureau Empire du mobilier national.

— Messieurs, commença Charlie Badolini en se grattant la gorge, j'ai connu des affaires plus propres...

Brichot jeta un regard en biais à Corentin. Pas besoin de traduction. Sa « flèche » comprit au quart de tour. C'était la transmission d'une pensée du genre : « Je te l'avais bien dit : l'affaire pourrie ».

Tout le temps que le chef de la Brigade mondaine parla, Aimé Brichot ne relâcha pas une seconde le masque d'ennui qu'il avait pris, il l'accentua même. Dans le dégoût.

— Le salaud, lâcha-t-il d'une voix vibrante après l'exposé de quelques détails techniques, côté viol.

Véronique Dauvilliers, quinze ans depuis un mois le jour de sa mort, était vierge avant de subir une abominable série d'outrages.

Charlie Badolini agita son index nicotiné.

— Une consolation au moins pour elle : elle était morte quand ce Marinier l'a violée.

— Le malade total, fit Corentin, le cœur au bord des lèvres. Il l'a tuée comment ?

— C'est là que les choses se compliquent, reprit Charlie Badolini. Et c'est ce qui explique qu'on nous demande d'intervenir.

Corentin se bloqua, plongeant ses yeux noirs dans ceux de son patron.

— Marinier l'a étranglée avec une cravate, la sienne, on n'en a pas encore la preuve absolue mais la quasi-certitude : cravate banale, correspondant à sa tenue, et à son niveau de vie...

Brichot tâta d'une main faussement négligente le nœud de faux alpaga qui faisait pendant, un peu plus bas, à sa glotte proéminente de maigre nerveux.

— En plus, reprit Badolini, il n'en portait pas, lui. Donc...

Il balaya l'air à deux, mains.

— De toute façon, peu importe, l'intéressant est que la fille n'est pas morte étranglée, mais d'une overdose. Une overdose de morphine.

— * À quinze ans tout juste, murmura Corentin, crispé. On en est sûrs ?

— Absolument, j'ai là le rapport d'autopsie du Dr Louis. Véronique Dauvilliers avait une trace de piqûre à la saignée du coude gauche. Le médecin légiste estime la dose de morphine qui a provoqué l'arrêt du cœur à

deux centimètres cubes.

Corentin chercha son paquet de Gallias, en offrit une à son patron qui ne se fît par prier et en choisit une pour lui-même. Un briquet claqua. Un peu de fumée bleue se mit à nager dans le soleil.

— Ce qui est ahurissant, rêva Corentin à voix haute, c'est que Marinier l'ait crue vivante, puisqu'il l'a étranglée. La fille s'est donc droguée tout de suite avant le viol ? Dans les dépendances d'une ferme à deux kilomètres au nord de La Baule ? Ou bien avant ? Mais très peu avant et où ?

Il fronça les sourcils.

— Et l'autopsie de Marinier ? Morphine lui aussi ? Ça pourrait être une explication. La fille est morte devant lui. Il l'a « étranglée » pour faire croire à un meurtre... Mais pourquoi ? Il s'est suicidé. Il n'avait pas besoin de tout ce cinéma.

— Allez savoir, fit Badolini, évasif. Des désaxés, on en a vu d'autres. Mais je réponds à votre principale question. Non, pas de morphine, ni d'une autre drogue chez Marinier. En revanche, pas mal d'alcool (12 g) par litre de sang, plus des traces de narcotique, de l'Oxazepam et, curieusement pour un comptable provincial, une bonne dose de ce nouvel aphrodisiaque à la mode aux Etats-Unis, le « sex-lax ». Vous voyez, ce chewing-gum spécial dont a parlé l'Américain James Brinzki au dernier cycle international d'études d'Interpol à Londres. L'aphrodisiaque par voie buccale qui remplace les « Poppers ».

— Ça se complique, murmura Corentin. Je n'aime pas ça du tout.

Charlie Badolini haussa les épaules, fataliste.

— C'est le boulot, n'est-ce pas ? Récapitulons. Comme il y a drogue, plus aphrodisiaque sérieux, il était logique qu'on fasse appel à nous. Mais vous vous en doutez, il y a une autre raison.

Corentin écrasa sa cigarette dans le cendrier de cuivre ouvragé.

— Pas besoin de dessin, patron. On vous a téléphoné d'en haut.

Charlie Badolini approuva de la tête.

— Vous savez évidemment qui est le maire de La Baule. C'est la pleine saison là-bas. Discrédit sur la station, etc. Vous voyez le souci des gens de la station, et on les comprend. Une affaire de stup avec une gosse de quinze ans, assassinée et violée de surcroît par un bon père de famille bourré de narcotiques et d'un aphrodisiaque encore inconnu en France. Il y a de quoi donner des sueurs à un maire, à un syndicat d'initiative, à une pléiade d'hôteliers et de commerçants de tout poil. Vous les voyez avec la découverte chez eux d'un réseau de drogue pour mineurs, doublé, peut-être, d'un réseau de désaxés ? De quoi ruiner la réputation de sérieux et de sagesse de la station. Ça risque de faire mal pour l'année prochaine. Et même seulement le mois prochain. La presse ne va pas lésiner sur les gros titres.

Corentin tapota le genou de Brichot, près de lui :

— Mémé, tu as compris ? Les sauveurs, ça va être nous.

Depuis un instant, Aimé Brichot était devenu pâle. Faisant un rapide calcul : il partait en vacances dans dix jours exactement. Pension de famille retenue, arrhes versées, et aucun autre projet.

— J'ai pigé, gémit-il, on va patauger dans l'Atlantique. Brr ! c'est froid, j'ai horreur de ça.

Charlie Badolini daigna sourire. Il avança un dossier devant lui. Rose, puisqu'il s'agissait d'une fille, et d'une mineure.

— Tous les détails sont là, dit-il. Enfin, les premiers éléments de l'enquête sur place. En réalité, c'est assez maigre, mais il est difficile d'en vouloir au S.R.P.J. de Saint-Nazaire et au C.I.A.T. de La Baule. Ils sont gênés sur place. Trop connus. Evidemment vous aurez une C.R.[3].

Il sourit, connaissant le peu de goût de l'équipe Corentin-Brichot pour les accompagnateurs locaux que la loi oblige à s'adjoindre dans ce genre d'enquête.

— Sur place, on vous fichera la paix, je vous le garantis, sauf cas de nécessité, bien sûr. Tout ce qu'on souhaite, c'est vous voir agir avec discrétion.

Brichot se redressa.

— Si vous permettez, monsieur le divisionnaire, je voudrais exprimer un avis.

Charlie Badolini s'inclina, attentif.

— C'est rapport aux bons roses [4], reprit Brichot, l'air en dessous.

Il sourit finement.

— M'est avis, hasarda-t-il qu'il va en falloir une sérieuse pincée.

Son chef daigna lui rendre son sourire :

— Vous ai-je jamais déçu côté faveurs spéciales, inspecteur Brichot ?

Brichot dut admettre que non.

Charlie Badolini n'avait jamais été pingre avec eux.

— Le stratif [5] est prévenu, reprit Badolini. Tâchez de partir vite.

Il se leva :

— Prudence, n'est-ce pas ? recommanda-t-il. Ça n'est pas parce que vous arrivez comme des Zorro qu'il faut casser des œufs.

Corentin se retourna.

— Patron, fit-il d'une voix fatiguée, c'est bon de se sentir soutenu.

Badolini soupira, amusé. À Corentin, il pardonnait tout, même une pointe d'insolence dans la répartie. La vérité était qu'il aurait payé cher pour prendre sa place. Ça le démangeait, parfois, de n'avoir plus le droit d'enquêter. Même,

et plutôt surtout quand l'affaire s'annonçait délicate.

Resté seul, il se rassit péniblement dans son fauteuil et fit son numéro personnel au téléphone. Il avait besoin de prendre des nouvelles de sa femme.

Dans le bureau des Affaires Recommandées, Aimé Brichot contemplait avec consternation ses achats.

— Tu vas voir qu'il va me faire sauter mes vacances, gémit-il. Pour la première fois que j'allais à la montagne.

Il fixa Corentin sans aménité.

— Evidemment, tu t'en fous, toi. Tu ne fais jamais de projets.

Corentin faisait le numéro du stratif.

— J'en ferai à La Baule, dit-il. C'est bien le diable si je ne trouve pas là-bas une occasion unique.

Brichot se voûta, découragé. Il avait très bien compris, l'occasion unique que supputait sa flèche, ce n'était évidemment pas une jolie petite location. Côté logement, Boris Corentin avait rarement à se faire du souci. À croire que le monde entier regorgeait de lits douillet, et romantiques où des splendeurs du sexe féminin passaient leur vie à attendre une seule chose : que Boris Corentin vienne s'installer d'autorité à côté d'elles bien au chaud.

CHAPITRE III



La Baule, station balnéaire française située, à l'ouest de Saint-Nazaire, sur la plus belle plage d'Europe (neuf kilomètres de long) à l'entrée de l'estuaire de la Loire a deux particularités. Un : elle a la réputation d'être le dernier refuge de la bourgeoisie bon ton en matière de vacances. Deux : pour ne pas faire mentir cette garantie de sérieux, la géographie sociale y est à l'image de l'immuable et étrange règle de la plupart des capitales européennes : les quartiers élégants sont à l'ouest (côté Le Pouliguen) et les quartiers populaires à l'est (côté Pornichet). La preuve : le casino est à l'ouest, au milieu des belles avenues bourgeoises où il n'est pas rare de voir évoluer silencieusement une Rolls Royce au milieu de quelques Jaguar. Et la « forêt de l'Etat » et l'aérodrome, source de pollution phonique, sont à l'est. La frontière se situant aux environs de la gare S.N.C.F. La Baule-Escoublac, voisine des abattoirs de la rue Jean-Mermoz. L'autre gare, dénommée « La Baule-les-Pins » se trouvant franchement à l'est.

En vieux Breton qui avait quand même poussé dans sa jeunesse une pointe ou deux depuis Audierne jusqu'à la côte d'Amour (nom touristique de la région de La Baule) Boris Corentin avait tout de suite repéré l'adresse. Et tiré les conséquences qui s'imposaient : quand on a loué pour le mois de juillet une villa avenue des Gnômes, tout près du parc des Dryades, c'est qu'on ne fait pas partie de la haute société de La Baule. « Détail » d'autant plus intéressant à noter que le loueur, à savoir Gilbert Marinier, ex-chef comptable de la Secami, société domiciliée dans la banlieue de Saint-Sébastien-sur-Loire, avait « consommé », la nuit de sa mort, un aphrodisiaque dernier cri à Los Angeles (Californie) dont peu de fils de famille des beaux quartiers ouest de La Baule devaient seulement soupçonner l'existence.

La villa s'appelait *La Rosette*, elle était en meulière avec toit façon basque, charpente peinte en rouge brique, volets verts. Devant, un jardinet sableux derrière une rambarde bretonne peinte en bleu criard. Un tamaris, un chèvrefeuille grimpant sur une tonnelle où la famille devait jouer du barbecue. Avant la mort de Marinier... Des bordures de buis, des rosiers plus ou moins affligés d'oïdium. Et dans le fond, vers l'appentis à poubelles mitoyen avec celui de la maison voisine, carrément de style espagnol celle-là, deux ou trois pins maritimes balancés dans la brise de mer. Cela sentait la rue de vacances, remplie de gosses jouant frénétiquement du skateboard, et qui serait l'hiver prochain une désolation de solitude dans les tempêtes salées de décembre. L'éternelle irréalité des stations balnéaires, vivantes deux mois par an. Mortes le reste du temps.

Une jolie clochette cristalline tinta quand Corentin agita la chaînette à côté de la boîte aux lettres. Il eut une surprise en voyant arriver M^{me} Marinier.

La veuve du salaud était belle.

Françoise Marinier repoussa avec lassitude Marc, six ans, le plus jeune de ses deux enfants.

— Va jouer au sable avec Karine, dit-elle avec une tristesse lasse, je t'en prie, sois gentil.

Le gosse, cheveux noirs comme ceux du père, mêmes pommettes saillantes de Chouan (Corentin avait étudié les photos), sortit avec contrariété. Restée seule avec le policier qui l'interrogeait, Françoise Marinier croisa ses jambes, ramenant sur ses genoux sa jupe de coton plissé à fleurs imprimées roses et vertes. En haut, elle portait un chemisier blanc. Pas fardée, coiffée à la diable, les cheveux d'un blond tirant sur le roux, elle s'était excusée tout à l'heure d'être négligée. L'air absent, indifférent. Pure politesse de langage. Il était à hurler que cette femme était affreusement « choquée », au sens médical du terme. Corentin songea au supplice qu'elle endurait depuis trois jours. Les flics du C.I.A.T. de La Baule, les gendarmes, et sûrement, déjà, les journalistes...

Au C.I.A.T., tout à l'heure, on lui avait montré quelques premières coupures de la presse locale.

Les journalistes avaient fait leur métier, qui est d'informer. Mais qu'y a-t-il de plus terrible, dans la presse, que les faits divers ? Des vies étalées au grand jour. Y compris celles des innocents, des familles, des veuves, des parents. L'immuable problème de l'information. Insoluble.

— Pourquoi me posez-vous cette question ? murmura Françoise Marinier, les larmes au bord des yeux.

Corentin se mordit les lèvres. Depuis qu'il était là, il avait déjà tout compris, ou presque. Un couple qui s'était aimé au début, sûrement avec passion. Celle de la jeunesse, qui n'est pas capable de prévoir l'avenir. Et les différences de caractères. Puis les années qui passent, le poids renouvelé de la banalité quotidienne. L'effritement des sentiments. Le début de l'inimitié, de la haine parfois, sur des broutilles. Avec comme fond capital la mésentente sexuelle. Ça sautait aux yeux ; Françoise Marinier, riche et pleine de corps, bouche pulpeuse, chair bourrée d'hormones, était une de ces femmes fortes et saines qui aiment faire l'amour avec simplicité. Ce que lui, Boris Corentin adorait le plus au monde.

Et il était aussi visible, à des riens, des intonations de voix en parlant du mort, ou des gestes las de temps à autre, que de ce côté-là, Françoise Marinier était totalement frustrée.

Pas étonnant avec un mari trouvé pendu à côté d'une gamine de quinze ans tout juste dont toutes les analyses prouvaient par A + B que c'était lui qui l'avait violée. Et violée morte.

— Pardonnez-moi, insista-t-il avec effort, mais il n'est pas toujours facile d'être policier. J'ai besoin de savoir, pour l'enquête, et dans votre propre

intérêt, toute la vérité sur votre mari.

Françoise Marinier détourna les yeux et contempla longuement le pin qui se balançait de l'autre côté du bow-window à l'anglaise.

— Inspecteur, articula-t-elle sans détacher ses yeux de la fenêtre, mon mari et moi n'étions plus un couple depuis longtemps, si c'est cela que vous voulez savoir.

Il se tut. Rêvant à l'énormité de l'aveu. Et se demandant en secret comment ce fou de Marinier avait pu délaisser une femme qui demandait aussi évidemment à être révélée à elle-même, et ne l'avait jamais été.

— Merci, dit-il avec dans le regard une lueur d'amitié qui fut reçue en face. Il fallait que je sache cela.

Il se passa la main devant les yeux.

— Je vais continuer à vous torturer, reprit-il, mais il le faut. Vous doutiez-vous que votre mari puisse faire... une chose pareille ?

Françoise Marinier abandonna la contemplation du jardin.

— Vous savez, inspecteur, commença-t-elle d'une voix monocorde, on dit toujours que les principaux intéressés, dans ces affaires-là, sont les derniers informés. C'est peut-être mon cas, et pourtant quelque chose en moi me dit que non.

Elle esquissa un timide sourire.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûre que jamais Gilbert ne m'a trompée. Enfin, jusqu'à ce soir-là...

Ses yeux gris couleur de ciel marin se figèrent.

— Et encore, je suis peut-être folle, mais je n'arrive pas à croire. Il y a un mystère. Ça n'est pas possible, toutes ces horreurs. Gilbert n'était peut-être pas satisfait de moi, sur ce plan-là, mais ce n'était pas un malade. Je m'en serais rendu compte, croyez-moi. Un peu compliqué, sans doute, mais je suis sûre que c'est si banal...

Elle s'arrêta, réalisant soudain qu'elle livrait sa vie la plus intime devant un inconnu. Mais comprenant aussi pourquoi. Ce n'était pas parce que ce policier venu de Paris était beau et plein d'une force tranquille. C'était parce qu'elle sentait qu'il avait l'âme droite.

— Peut-être aurais-je dû être plus compréhensive, murmura-t-elle.

Elle reprit la contemplation des pins balancés par la brise marine.

— Je ne pouvais pas, fit-elle dans un souffle. Je ne suis pas une femme-objet, c'est plus fort que moi.

Corentin l'étudiait, de profil. Droite et cambrée. Magnifique. Et séchant sur pied depuis des années peut-être. Le mystère insondable de la fidélité conjugale. Des impressions contradictoires l'agitaient. D'un côté, il paraissait évident que Marinier, sexuellement compliqué, et insatisfait chez lui, trouvait

ailleurs des compensations dont la dernière avait mal tourné. Mais à côté de ça, curieusement, Françoise Marinier ne lui faisait pas l'impression d'une naïve. Ou alors, elle mentait. Mais là encore, il avait du mal à le croire. Dans quel but ? Elle était veuve, elle allait refaire sa vie. Sans mal, il en était sûr. Pourquoi ne pas aider la police à tout tirer au clair le plus vite possible ? Il lui avait assez fait comprendre qu'il avait besoin de la vérité pour garantir sa tranquillité à elle au plus vite.

— Parlez-moi encore de cette soirée, reprit-il doucement.

Françoise Marinier parut s'arracher à un rêve dont il était impossible de savoir s'il était noir, ou indifférent.

— Nous nous sommes disputés, dit-elle doucement, comme de plus en plus souvent.

Elle agita la main.

— Aucun intérêt.

— Vous êtes sûre ?

Elle l'observa.

— Non, au fond, et c'est là que j'ai ma part de culpabilité.

Elle expliqua l'invitation dont son mari avait parlé et son refus. Elle voulait bien recevoir, mais pas le lot habituel et banal des fréquentations de son mari. Elle étouffait quand elle s'apercevait du résultat des dîners, où elle se donnait du mal : des discussions politico-salariées insipides, exacerbées par les alcools jusqu'à des heures impossibles. Alors qu'elle faisait la vaisselle après un dîner qui lui avait demandé du mal, et dont personne ne lui faisait compliment.

— Bref, conclut-elle avec un fatalisme qui étonna Corentin, il a décidé de sortir seul. Facile, il fallait bien que je reste garder les enfants. C'était ce qu'il appelait la permission de minuit.

Elle eut une lueur désespérée dans le regard.

— Il ne m'a jamais proposé de les garder, lui. C'est interdit, qu'une femme aille faire du lèche-vitrine avenue de Gaulle ? On pense à mal pour ça ?

Corentin se détourna. « Mémé, songea-t-il, ne sois jamais comme ça avec Jeannette ou je t'écrase. »

— Il ne m'a pas dit où il allait, reprit-elle mécaniquement. Mais je l'ai bien vu, vous pensez. Son dada, c'était le jeu. Attention, pas dépensier, ça il était correct. Il n'a jamais triché avec l'argent du salaire. Mais lui, le casino, c'était comme le tiercé ou le loto pour d'autres. En vacances seulement. Il pensait avoir trouvé une martingale.

Elle soupira :

— Comme si c'était possible. Ça se saurait... Mais vous voyez, les chiffres, c'était son domaine. Alors, il s'emballait là-dessus.

Elle se remit à étudier le jardin.

— Il devait rentrer à minuit. À une heure, je me suis endormie. La veille, Marc avait fait une dent. Vers quatre heures, je me suis réveillée en nage.

Elle vira vers lui, le buste droit, et Corentin se dit qu'il avait envie de la prendre.

— Je rêvais qu'il me trompait.

Elle se mit à trembler.

— Avec une gosse, balbutia-t-elle. Blonde, frêle et qui se laissait faire.

Boris Corentin sentit que son échine le picotait.

— Je voudrais savoir une chose, reprit Françoise Marinier. Vous ne pouvez pas me le cacher, vous. Je vous fais confiance, vous n'êtes pas comme vos collègues qui sont venus me voir.

Elle baissa les yeux :

— Elle était comment, cette ?...

Elle se détourna, incapable de poursuivre sa question.

Il ne répondit pas. Au bout d'une vingtaine de secondes, elle le regarda de nouveau.

— Merci, dit-elle, avec un éclair gris dans les yeux. C'est tout ce que je voulais savoir, j'ai toujours cru aux rêves prémonitoires.

Corentin crut qu'elle allait éclater en sanglots. Mais non, Françoise Marinier lui sourit avec la même tristesse que tout à l'heure.

— Que voulez-vous savoir de plus ? dit-elle.

Il lui demanda, en s'excusant, s'il pouvait voir les affaires de son mari. Pure routine, expliqua-t-il, mais on ne savait jamais. Pure routine d'ailleurs, même pour lui. Il croyait profondément Françoise Marinier : son mari ne l'avait sans doute jamais trompée jusqu'à cette nuit-là. Il ne fumait pas. Il ne buvait pas. Il ne se droguait pas. Il ne jouait que petitement, sans risques.

Mais il avait quand même été trouvé pendu, le sang rempli de substances interdites, à côté d'une gosse affreusement massacrée par lui. Et morte avant d'avoir à le subir. D'une overdose. Avec sa propre cravate autour du cou. Dans une ferme isolée.

Et la propre voiture de Gilbert Marinier, une Simca 1300 verte, avait été trouvée rangée sur le bas-côté d'un sentier, entre deux haies hautes, à deux cents mètres de la ferme.

Pourquoi à deux cents mètres ?...

Boris Corentin soupesa la pièce d'or. Un napoléon. Impeccable. Pas gratté sur la tranche, comme font trop souvent les revendeurs pour récupérer de la poussière d'or. Un joli profit à force de grattages répétés.

Françoise Marinier sortit de sa réserve de veuve avec un brusque entrain presque juvénile.

— C'était son premier achat. Avec ses premiers gains. Il l'appelait son porte-bonheur.

Un voile noir passa sur son visage.

— Il ne l'avait pas avec lui...

Corentin avait déjà abandonné le napoléon. Pour feuilleter un petit carnet d'écolier à couverture noire renforcée. À toutes les pages, des chiffres et des lettres. Pur assemblage apparemment sans aucun sens.

— Les chiffres étaient la marotte de Gilbert, murmura la veuve, je vous l'ai déjà dit, non ?

Elle tendit l'index vers le carnet :

— Il disait souvent une chose curieuse : que ce carnet valait son pesant d'or en renseignements pour qui savait le lire.

Elle se massa l'épaule gauche de la main droite, dans un de ces gestes typiquement féminins qui surviennent au hasard, et sans qu'il soit forcément question de froid.

— Ne me demandez pas de vous expliquer ce que tout cela signifie. Je n'en ai jamais rien su.

Elle rit tout à coup. Un rire de gorge glacial qui figea Corentin.

— Inspecteur, fit-elle en levant ses yeux gris vers ses yeux noirs, vous allez me croire folle, mais je vous le répète : les seuls secrets de mon mari étaient là. Le reste, des broutilles sans importance.

Il l'étudia attentivement :

— Dans ces conditions, vous me permettez d'emporter le carnet :

Elle inclina la tête.

— Cela va de soi.

Sur le seuil, elle tendit soudain la main vers lui comme si elle voulait s'accrocher à son épaule.

— Monsieur, dit-elle très vite, croyez-moi si vous voulez, mais il n'y avait rien de vraiment grave entre nous. Je voudrais que ça se sache. À cause des enfants. Aidez-moi.

Elle dévorait des yeux sa fille et son fils qui se battaient dans le sable. Indifférents au drame. Ils ne savaient pas encore pourquoi leur papa n'était pas rentré. Question de travail, leur avait dit leur mère.

— Comment dites-vous, vous autres policiers ?... Ah oui ! j'ai l'intime conviction que mon mari n'a pas commis les horreurs dont tout l'accuse.

Corentin se recula, gêné, incapable de répondre à cette veuve luttant contre toutes les évidences.

Et troublé, en même temps.

— Comptez sur moi, madame, dit-il avec difficulté.

Il s'inclina :

— Je ne cherche qu'une seule chose : la vérité.

CHAPITRE IV



Aimé Brichot détailla avec une satisfaction enfantine l'énorme plateau de fruits de mer que le serveur de *La Poissonnerie* venait de déposer sur la table avec des délicatesses de nourrice.

— Tu as remarqué ? chuchota-t-il.

Corentin examina les praires, les palourdes, les fines de claires et les bêlons vautreés, ventre à l'air, dans le varech du plateau.

— Quoi ? fit-il, quelque chose te semble suspect ?

Brichot agita les manchettes de son ensemble tropézien bleu délavé, souvenir d'une enquête spécialement mouvementée.

— Non, idiot, on est à La Baule, c'est parfait. Je ne te parle pas de ça. Mais tu as remarqué le serveur ?... Il en est, j'en suis sûr.

Corentin souffla, façon locomotive *d'Il était une fois l'Amérique*.

— Mémé, gémit-il, tu tournes mal.

Son équipier se renversa en arrière.

— Ho ! pas de ça, Boris ! Je me méfie. Tu as remarqué l'atmosphère ici ? Les vacances, la dinguerie, tout est possible. Les gens sortent de leurs gonds. Adieu les préjugés, en avant la libido secrète, l'ivresse de l'Océan additionnée à celle des congés payés, ça peut faire mal, tu sais ? Autant se méfier.

Corentin fronça les sourcils.

— Toi, bonhomme, fit-il d'une voix paternelle, tu as abusé du gros-plant nantais en m'attendant.

Aimé Brichot inclina modestement la tête de côté, façon saint Sébastien après la première flèche au ras de la carotide gauche. Mais l'œil n'était pas du tout martyr. Plutôt hilare.

— Juste une demi-bouteille, corrigea-t-il.

— Acide urique, malheureux ! fit Corentin en se servant une rasade musclée de rattrapage.

Il lampa son verre et claqua la langue.

— C'est fameux, le vin du pays natal, murmura-t-il.

Brichot se gratta la moustache.

— Hé ! tu n'es pas Nantais, que je sache ! Audierne, c'est plus au nord.

— Bof ! fit Corentin, quand je bois du gros-plant, je me sens Nantais de cœur. Les cousins à la mode de Bretagne, ça n'est pas fait pour les chiens, non ?

Il alluma une Gallia, savourant le spectacle des huîtres charnues, grasses juste ce qu'il fallait. Un bonheur, dans un mois sans « R », possible seulement au bord de l'Atlantique.

— Tu sais, Mémé, reprit-il, tu es peut-être à ras bord de la limite de l'ivresse, mais tu causes juste en parlant de la dinguerie de l'esprit vacancier. Au fond, Marinier, c'est ça le problème. Le père de famille correct, le mari banal, et tout à coup, l'accès de folie.

Il rêva, parcourant des yeux le décor de crustacés et de filets de pêcheurs, dans ce restaurant installé légèrement en sous-sol près du casino. Les serveurs habillés en marins. Les tables surexcitées de viveurs déchaînés. Déchaînés parce que c'est une fois par an qu'on peut rire, s'empiffrer, s'amuser.

— Etrange veuve, poursuivit-il en se resservant du vin blanc. Rare de tomber sur une conversation aussi nette et franche. Alors de deux choses l'une, ou Marinier était le dégueulasse total, dissimulé, calculateur, vivant perpétuellement sur le fil du mensonge, ou sa femme a raison : il s'est fourré dans un coup pourri par naïveté. Et il a paniqué.

Brichot avait attaqué le plateau de fruits de mer d'autorité.

— C'est quoi, ce truc ? interrogea-t-il en mâchouillant une huître, la moustache frémissante.

— Sauce à l'échalote. Ici, on en met sur les huîtres. Essaie.

Aimé Brichot essaya, grimaça.

— Ça tue le goût.

Corentin sourit :

— Tu es bien français, tiens, monsieur le Berrichon. Essaie qu'il te vienne à l'idée que sauce à l'échalote plus huître, ça fasse un mélange qui est une création gustative.

Aimé Brichot, vexé, réessaya.

— Ça se pourrait bien, émit-il en clapotant des lèvres, la tête inclinée sur le côté. Il toussa en avalant. Le vinaigre de l'échalote avait dominé la douceur iodée de l'huître.

Corentin le laissa récupérer. Profitant de l'occasion pour rafler dans le plateau trois huîtres sur la part de son équipier.

— Tu as vu l'O.P.J.[6] du C.I.A.T. ?

Brichot se moucha dans sa serviette.

— Affirmatif, un dénommé Le Coat. Yvan Le Coat, injecté au muscadet. Très coopératif. Au sens où il ne souhaite qu'une chose, qu'on lui foute la paix.

Corentin approuva :

— On ira le remercier, après, c'est la moindre des choses. Ça mérite même un déjeuner ici. Pour une fois qu'on est heureux de nous laisser les coudées franches.

Il tiqua :

— Il a quand même admis qu'on puisse avoir besoin de lui ?

Brichot se rattrapa, sur les praires, du vol côté huîtres.

— Il trempe ses cierges dans le muscadet pour mieux parer à l'éventualité.

Il se rembrunit :

— Gros comme un Boeing qu'on n'a qu'une seule envie, ici, et à tous les niveaux : nous voir nous transformer en hommes invisibles.

— En trempant quand même les cierges dans le muscadet pour mieux nous aider à réussir.

— Tu l'as dit, Boris, on veut le miracle. En douceur. Très *soft*.

« Ça y est », gémit intérieurement Corentin, le gros-plant le rend English, il va falloir le faire passer au muscadet, ça le rapprochera géographiquement du Berry natal.

Brichot contempla, les yeux hors des lunettes, le steak frites que le serveur lui apportait.

— Misère, gémit Corentin, toujours la France. Alors que la friture d'éperlans, ici, c'est génial.

Brichot ignora, agitant fourchette et couteau.

— J'ai oublié de te dire. Il y avait deux cents francs dans le portefeuille de Marinier.

— Curieux, son portefeuille était vide. Après le casino.

Il plissa les paupières :

— Il va falloir aller voir là-bas... ça va être du gâteau. Le casino de La Baule, un soir de 14 juillet, joli *timing* à reconstituer.

— Tiens, tu causes l'anglais ? nota Brichot, hilare.

Corentin le fixa :

— Tu m'as l'air bien heureux d'être à La Baule, monsieur le futur alpiniste. Qu'est-ce qui t'a retourné ?

Brichot battit des paupières.

— Tu vas te moquer de moi. Mais un petit détail, à l'hôtel, m'a remonté le moral. Je peux te le dire, à toi.

Corentin planta ses coudes sur la table. Le matin, ils s'étaient installés à l'*Hôtel du Parc*. Pas sans mal, d'ailleurs. Influence discrète et efficace d'Yvan Le Coat. Au moins, il avait servi à quelque chose de positif, le Breton injecté au muscadet. Mais Aimé Brichot avait fait la moue, pour ne pas dire plus. Lui voulait aller carrément à *L'Ermitage*.

. Le vrai palace. Un des meilleurs d'Europe. Rien que ça. D'accord, Charlie Badolini n'avait pas lésiné sur les bons roses, mais quand même, la police, ça n'est pas Marcel Dassault.

— Cause toujours, fit Corentin, s'attendant à une bizarrerie façon Brichot. Son équipier termina une déglutition vorace.

— La serveuse d'étage est anglaise, dit-il avec' une voix de confiture à l'orange.

Corentin se passa la langue sur les lèvres.

— Je vois, fit-il, tu comptes parfaire sexuellement ton anglais d'alcôve ?

Il pointa un index accusateur en direction de Brichot.

— Et Jeannette ?

Aimé Brichot s'engouffra trois frites à la fois dans le gosier. Tout le temps de sa mastication, le fantôme alerte et rebondi d'une soubrette d'agréable et douloureuse mémoire, vu la blennorragie salée héritée du coup de canif dans le contrat, se promena dans l'ambiance du restaurant.

— Jenny est étudiante, vibra Brichot, je paierai les cours de perfectionnement.

Corentin fit signe au garçon qu'ils manquaient de gros-plant.

— En bons roses, ou en nature ? remarqua-t-il avec un large sourire franc et massif.

Brichot se plongea dans son verre :

— Boris, gémit-il, ça n'est pas de ma faute. Jenny est mon type.

— Et c'est quoi, ton type ? fit Corentin, qui se retenait d'éclater de rire.

Aimé Brichot s'agita sur sa chaise avec une série de grimaces totalement hypocrites, façon Charlot dans *Les Temps Modernes* quand il rêve de Paulette Goddard.

— Elle a les seins en poire, avoua-t-il, je l'ai vu tout de suite.

Corentin resta bouche bée.

— Ça mon vieux, tu me donnes matière à réflexion, avoua-t-il. Si toi aussi, l'atmosphère vacances te rend dingue, ça se pourrait bien que Marinier le soit devenu aussi pour cause vacancière. Au fond, il n'était pas chauve, mais c'était ton type. Parfaitement.

Brichot se cabra sous la piquêre.

— Je t'en prie, il y a des bornes à ne pas dépasser, Boris.

Il frémissait, très Phileas Fogg insulté par un macaque en pleine brousse.

— Tu donnes toujours un sens exagéré aux comparaisons, fit Corentin. Comprends un peu, tu me fais seulement penser que j'ai eu tort d'être influencé par Françoise Marinier. Son mari n'a pas résisté à l'ivresse de La Baule.

Il se bloqua :

— À moins que, justement, ce soit ça.

Il fixait Brichot avec une attention gênante à la limite.

— Je commence à penser à des choses, murmura-t-il. Plus je te regarde, Mémé, plus je vois se dessiner un scénario possible.

Aimé Brichot toussota dans sa serviette.

— Tu pourrais avoir la décence de m'expliquer.

— T'inquiète, fit Corentin. Pour commencer, voici comment on va procéder. Ce soir, on va au casino.

Aimé Brichot vacilla, essayant de se rappeler s'il n'avait pas oublié une tenue digne de ça. Il soupira, satisfait. Il avait. Ouf !...

— Et la famille de Véronique Dauvilliers ? hasarda-t-il. On la laisse tomber ?

Corentin commanda deux cafés.

— Sérions les questions. Le cas Marinier d'abord. Après, on verra le côté fille. Crois-moi, j'ai raison. Tu te vois débarquer chez les parents sans bagage ?

Il leva les yeux vers le ciel d'un bleu total à travers les vitres du restaurant.

— Cet après-midi, baignade. Histoire de réfléchir dans le sable chaud. J'ai

toujours cru aux vertus du travail dans la joie.

Aimé Brichot tapa du poing sur la table.

— Je parie que tu as oublié ton maillot de bain ! glapit-il.

Corentin le dévisagea avec commisération.

— Réfléchis un peu, Mémé, qu'est-ce qu'il y a sur les plages ?

Brichot fronça douloureusement les sourcils.

— Du sable ? finit-il par hasarder.

— Exact. Et sur le sable ?

— Comprends pas, avoua Brichot.

Corentin lui tira la moustache par-dessus la table.

— Des filles, sac d'os, plein de filles. Alors, tu me crois réellement capable de partir pour la plus belle plage d'Europe sans penser à prendre mon maillot de bain ?

Aimé Brichot ôta ses lunettes pour essuyer ses verres avec le coin de la nappe. Histoire de faire diversion.

Corentin régla la note, puis il la tendit à son équipier :

— Tiens, c'est pour le bordereau.

Il se gratta le nez :

— Je vais tout t'avouer : je n'ai pas emporté mon maillot.

— Boris, glapit Brichot, on ne fait pas du nudisme à La Baule !

Sa flèche se leva en s'étirant.

— Il était un peu vieux, décréta-t-il, je vais m'en acheter un plus mode. Tu viens ?

Brichot vacilla, tournant autour du pot.

— Jenny est libre de trois à cinq, finit-il par avouer. J'ai peut-être besoin d'une leçon d'anglais. Tu permets ?

Corentin hocha la tête :

— Mémé, si tu veux finir au bout d'une corde comme Marinier, tu en prends le chemin.

Brichot préféra ignorer.

— Hé ! éructa-t-il avec une gaieté subite où le gros-plant jouait largement son rôle. C'est bien la première fois que je « lève » avant toi, non ?

Corentin le regarda partir, muet :

« Ça alors, se dit-il, hilare. Il m'a eu, non ? »

CHAPITRE V



Sheila n'avait pas une affection particulière pour le lopin de plage où elle avait ses habitudes, d'autant plus que le nom du club de sport nautique voisin lui avait toujours paru franchement ridicule : *Club des Canetons*. Tout un programme. Seulement, juste au débouché de la rue de la Concorde, dans la partie ouest de La Baule, cela allait de soi, cette partie de la plage était une des mieux fréquentées de la station.

Et dans le sens où Sheila l'entendait principalement.

Celui de la drague.

Son activité principale. C'était plus fort qu'elle, Sheila ne pouvait pas se passer des hommes. Et là, à La Baule, la « chasse » marchait mieux qu'ailleurs. Pourquoi, elle n'en savait rien, et elle se moquait bien de le savoir. La réalité lui suffisait : comme les joueurs à la roulette, au casino, ont leurs jours et leurs chiffres de chance, elle, c'était près du *Club des Canetons* qu'elle « levait » le mieux.

Sheila étira dans le sable sa longue silhouette à la fois sportive et pleine. Cheveux châtain clair longs et ondulés, elle avait un visage contrasté : arcades sourcilières et nez minces, mâchoire fine, mais lèvres gonflées, comme si elle sortait perpétuellement d'une série d'heures supplémentaires de bouche à bouche. Ce qui était le cas plus souvent qu'à son tour. Avec sa poitrine haut placée, sa taille étroite au-dessus des hanches généreuses, ses longues jambes aux cuisses musclées – souvenir de cinq ans de danse classique – Sheila provoquait des émeutes muettes parmi les baigneurs chaque fois qu'elle abandonnait son matelas pour aller nager quelques brasses nonchalantes dans l'Océan. D'autant plus qu'elle avait l'art du maillot. Décent. Toujours. Mais qui ne le redevenait, à la sortie du bain, qu'après une longue séance de

séchage solaire. Entre-temps, le nylon collait aux seins, au pubis et aux fesses, avec un rien de transparence humide qui laissait peu ignorer de la dureté des pointes, côté poitrine, et de la richesse de la toison, côté pubis.

Sheila sortait de l'eau quand elle aperçut, sur le sable, droit devant elle, un athlète.

Spectacle rare à La Baule.

L'homme était brun de peau. Pas le brun orangé du bronzage. Le brun naturel des peaux mates, ce qu'elle préférait. Et la peau servait d'enveloppe à un réseau parfait de muscles visiblement entraînés, jambes musclées où les tendons se dessinaient, ventre plat chargé d'abdominaux, pectoraux larges et marqués, épaules immenses.

Le propriétaire de ces richesses était négligemment relevé sur les coudes dans une pose de statue au repos, et tout le reste relevait aussi de la statue. Le dur visage au nez droit, pas mièvre, le front avec les sinus un peu marqués, comme celui d'un faune, sous les boucles noires de la chevelure coupée ni court ni long.

Sheila porta ses yeux plus bas, au-dessous des abdominaux.

Le maillot bleu marine, très à la mode, se tendait sur une virilité qui était à l'égal du reste.

« Je le veux, se dit-elle. Une rareté comme celle-là, ça ne se rate pas, même si il faut souffrir. »

Elle s'installa sur son matelas après une longue séance de séchage à la serviette. Sans exagération. Sheila avait assez d'expérience pour savoir que le pire, c'est de paraître pute. La décence, toujours la décence. Règle immuable de la femme en chasse. Sauf qu'il s'agit de savoir donner envie de guérir à tout prix la malheureuse affligée de ce grave défaut.

Boris Corentin avait lui aussi repéré la fille. Devinant tout d'elle au premier coup d'œil. L'essentiel, d'abord, et qui était double. La beauté. Parfaite, sans réserve. Et puis, l'intelligence. Ça crevait les yeux. Même si ça se trahissait par des manigances qu'il n'avait plus à apprendre.

« Celle-là, se dit-il, doit connaître sur le bout des ongles La Baule de la nuit. »

Rêvant à regarder de plus près si, sous ce bronzage soigneusement cultivé il n'y avait pas de ces légers cernes des nuits blanches trop répétées.

Il se décida dans les cinq minutes qui suivirent, sûr de son fait. Et d'être attendu.

Puisque la fille était seule, il n'y avait pas trente-six solutions à employer. Il se leva, prit sa serviette, ses cigarettes et ses affaires et vint s'installer à deux mètres d'elle.

— Excusez-moi, dit-il avec son sourire le plus vacancier, mais le soleil n'est pas si chaud que ça aujourd'hui.

Sheila le regarda, faussement sur ses gardes, et assez étonnée de l'attaque.

— Je ne comprends pas, monsieur, hasarda-t-elle en s'efforçant de prendre le ton de la dignité sur le qui-vive.

Il sourit :

— J'ai un intense besoin de chaleur humaine, dit-il rêveusement.

Elle hocha la tête.

— Allez aux *Canetons*, on s'écrase.

Il regarda dans la direction du club.

— Brr ! fit-il, toute cette assemblée sent son fluide glacial à cent mètres.

Il fit gagner un mètre à sa serviette.

— Je me sens déjà mieux, dit-il.

Il rit :

— Oh, pardon ! je ne vous ai pas demandé si vous êtes vraiment seule.

Elle essaya la solution air furieux. Il fît la moue.

— Ça vous enlaidit, remarqua-t-il, je ne suis pas fin psychologue, mais à mon avis, ce qui vous va le mieux, au soleil, sur une plage, c'est le sourire.

Il agita la main :

— Essayez, rien que pour me prouver que je me trompe.

Elle éclata de rire :

— Ça me sidérera toujours, murmura-t-elle, ce que vous allez chercher, vous autres les hommes, pour manigancer vos travaux d'approche !

Il prit l'air contrit :

— J'ai été mauvais ?

Elle joua des épaules.

— Ça non, j'avoue. Le coup de la chaleur humaine en plein soleil, on ne me l'a encore jamais fait.

Il fronça les sourcils, l'air blessé.

— J'ai eu des prédécesseurs ? Je ne l'admettrai pas.

Elle tendit le menton.

— Tenez, donnez-moi donc une Gallia, je n'ai plus de cigarettes.

Il s'exécuta.

Dix minutes plus tard, ils se doraient sur le même matelas. À plat ventre l'un à côté de l'autre.

Sheila s'éloigna dans un crawl parfait. Il la laissa faire. Notant simplement qu'elle nageait vers une de ces bouées qui marquent les limites de la baignade. Il la rejoignit à lentes brasses puissantes. Heureux. L'eau était tiède, une rareté sur l'Atlantique, la fille qui l'attendait était belle et simple. Qu'est-ce que ça pouvait faire que l'enquête s'annonce difficile ? Il serait temps de s'en réoccuper ce soir.

En arrivant à la bouée, il nota sans surprise que le soutien-gorge et le slip avaient été noués à l'anneau d'aluminium relié à la chaîne de fond. Il leur ajouta son propre maillot avec simplicité.

— J'aime ça, fit-il d'une voix de gorge en s'approchant d'elle à la toucher.

Elle se laissait flotter, faisant la planche, tenant la bouée à deux mains derrière elle. Dès que son ventre fut contre le sien, elle s'ouvrit, il agrippa la bouée à son tour d'une main, enlaçant Sheila de l'autre.

À présent, ils n'avaient plus que leurs visages hors de l'eau. Ils étaient loin de tout. Un hors-bord, passa à vingt mètres, indifférent.

Sous ses lèvres, la bouche de Sheila s'ouvrait, langue jaillie. Il la fouillait avec une frénésie sans retenue. Chaque fois qu'il s'enfonçait un peu plus en elle, elle gémissait. Ils étaient tellement unis qu'ils recommençaient à flotter, comme un nageur double qui se maintient en surface à coups de reins. Elle cria la première, aussitôt suivie par lui. Ils se séparèrent, les yeux dans les yeux, nageant lentement autour de la bouée. Dans sa bouche, le goût de la fille se mélangeait à la saveur iodée de l'Océan. Au loin, vers le nord, la plage avec ses cris d'enfants assourdis, les parasols des clubs, les maisons, les hôtels. Eux, ils étaient nus dans l'eau, ils avaient fait l'amour et ils s'observaient avec cet étonnement amical qu'on a toujours, après.

— Tu as été merveilleuse, dit-il.

Elle rit :

— Dis pourquoi.

Il hésita :

— Allons, tu sais bien.

— Mais encore ?

Il dit ce qu'il pensait. Quelque chose de remarquable chez la fille inconnue de lui vingt minutes plus tôt : Sheila possédait une qualité rare. Un ventre aux muscles puissants, exercés. Un incroyable étai de chair douce qui savait se contracter et s'ouvrir au rythme exact de l'amour. Si peu de femmes savent faire ça...

Elle nagea vers lui et passa ses bras au-dessus de ses épaules.

— Côté répondant, tu n'es pas mal non plus, mon salaud, fit-elle du fond de la gorge.

Il chercha ses lèvres.

— Explique, souffla-t-il.

Elle se frotta à lui à lents coups de reins qui la maintenaient à la surface, l'éloignaient, la rapprochaient.

— Tu crois que c'est vraiment utile ?

Elle se recula dans une brassée qui fit jaillir ses seins hors de l'eau.

— Je suis une bonne plongeuse, dit-elle soudain avec un regard changé. Je tiens une minute et demie sous l'eau.

Il s'essuya les yeux :

— Ça ne m'étonne pas, les femmes ont toujours été supérieures aux hommes dans ce domaine-là.

Elle secoua la tête :

— Une supposition que ça serve ?

Il recula vers la bouée.

— Une supposition, fit-il lentement.

Elle plongea, et il se contracta aussitôt. Sous l'eau, une bouche avide s'était emparée de lui. Allant et venant avec une science consommée. Juste au moment où il se sentait au bord d'exploser, Sheila l'abandonna, refaisant surface, haletante, ses yeux noirs rivés dans ses yeux noirs.

Elle prit une série d'inspirations, scientifiquement, en plongeuse chevronnée, avant de disparaître sous l'eau. Une nouvelle fois, un anneau de chair musclé s'empara de lui. Ce qu'elle faisait, des dizaines de femmes l'avaient fait avec lui auparavant. Depuis que, pour la première fois, il avait eu une aventure avec une partenaire expérimentée. Autrement dit, différente des timides filles de son âge, quand il avait vingt ans. Aussi avides que lui – et aussi naïves. Mais celle-là, c'était dans l'eau qu'elle lui offrait l'hommage de sa bouche. Dans les vagues salées de l'Atlantique... Il voyait, déformé par la réfraction, le visage qui se collait à lui, avançait, reculait, et il se sentait merveilleusement bien, nageant dans l'eau, sous le soleil brûlant de l'été.

Il s'avoua vaincu au cinquième plongeon.

Sheila l'avait reçu sous l'eau, formidablement active jusqu'au bout de son souffle.

De nouveau, ils nageaient en rond en s'observant.

— Tu n'es pas banale, toi, reconnut-il.

Elle le fixa.

— Toi non plus.

— Pourquoi tu dis ça ?

Elle s'étira dans l'eau comme si elle flottait dans un lit aérien.

— D'habitude, les autres, ça les paralyse.

Il s'approcha d'elle et lui caressa le front.

— Les idiots, ils ne savent pas ce qu'ils ratent.

— Les idiots, reprit-elle en écho.

Elle agrippa la bouée, prit son slip et l'enfila. Puis elle remit son soutien-gorge. Il l'aïda à rester en surface. Puis il se « rhabilla » à son tour.

Ils revinrent à la nage côte à côte. À l'indienne, sagement, comme un couple de sportifs qui fait ses distances pour garder la forme.

Sheila essuya du doigt un peu de sueur perlant aux ailes du nez de Boris.

— Le soir, dit-elle, tu fais quoi ? J'ai envie de te revoir.

Il observa la bouche qui, tout à l'heure, s'était si bien occupée de lui.

— Je vais au casino.

Elle sursauta :

— Tu joues ?

Il eut une moue dubitative.

— Peut-être, ça dépendra.

— De quoi ?

— De l'envie.

Elle se lova contre lui dans le sable :

— Et si l'envie se détournait de mon côté ? Il posa la main sur sa hanche.

— Tu es donc susceptible d'aller au casino, toi aussi ?

Elle se redressa sur les coudes.

— J'y vais tous les soirs, dit-elle, soudain sérieuse.

— Tu joues, alors ?

Elle rit.

— Pas exactement de cette façon-là.

Il se mit à dessiner dans le sable.

— Je vois...

Elle s'empressa :

— Note, si on y va ensemble ce soir, ce sera différent.

Elle baissa les yeux.

— J'ai déjà trouvé, non ?

— Trouvé quoi ? Un pigeon ? fit-il en riant. Elle se cambra, et l'un de ses seins sortit un peu du soutien-gorge.

— Tu m'as l'air de tout, toi, fit-elle gravement, sauf d'un pigeon.

Il eut une moue désabusée.

— Paroles en l'air, fit-il.

Elle se recula.

— Ho, tu ne vas pas te mettre à devenir insultant !

Il lui tendit son paquet de Gallias.

— Tu vois, dit-il, je ne connais pas ton prénom, tu ne connais pas le mien, et on est déjà à la limite de notre première scène de ménage.

Elle daigna sourire. Ils échangèrent leurs matricules sociaux. Sans commentaire. Ce qui comptait, c'était le reste, l'accord physique.

Le soleil baissait, le vent du soir commençait à soulever le coin des serviettes, à faire battre les parasols autour d'eux. Elle frissonna, et passa une blouse blanche, ample, à lisérés tressés.

— On se retrouve à onze heures, à l'entrée ? dit-elle en se levant.

Il fit oui de la tête et se leva à son tour.

— Merci, dit-il quand ils se furent rhabillés. Tu sais vraiment bien faire l'amour.

Elle l'étudia de haut en bas.

— J'imagine que le compliment n'est pas gratuit, fit-elle. Tu as l'air de t'y connaître toi aussi.

Il la prit par la taille pour la conduire jusqu'au boulevard du bord de mer.

— Tu fais bien l'amour, c'est tout ce que j'ai à déclarer, reprit-il en l'observant. Autrement dit, je recommencerais sans déplaisir.

Elle le regarda.

— Je te fais la réponse de la bergère au berger.

Elle hésita :

— Et puis non, c'est inutile.

— Tu veux dire quoi ?

Elle se serra contre lui.

— Réflexe bête de femme, dit-elle. Je voulais savoir qui tu étais, ce que tu faisais. Je ne connais que ton nom.

— Tu m'as dit ce que tu fais, toi ?

Elle rit :

— Tu as raison. En vacances, il faut balayer les détails.

Elle s'en alla, dansante dans ses sandales de corde.



Boris Corentin ne pouvait pas détacher ses yeux des mains en action. L'éternel ballet des mains dans les salles de jeux. Un spectacle qui le fascinait chaque fois qu'il s'y rendait. Rarement en fait. Il n'était pas joueur, trouvant que la vie est assez excitante en soi pour ne pas avoir besoin de solutions de remplacement. Mais c'était prodigieusement instructif pour l'étude de l'âme humaine de voir les mains, sèches, moites, nerveuses ou molles, toutes trahissaient leur propriétaire. L'avidité du gain. La palpation bienheureuse des billets chez ceux qui gagnaient, les crispations fébriles des articulations chez les perdants.

Dès qu'il avait monté les marches du grand escalier, sous le dais de béton, entre les grandes fenêtres en arceaux illuminées par les projecteurs, il avait senti l'électricité du temple de l'argent. Le casino de La Baule offre, au choix, la roulette, la boule ou le baccara. À droite, les salles de roulette et de baccara, réservées aux riches. L'entrée coûte trente francs pour un soir, ou deux cent cinquante francs pour la saison. La cravate est obligatoire, on ne peut entrer sans avoir rempli une fiche avec nom, profession et numéro de carte d'identité. Le côté « boule » est plus simple. Deux francs seulement l'entrée, sans abonnement pour la saison. Pas de tenue obligatoire, les mises sont au maximum de quatre-vingts francs sur les numéros et de quatre cents francs sur les couleurs. Côté roulette et baccara, c'est un autre monde. La boule est la roulette du pauvre...

Dès l'entrée, Corentin avait vu qui allait à droite et qui allait en face. Mélangés sur l'escalier et dans le hall pour la première et dernière fois, riches et pauvres se coudoyaient costumes de grand faiseur et robes du soir, quelques smokings, au milieu des pantalons avachis, des polos débraillés et des tee-shirts ordinaires. Il avait pris tout droit du côté des tee-shirts : Gilbert Marinier ne jouait qu'à la boule.

José Tاراود, le responsable de la salle, un vieil athlète dont Yvan Le Coat lui avait raconté le passé étonnant – plusieurs fois la fortune, et la grosse, avec des intermèdes de ruine totale pour en arriver à la nécessité de travailler ici – avait souri avec amitié quand il lui avait montré sa plaque de police. Le Coat ne lui avait pas dit en vain qu’il pourrait compter sur lui. Il voyait parfaitement qui était Marinier.

— Je l’ai aperçu plusieurs fois depuis le début de juillet. C’est bien celui de la photo que vous me montrez, dit-il d’une voix râpeuse de viveur. Intéressant, pas la banalité. Je veux dire : il ne jouait pas n’importe comment, comme la plupart des gens ici, à la boule.

« On les repère vite, les clients de ce genre-là. Le genre à martingale.

— Je m’en doutais, fit Corentin en s’arrachant à la contemplation du ballet des mains, c’était un chef comptable.

José Tاراود sourit.

— Evidemment, quand on est dans les chiffres, ça démange de se croire plus malin que les autres.

Il observa d’un œil professionnel la boule qui allait et venait devant lui, jetée par le geste mécanique immuable du croupier.

— Votre homme, reprit-il, croyait à la loi des séries. Je l’ai repéré tout de suite pour ça. Il venait souvent, en fin d’après-midi, ou le soir. Selon le jour, il misait soit sur le rouge, soit sur le noir, parfois jusqu’à quatre cents francs la mise, le maximum.

Il toussa :

— Pas bête, d’ailleurs, comme principe. Et on n’aime guère ce genre de joueurs méthodiques dans les casinos. Ils présentent un risque. Vous savez, quand un joueur remet son enjeu cinq ou six fois de suite et gagne chaque fois (ce qui arrive) ça fait mal. Surtout s’ils sont plusieurs à adopter la même technique. Heureusement pour nous, Marinier était raisonnable. Il savait s’arrêter quand il le fallait. Résultat, il gagnait souvent. Jusqu’à cinq mille francs un soir, je me rappelle. Même que j’ai eu chaud. S’il avait poursuivi, il aurait vite triplé, et ses voisins commençaient à lui trouver la baraka. Le mauvais exemple.

Corentin sourit :

— Question de point de vue...

— Il faut comprendre le nôtre, fit Tاراود, en souriant lui aussi.

Corentin sortit son paquet de Gallias.

— Le soir du 14 juillet, il était donc là, reprit-il. A-t-il gagné ?

Tاراود examina la Gallia que le policier venait de lui tendre.

— Oui, deux mille francs environ vers onze heures. Et puis, bizarrement, il a abandonné plus tôt que d’habitude. Alors qu’il avait visiblement la chance avec lui ce soir-là. Après son départ, le rouge, qu’il misait, est ressorti trois

fois de suite.

— Deux mille francs, vous êtes certain du chiffre ? interrogea Corentin, dont les yeux noirs s'étaient allumés.

— Absolument, je le suivais, ce client. Je vous l'ai dit, même si on les redoute, les joueurs méthodiques, ça nous plaît. Je dirai même que je ne vois pas souvent un joueur aussi placide, équilibré, que votre chef comptable.

Corentin fixa Taraud de biais.

— Il était toujours comme ça, équilibré ? Ce soir-là, le 14 juillet, il était comme d'habitude ? Pas l'air ivre, ou excité, ou soucieux ?

— Non, égal à lui-même. Comment vous dire... Pour moi, c'était le vacancier qui vient ici pour récupérer le prix de la location et tous les frais, qui range ses gains en rentrant à la villa, sans dépenser, sans faire la fête. Une manière, en période estivale, d'arrondir ses gains d'une autre façon. Typiquement le client dangereux, je le répète, parce que organisé.

Corentin ne l'écoutait plus. Rêvant au contenu trouvé dans le portefeuille de Marinier : deux cents francs, le dixième de ses gains de la soirée, où avait bien pu passer le reste ? Il n'était pas rentré chez lui. Il n'avait donc pas pu ranger les mille huit cents francs avant de ressortir... Il avait donc bien fallu qu'il dépense le tout ailleurs. Où ? Il s'était disputé avec sa femme, il était sérieux, mais c'était les vacances. L'époque où même les plus sérieux des maris peuvent être visités par le diable. Classique.

Or, où le diable peut-il entraîner un mari trop sage de trente-huit ans qui a gagné deux mille francs au jeu après s'être disputé avec sa femme ? La réponse était trop claire, vu la façon dont on avait trouvé Marinier. Pendu haut et court.

Gilbert Marinier était allé faire la fête. Et ça avait mal tourné.

Restait à savoir quel diable il avait rencontré. Il fallait absolument le savoir. Après, tout s'éclairerait.

Il vira vers José Taraud :

— Il me reste à vous remercier, dit-il. Vous m'avez été très utile.

L'autre s'inclina :

— Je suis à votre disposition. Vous savez comment me trouver.

Il s'éloigna. Corentin remarqua qu'il boitait légèrement.

Une voix de gorge, chaude et lente, le fit se retourner. Sheila était derrière lui. Merveilleuse dans un ensemble de soie noire, pantalon bouffant serré aux chevilles et blouse flottante à la russe très longue et profondément échancrée. À la taille, une ceinture de laine très serrée, rouge vif comme ses escarpins à très hauts talons. Les cheveux tirés en arrière en chignon haut, elle s'était payé le luxe de se maquiller très légèrement. Privilège des filles très belles.

— Bonsoir, mon beau nageur, répéta-t-elle.

Il la prit par la taille.

— Tu sais que tu réveillerais un joueur qui vient de se tirer une balle dans la-tête ?

Elle daigna sourire et se serra contre lui. Deux seins libres et durs vinrent se frotter contre sa veste. Il remonta sa main dans le dos de Sheila, sans pouvoir rien sentir sous les doigts entre le tissu et la chair.

— La main peut vérifier plus bas ce à quoi la tête pense aussi, dit Sheila contre sa bouche.

Il obéit. Côté reins et fesses, il n'y avait pas trace non plus du moindre slip.

— Il t'arrive de t'habiller en dessous ? demanda-t-il placidement.

Elle battit des paupières.

— Le maillot deux-pièces, ça me suffit comme sacrifice aux conventions sociales.

Elle cambra un peu plus les reins.

— Si tu le pouvais, tu découvrirais autre chose.

Il s'arracha avec difficulté aux effluves du parfum Mitsouko, de chez Guerlain, un de ses préférés.

— Puisque je ne peux pas, dit-il, l'air fataliste.

Elle lui prit la main.

— Viens.

Elle l'entraîna vers un couloir qui devait mener à des pièces de service. Il y avait un coude, qu'elle dépassa. Puis elle s'arrêta dans la pénombre.

— Une seconde, dit-elle d'une voix gourmande.

Sa main droite plongea dans son dos, soulevant par-dessus la blouse russe. Il y eut un crissement rapide, comme celui d'une fermeture Eclair qu'on manie. C'était bien ça, d'ailleurs. Par-devant, la main gauche prit le relais de la main droite et le crissement remonta jusqu'à l'estomac.

— À toi, fit Sheila d'une voix humide.

Sa main avait saisi celle de Boris et la dirigeait contre son ventre. En même temps, elle écartait les jambes.

Sous la main de Boris, il y avait maintenant le contact chaud et bouclé d'une toison parfaitement offerte : le pantalon de Sheila était fendu de l'estomac au creux des reins.

— Caresse-moi, dit-elle en s'ouvrant encore. Elle s'était suspendue à son cou et l'attirait dans l'angle du mur où elle s'appuya, hanches tendues en ayant.

Il se dit qu'il était fou, que quelqu'un allait surgir, José Teraud, peut-être.

Il était policier. En service. Et une fille splendide au ventre ouvert haletait contre lui.

« Tant pis, se dit-il, on verra bien. »

Sa main se fit précise. Sheila poussa un long soupir langoureux. Elle dénoua vivement la ceinture qui retenait sa blouse et dirigea avec la même autorité l'autre main de Boris vers ses seins sous le tissu.

— Les bouts, gémit-elle.

Il fit ce qu'elle lui demandait.

— Plus fort, insista-t-elle. Ne te gêne pas. C'est fait pour ça.

Derrière eux, il y eut un bruit de pas qui hésita à leur hauteur, puis les dépassa.

— Tu as peur ? murmura-t-elle dans sa bouche.

Il happa sa langue, incapable de répondre.

Elle cria très vite, secouée de longs frissons d'anguille.

— Je suis trop rapide, gémit-elle en reprenant son souffle.

Elle sourit :

— À toi, maintenant.

Il se mordit les lèvres.

— Non, finit-il par dire dans un violent effort de volonté. Pas ici.

Elle haussa les épaules.

— C'est bien ça, tu as peur, siffla-t-elle.

Il hocha la tête.

— Explique ça comme tu veux, dit-il, mais je ne suis pas exhibitionniste, moi.

Elle rit entre ses dents :

— Pas libéré, plutôt.

Il détourna la tête. Furieux d'être en service, luttant pour ne pas l'oublier. Il avait une envie de Sheila qui frisait la démence. Et elle ne le savait que trop : sa main jouait à l'affoler.

Il s'arracha.

— J'ai quelque chose d'autre à te proposer, dit-il.

Elle s'avança curieuse.

— Dis toujours.

Il se pencha à son oreille. Elle éclata de rire.

— Ça me va, mais pas ici. Je t'emmène au *Lord*.

Elle repartit devant lui vers la salle de jeu. Après avoir renoué la ceinture de sa blouse. Mais la fermeture Eclair de son pantalon toujours ouverte.

Tandis qu'ils passaient le long du bar de la salle de jeu, Corentin repéra un

jeune homme en blazer bleu marine qui sirotait un whisky : l'homme, très grand, blond, athlétique, avec une ressemblance assez étonnante avec Gérard Depardieu, avait adressé un sourire à Sheila, et celle-ci lui avait répondu.

— Qui est-ce ? interrogea distraitement Corentin quand ils furent dehors, dans la brise de mer.

Elle eut une moue négligente.

— Un ancien. Bon amant. Mais un peu brute.

Elle se serra contre lui :

— Ce n'est pas comme toi.

Ils descendirent les marches.

— Tu as une voiture ? interrogea Sheila. Sinon, on peut prendre un taxi.

Corentin lui désigna, rangée dans le parking, la RI6 grise que le C.I.A.T. de La Baule lui avait prêtée.

— Que c'est triste, comme voiture ! s'exclama Sheila en s'asseyant à sa droite. Tu es croque-mort ?

Il ne put se retenir de rire.

— D'une certaine façon, oui.

Elle arrondit la bouche.

— Sans blague ?

Il actionna le démarreur.

— Sans blague, je vends des planches à cercueils. Une petite scierie de famille, dans les Vosges.

Elle resta muette une seconde.

— Ça rapporte bien ?

— Assez, fît-il, évasif.

Il frissonna. La main de Sheila s'était mise à griffer son pantalon. Délicatement, juste pour agacer.

— Où c'est, le *Lord* ? dit-il. Il faut quand même que je connaisse la route.

Elle expliqua. Il enclencha sa première vitesse avec l'esprit ailleurs. La ferme où Marinier et la gosse avaient été trouvés morts était dans le même coin. Il en était sûr. Il avait étudié la carte des environs dès sa première visite au C.I.A.T.

— Tiens, je ne te plais plus, nota Sheila en tapotant.

Il prit l'avenue De-Lattre-de-Tassigny.

— J'ai tout à coup pensé boulot, dit-il, excuse-moi.

Elle se lova contre lui à petits coups de reins sur le tissu de son siège.

— Oublie le boulot, dit-elle dans son épaule. On va danser, et faire ce que tu veux. C'est plus distrayant, non ?

Il sourit dans le noir :

— Pourquoi cette boîte plutôt qu'une autre ? dit-il. Il y en a beaucoup, à La Baule.

Elle poussa un soupir.

— C'est la plus chic, la plus habillée.

Elle rit en jouant des reins.

— Raison de plus. De toute façon, c'est la boîte *in*, cette année.

Elle se mit à lui gratter la nuque avec les ongles.

— Remarque, *La Grange* aussi, c'est *in*, toujours sur la route de Guérande. Mais c'est moins chic.

Elle se cabra :

— Au fait, tu ne sais pas tout ça ? C'est la première fois que tu viens à La Baule ?

— Depuis ma jeunesse, oui. La première fois.

Elle recolla sa joue à son veston.

— Tu ne veux pas de moi comme guide local ?

Il lui passa la main dans les cheveux.

— Figure-toi que c'est exactement ce que je voudrais.

Elle rêva, regardant les haies qui défilaient de part et d'autre de la route dans les phares.

— Alors, je crois qu'on va s'entendre, fit-elle, j'adore faire le poisson pilote.

CHAPITRE VII



Les yeux écarquillés, Boris Corentin se dit que ce n'était pas possible. Il rêvait Partie se remaquiller aux toilettes, à peine arrivée au *Lord*, Sheila venait de réapparaître en pure provocatrice au viol. La blouse russe qu'il avait tout à l'heure déjà trouvée très échancrée devait être munie elle aussi d'une fermeture Eclair. En tout cas, elle était ouverte totalement. Juste retenue par la ceinture de taille. La naissance des seins, dans l'ouverture, n'était plus une naissance de seins. Mais un quasi dépoitraillage tranquille. Sheila, zigzaguant au milieu des couples agglutinés, se propulsa jusqu'à lui. Elle s'affala dans la banquette.

— Scotch moi aussi, dit-elle au serveur qui faisait carrément des calculs de volumes mammaires au-dessus d'elle.

— Deux scotchs, eau plate pour moi, et toi ?

— Plate aussi.

Elle avait dit l'adjectif sans rire. Cambrée. Rebondie, les pointes des seins dardées sous le tissu.

Corentin échangea un regard rapide avec le serveur. Tout à l'heure, pendant que Sheila était aux toilettes, il avait parlé au serveur, et aux deux gorilles de l'entrée. À propos de Marinier. Montrant sa photo. Non, on ne le reconnaissait pas. Par contre, la fille avec qui il était venait souvent, la dragueuse type. Rien qu'il ne sache déjà.

Autour d'eux, c'était la cohue. Le vacarme assourdissant. De nuit, dans la boîte enfumée, encore plus l'atmosphère dingue des vacances. Tous, jeunes et moins jeunes ne cachaient pas qu'ils étaient là pour s'amuser. Et rien d'autre. Des filles se laissaient carrément peloter dans des coins sombres, renversées, ouvertes dans les canapés profonds. Sur la piste, les hanches se déchaînaient.

Le disc-jockey changea d'air. La voix de fausset calculée de Patrick Juvet s'éleva, hurlante ! *Où sont les femmes*, les danseurs recommencèrent à se

torde encore plus frénétiquement.

— Viens, tu m’as promis ! cria Sheila à l’oreille de Boris.

Elle l’entraîna sur la piste.

Très vite, il comprit qu’elle voulait l’attirer ailleurs. Jouant des reins, elle reculait peu à peu dans la foule vers l’autre extrémité de la piste.

Elle le quitta.

— On sera plus tranquilles là-bas.

La pièce adjacente où elle l’avait entraîné était encore plus sombre, toute petite, avec des couples collés.

Elle en fit autant avec lui, manœuvrant d’une main experte vers son ventre.

— Viens, dit-elle encore.

Elle le tira par les hanches dans le coin le plus sombre et, s’agrippant soudain des deux bras à son cou, elle s’empala sur lui.

— Danse, geignit-elle.

Elle se secouait au rythme exact de la musique, gorge renversée, cuisses relevées autour de ses hanches. Personne ne faisait ou ne voulait faire attention à eux. De toute façon, peu importait, ils n’étaient pas dans un pensionnat, mais dans une boîte de nuit de vacances. Corentin rêva une seconde à la description du *Lord* donnée, par Sheila : la boîte la plus habillée de La Baule !

Autour de lui une sangsue musclée s’activait avec une bonne volonté irréprochable. Sheila ne bougeait presque-plus les hanches, il lui suffisait de faire agir les anneaux précis de son intimité. Boris avait l’impression d’être broyé, puis relâché, puis repris, sans répit.

La bouche de Sheila s’empara de la sienne. La langue était aussi impérieuse que le ventre.

Ils haletaient, tournoyant au milieu des danseurs. L’obscurité était telle que personne ne pouvait voir ce qui se passait à hauteur de hanches, tout juste peut-être trouvaient-ils que ce couple était très serré.

L’étau de chair brûlante se déchaîna avec la musique. Boris sut qu’il ne pourrait pas résister plus longtemps.

— Oui, quand tu veux, souffla-t-elle dans sa bouche.

Ils partirent ensemble, incapables de retenir leurs cris.

Quand ils revinrent vers leur table, il y eut une brève bousculade à leur hauteur. Boris Corentin se sentit curieusement heurté au bras. Comme si une abeille le piquait. Tout de suite après, il se sentit bizarre, la tête lui faisait mal, les murs tournaient. Il eut envie de vomir. Sa dernière pensée fut triste : « Je fatigue, dit-il, le cœur ne va déjà plus... » Il eut aussi le réflexe, avant de sombrer, de regarder sa montre. Une heure du matin.

Le reste, il ne l'entendit pas. Sheila qui se faisait aider par un costaud en blazer pour le traîner vers la sortie, ses protestations aux gorilles : « Laissez, merci, on s'en occupe. Il a trop bu. »

Il eut un sursaut de conscience dans l'air frais de la nuit. On le faisait entrer dans une voiture. Laquelle ? La sienne ? Il ne savait pas. Il essaya d'ouvrir les yeux, de regarder, une main épaisse s'appliqua sur sa bouche. Il étouffa. Incapable de lutter. Trente secondes plus tard, il gisait à la renverse, blanc comme un linge, les narines pincées.

La voiture démarra en trombe.

La suite fut un mélange de cauchemar et de rêve. Ce cauchemar, c'était cette irrépressible nausée qui le prenait de temps à autre, particulièrement quand la voiture, conduite à toute vitesse, prenait un virage un peu trop serré.

Alors, Boris Corentin avait l'impression, tragique pour la fierté, qu'il allait abandonner toute sa bile sur les coussins de la voiture. Puis, juste après, le rêve commençait : la main de Sheila se plaquait sur son front, s'attardait sur ses tempes, glissait vers les oreilles et la nuque. Et les oscillations des amortisseurs devenaient des bercements de lit. Il se sentait bien. Il aurait payé des fortunes pour que ce bien-être étrange ne cesse jamais. Mais les nausées revenaient. Puis les béatitudes sous les ongles électriques de Sheila. Il sentit que la voiture ralentissait. Il y eut des rires. Des yeux qui l'observaient. Il ne comprit rien aux réflexions dont un reste de conscience lui disait qu'il était l'objet.

Il s'endormit sous une caresse plus tendre de la part de Sheila. Indifférent à l'éclair d'un flash déclenché à cinquante centimètres au-dessus de son visage béat. Et sans se rendre compte qu'on lui fouillait les poches.

CHAPITRE VIII



Aimé Brichot secoua nerveusement les poings.

— Ah ! laisse-moi, je t'en prie, tu ne vois pas que j'ai des problèmes !

Jenny s'assit d'autorité à côté du plateau du petit déjeuner.

— *Listen you*, commença-t-elle, *problems are no problems*.

Brichot haussa les épaules.

— Tu en as de belles, toi, tu ne peux pas comprendre, il est dix heures et Boris n'est toujours pas là. Ça n'est pas dans ses habitudes.

Jenny gagna vingt centimètres dans sa direction avec une série de déhanchements prudents.

— Ne sois pas idiot, fit-elle avec son accent anglais plus vrai que nature. Ton copain s'est trop amusé cette nuit. *Be sure* (sois-en sûr) il dort comme un *baby* quelque part dans les bras d'une ravissante.

Brichot étudia le corsage qui se tendait vers lui.

— Tu crois ?

— *I am sure*, décréta Jenny. Tu t'imagines qu'il est capable de passer la nuit seul ?

Elle pouffa en regardant le lit jumeau, toujours fait.

— Ou avec toi ?

Brichot essayait de raisonner, ce qui était dur avec la soubrette anglaise. Devant lui, un minois de rousse à nez relevé, pommettes parsemées de taches de rousseur et surtout, un corsage blanc qui avait dû rétrécir au lavage tellement il moulait la poitrine, tirant sur les boutons.

— Ecoute, ordonna Jenny, je vais attendre avec toi. D'accord ?

Il fit oui de la tête. Elle éclata de rire.

— Qu'est-ce que tu peux être français avec ton pyjama à fronces !

Brichot rougit, maudissant l'idée qu'avait eue Jeannette de lui offrir ça pour son anniversaire. Et qu'elle avait mis d'autorité dans sa valise avant le départ. Alors qu'il utilisait des ruses de Sioux pour le cacher au fond du placard.

Il décida de boudier. Puis il soupira. Jeannette était trop vache. Tant pis pour elle. Pour une faute vénielle, Jeannette Brichot jetait son mari sur le doux sentier de l'adultère.

Encore tout d'intention, pour l'instant.

Aimé Brichot commença par se contenter de regarder en biais la poitrine de Jenny. Question : soutien-gorge ou pas ?

Son crâne se rida, tiraillé par la réflexion. Impossible de savoir. Les seins étaient très hauts, ce qui laissait à penser qu'il y avait soutien-gorge. Néanmoins, ils étaient plus en poire que jamais.

Or, un soutien-gorge, ça compresse toujours un peu. Du moins ceux de Jeannette, les seuls qu'il ait jamais connus, sauf bien sûr ceux de cette autre soubrette, très française celle-là, qu'il avait connue l'année précédente.

Il soupira.

Jenny se mit à pouffer.

— Toi, je sais ce que tu cherches...

Il la regarda par en dessous.

— Dis toujours, fit-il, plus rouge que jamais.

Elle dit. C'était ça. Exactement ce qui le travaillait en catimini.

— Ho ! fit-elle, contrariée en le voyant pousser son fard à la limite du pourpre. Il n'y a pas de honte à avoir.

Elle se leva. Le corsage fut pris d'une houle de grand large.

— On va parier, tu veux ? Je vais à côté. Avant, tu choisis.

Il sourit, la moustache agitée de tics.

— Tu en portes un, se décida-t-il.

Elle battit des paupières.

— On va voir. Si tu gagnes, tu veux quoi ? Que je l'enlève ?

Il resta muet.

— *I see*, fit-elle. De toute façon, si tu as perdu, le résultat sera le même.

Elle dansa des fesses jusqu'à la salle de bains. Il y eut un silence de vingt secondes. Puis :

— Pas de regrets ? *No change* ?

— *No*, bredouilla-t-il.

Elle réapparut, le buste dressé, les bras relevés. En jupe.

Et en soutien-gorge. Mais un soutien-gorge qui expliquait tout. Totalement découpé, il libérait toute la masse des seins. Merveilleusement

dressés. Ecartés. Et plus en poire que jamais.

Elle ondula un peu, de face, de profil, se penchant, se tortillant.

— Je n'en porte jamais d'autre, expliqua-t-elle. Le contraire serait dommage, non ?

Il approuva mécaniquement.

— Je l'enlève, alors, puisque tu as gagné.

Il rit bêtement.

— Non, ça te va très bien comme ça.

Elle soupira :

— *No* envie de continuer à parier ?

— Plaît-il ?

Elle agita ses épaules et la même houle de grand large que tout à l'heure s'empara de son buste.

— *May be* (peut-être) je n'ai pas de culotte non plus ?

Il se sentit très chaud.

— Tu n'en as pas ? glapit l'époux de Jeannette Brichot.

Jenny redisparut dans la salle de bains. À son retour, elle battit des mains.

— Perdu. J'en ai une !

Aimé Brichot étudia le minuscule triangle de dentelle retenu sur les hanches par des lacets de nylon rose. Il voyait la toison à travers la dentelle.

— Si on veut, balbutia-t-il.

Elle planta ses poings dans ses hanches.

— Dis donc, je ne suis pas une salope, moi ! Sans qu'il ait eu le temps de dire ouf, elle fonça vers lui.

Elle s'assit contre sa cuisse. Il ferma les yeux : les pointes des seins en poire montaient et descendaient sous son nez, roses, avec des allures de framboises vivantes.

— Passons à la leçon d'anglais, décréta-t-elle. Elle fit valser ses escarpins et entra dans le lit.

— *Hard petting*. Traduis.

Il arrondit les lèvres.

— *Quès aco* ? fit-il.

— *What is that* ! cria-t-elle, la mèche en bataille. Une insulte ?

Il expliqua que non. Elle soupira :

— Bon, je vois que tu es un élève nul. *Hard petting*, ça veut dire pelotage... comment dire ?

Elle se mordit les lèvres.

— Quand on n'hésite pas, quoi ? Tu vois ? Il voyait. L'échine secouée par

220 volts d'excitation.

Elle chassa les draps à coups de jambes et s'ouvrit.

— Quand on fait du *hard petting*, dit-elle, on commence généralement par enlever le slip, sinon, ça reste du *soft petting*. Alors, tu te décides, oui ou merde ?

Il sursauta. Et passa à l'attaque.

Vers onze heures et demie, Aimé Brichot émergea dans son lit dévasté. Jenny l'avait traité comme une bête à plaisir. Et il avait suivi...

Elle réapparut sur le seuil de la salle de bains. Rhabillée, nette, pimpante, avec peut-être les yeux un peu cernés.

— Bon Dieu ! dit-elle, je vais me faire engueuler par le patron.

Elle sourit mystérieusement.

— Et puis non. Je vais lui proposer des leçons d'anglais à lui aussi.

Elle pouffa.

— Tu en fais une tête. Le vrai cocu !

Il se détourna. C'était vrai. Il souffrait... Il balaya l'air de la main.

— Tu es libre, fit-il avec difficulté.

— Pour ça, oui, décréta-t-elle.

Elle corrigea la dureté par un baiser du bout des lèvres.

— Tu restes mon préféré, *my dear*. *Tchao*.

La porte se referma doucement. Aimé Brichot se leva, les jambes en coton.

— Je suis un salaud, gémit-il. Je suis sûr qu'il est arrivé quelque chose à Boris. Et moi, je trompe Jeannette.

Il se précipita sur le téléphone. En raccrochant, il était vert. Non, au C.I.A.T., personne n'avait vu Boris. Il essaya de réunir ses idées. Bon ! Hier soir, Boris était parti. Avec une fille. Laquelle ? Brichot n'en savait rien, comme toujours. Tout ce qu'il savait, c'est que Boris voulait explorer La Baule nocturne. Où ? Le dépliant du syndicat d'initiative donnait une vingtaine de boîtes... Ça n'était pas normal. Boris aurait dû appeler.

La sonnerie du téléphone grésilla. Brichot se tordit un orteil dans la moquette en fonçant.

— Ouille ! cria-t-il en décrochant.

— Oh, pardon ! fit une voix d'homme à l'autre bout du fil.

On raccrocha.

Brichot reprit son combiné.

— Vite, haleta-t-il. Passez-moi le C.I.A.T.

— Le quoi ?

— Le commissariat central, vite.

Il avait reconnu l'accent breton d'Yvan Le Coat.

Il l'eut en ligne avant même que le standard fasse le numéro. Le Coat rappelait.

— Venez vite, dit-il. Votre collègue est chez nous. Rien de grave, rassurez-vous. Mais il a pris une sacrée biture. Et ma voiture est amochée.

Visiblement, Yvan Le Coat ne croyait pas un mot de ce que lui racontait Boris Corentin. Pour lui, les choses étaient claires. Le flic de la Mondaine avait fait la fête. Un coup de trop, et l'accident. Une ronde de C.R.S. l'avait trouvé affalé au volant de la R16 rangée en stationnement interdit près de la gare d'Escoublac. Tout le côté avant gauche enfoncé. Corentin dormait. Bienheureux, le visage contre le volant.

L'ivrogne parfait.

Corentin se tourna vers Brichot.

— Ramène-moi à l'hôtel, je t'en prie, je ne me sens pas bien.

Brichot le prit sous le bras et le tira jusqu'au taxi qui attendait dehors.

— Je te jure, Mémé, murmura Corentin en s'affalant sur la banquette arrière, il s'est passé des choses curieuses.

Brichot le cala avec affection.

— Tu me raconteras tout à l'heure, quand ça ira mieux.

Jenny posa le plateau sur la table de nuit, étudiant Corentin du coin de l'œil.

— Ça n'a pas l'air d'aller ! s'exclama-t-elle. Tenez, buvez. C'est du café très fort.

Corentin tendit la main. Brichot se précipita.

— Laisse, tu vas renverser la tasse.

Il tordit le cou vers Jenny, qui restait plantée au pied du lit.

— Appelle un médecin, tu veux ?

Le vieux toubib, un retraité de la marine qui s'était mis généraliste pour mettre du beurre dans les épinards de sa maigre retraite, rangea son stéthoscope avec des gestes maniaques.

— Ça ira bien après un bon sommeil, dit-il.

Il se tourna vers Brichot.

— Votre ami n'a pas bu, dit-il, il a été drogué.

Corentin souleva la tête de son oreiller.

— Tu vois, Mémé, murmura-t-il, je ne t'ai pas menti.

Il fit la grimace.

— Oui, je crois que je vais dormir.

Le médecin parti, Brichot le borda avec des gestes de nounou. Aidé par Jenny.

— Mémé, dit Corentin, va voir mon portefeuille.

Brichot pâlit.

— C'était toi qui avait l'argent des bons roses, dis-moi ! Quatre mille francs.

Il fonça.

Il n'y avait plus un billet de dix francs dans le portefeuille.

— Ma plaque de police ? Mon macaron ? gémit encore Corentin. Fouille-moi.

Brichot agita négativement la tête.

— Que dalle, fit-il, très méditerranéen.

Corentin soupira :

— Heureusement que je n'avais ni revolver ni menottes...

— Tu t'es fait repasser comme une savate, gémit Brichot, qu'est-ce que va dire Baba ?

Corentin agita mollement la main.

— On avisera, je l'appellerai tout à l'heure.

Il releva la tête.

— Pour te changer les idées, va donc chez les Dauvilliers.

Brichot pâlit.

— Merci pour la corvée...

Corentin se cala dans l'oreiller.

— Chacun son tour. Moi, ma nuit me suffit. Il soupira :

— Si encore je pouvais savoir de quoi elle a été faite.

Jenny s'en alla sur la pointe des pieds : Boris Corentin s'était endormi.

CHAPITRE IX



Avenue des Trembles, tout à côté des tennis et du tir au pigeon, la villa des Dauvilliers était quelque chose de cossu. Grosse maison de style anglais, avec trois mille mètres carrés de terrain au bas mot, pelouse, massifs de camélias, de rhododendrons et d'hortensias.

Une de ces villas où les vacances doivent être paradisiaques.

M. Dauvilliers, notaire à Nantes, et son épouse avaient le visage rongé par l'insomnie du chagrin..

Aimé Brichot nageait dans une espèce de honte. Il dérangeait. Et on était poli avec lui. Rien de tel pour ajouter à son malaise. Il aurait mille fois préféré qu'on le chasse. Hélas, on ne chasse pas les policiers.

Il s'agita dans son fauteuil Chesterfield de cuir fauve. Une merveille qu'en d'autres circonstances, il aurait caressée amoureusement de la paume.

Devant lui, les parents parlaient tour à tour. De temps en temps, M^{me} Dauvilliers pleurait doucement. Ils avaient eu Véronique tard. À quarante-cinq et quarante ans. Elle était leur fille unique. Une enfant parfaite, obéissante, excellente en classe. En octobre, elle aurait dû rentrer en première C. Jamais il n'y avait eu de problèmes avec elle. Tout juste peut-être s'ennuyait-elle avec ses vieux parents. Alors, cette année, ils l'avaient autorisée à sortir avec son groupe de plage. Des garçons et des filles très bien, insistaient-ils. Ils faisaient de la voile ensemble, au club des Pingouins, du « 470 ». Depuis le début du mois, elle était allée danser deux fois, l'une un dimanche après-midi, chez les Beauregard, des armateurs de Saint-Nazaire, et puis ce 14 juillet, chez la fille d'un Parisien. Des gens très bien aussi, répétaient-ils. Véronique avait eu la permission de minuit. M. Dauvilliers devait aller la chercher lui-même en voiture à l'heure dite.

À son arrivée chez les amis, pas de Véronique. Elle n'était pas venue. Les autres ne s'étaient pas inquiétés. Il y avait tant d'invités. Une grande soirée pour les dix-huit ans de leur fille aînée. Avec un petit feu d'artifice.

Aimé Brichot les écouta jusqu'au bout, patient. Plein de compassion aussi. La vie de ce couple était brisée.

Vingt fois il tourna la question dans sa gorge. Elle finit par jaillir avec une brutalité qui le désola aussitôt :

— Excusez-moi, dit-il, vous n'avez jamais soupçonné d'histoire de drogue ?

M^{me} Dauvilliers éclata en sanglots.

— Monsieur l'inspecteur, dit douloureusement le notaire, c'est impossible. Absolument impossible.

Il se passa la main sur le front :

— Impossible, je vous le répète...

En sortant, Aimé Brichot se dit qu'il était un salaud. Il avait fait du mal à des gens désespérés. Et tout ça pour quoi ? Pour rien. Il n'était pas plus avancé qu'en arrivant.

Le bruit de la douche le cueillit, quand il fut de retour dans la chambre.

— Ah ! ça va mieux au moins de ce côté-là, soupira-t-il.

Il marcha jusqu'à la salle de bains et observa longuement l'athlète brun qui se frictionnait au gant de crin.

Corentin lui fit un clin d'œil.

— Prêt à repartir ! s'exclama-t-il.

Il se rembrunit.

— Les voyous. Ils m'ont tout piqué. Tu avais raison, ma plaque de police, mon insigne, et puis ma montre et mon briquet. Un Dupont et un souvenir en plus.

L'image d'une vieille maîtresse voleta élégamment dans la buée.

— C'est clair, reprit Corentin. Je suis tombé sur une arnaqueuse. Levé comme un lapin et tiré à la chevroline. Crois-moi, je vais la retrouver, moi.

— Pourquoi tu dis : moi ? interrogea Brichot, surpris.

— Parce qu'elle ne doit pas en être à son premier exploit, et que d'habitude, les autres pigeons s'écrasent. Pour ne pas avoir d'histoires ; c'est évident.

— De toute façon, tu n'as pas de preuve. Tu ne sais même pas si c'est elle.

— Exact, mais je m'en moque, je me débrouillerai.

Brichot lui tendit un peignoir de bain.

— Tu lui avais dit que tu es flic ?

Corentin enjamba la baignoire.

— Tu me prends pour qui ?

Il se voûta.

— Tu n’as pas tort. Quand on s’est fait rouler comme je l’ai été, pas de quoi pavoiser.

Il sourit :

— Mais dis-moi, toi, il te regarde d’un drôle d’air, ton petit prof d’anglais !

Brichot se fit modeste.

— Jenny ne m’a pas fait de vacherie, moi...

— O.K., Mémé, reconnut Corentin, beau joueur, le round est pour toi.

Il se dirigea vers la commode pour chercher une chemise propre. Il s’arrêta.

— Mémé, articula-t-il sans se retourner. Dans le fond, ta victoire pour ce round-ci mérite un nouvel examen du jury.

— Cause toujours, fit Brichot, qui avait entrepris de se tailler les ongles à la pince coupante.

Corentin se massa la nuque.

— La dernière fois que tu as tâté de la soubrette, rappelle-toi, tu t’es fait refiler une sacrée chaude-pisse, je me trompe ?

Aimé Brichot se mit à sucer sa pince coupante.

— Tais-toi ! glapit-il. Ne parle pas de malheur.

Corentin haussa les épaules.

— On verra dans neuf jours. Au fait, tu seras à Chamonix, non ?

Il cria : Brichot avait bondi vers lui et lui attaquait les poils des fesses à la pince coupante..

Ils se battirent. Un peu. Pour l’amitié.

— Tiens, nota Brichot, tu as une marque au bras gauche. Tu t’es fait piquer dans le triceps.

Corentin se bloqua :

— Mémé, fit-il, tu te rappelles l’autopsie de Marinier ? Piqûre au bras.

Il plissa les yeux.

— Le numéro de ce toubib ! Vite, il faut absolument que je me fasse faire une analyse de sang. Pourvu qu’il ne soit pas trop tard. Tu vois à quoi je pense ?

Aimé Brichot s’assit sur le lit, rêveur.

— Je suis encore capable, dit-il, de faire des dessins tout seul.

Boris Corentin raccrocha le combiné du téléphone sur la table de nuit.

— La veuve Marinier est en bas, dans le hall. Tu sais que je lui ai demandé de rester à La Baule quelques jours. Elle vient.

Avec ses cheveux blonds, Françoise Marinier était ravissante en deuil, jupe grise, escarpins noirs et chemisier noir. Corentin, gêné, chassa des idées grimpées spontanément à son cerveau.

Ils échangèrent quelques banalités. Puis Françoise Marinier ouvrit son sac.

— J'ai trouvé ceci ce matin au courrier, dit-elle.

Elle tendit la lettre. Corentin lut, très vite. C'était une lettre de licenciement adressée à son mari par son patron, à la Secami. Licenciement économique. Avec toutefois une importante indemnité à l'appui. La lettre était datée du 13 juillet. La veille de la mort de Marinier. Mais le timbre, sur l'enveloppe, n'était oblitéré que du 16.

Corentin essaya d'adoucir l'éclair noir de ses yeux.

— Je vous remercie, dit-il, cela peut être un élément important.

Il fit quelques pas dans la pièce.

— Répondez-moi franchement, reprit-il. Avez-vous eu l'impression ces temps-ci que votre mari vous cachait un problème côté travail ?

Françoise Marinier fixait le mur de la chambre devant elle, sans le voir.

— Gilbert était si secret, murmura-t-elle. Même s'il s'attendait à ça, je ne l'aurais pas su.

Corentin s'assit à côté d'elle.

— Il y a des signes qui sont des indications, insista-t-il. Un comportement qui change, des silences...

Elle sourit tristement.

— Gilbert était très souvent silencieux. Non, je vous assure, je n'ai rien deviné.

Elle haussa les sourcils.

— Ou alors, je suis une idiote, ce qui est possible.

Boris Corentin regarda longuement la frêle silhouette qui s'en allait en bas, dans la rue, au milieu des gosses piaillant, retour de la plage, leurs bouées multicolores passées autour du cou, traînées par leurs parents.

— Tu sais quoi, Mémé ? murmura-t-il. Plus je vais, moins je sais quoi penser avec ce Marinier.

Il soupira :

— Allons, j'appelle Baba. La corvée. Rien à lui dire. Sauf lui demander de rallonger des bons roses. Il va me passer un de ces savons !

Il entendit derrière lui le déclic du combiné qu'on décrochait.

— Laisse, dit Brichot après avoir épelé à la standardiste le numéro d'appel du patron de la Brigade mondaine, je m'en occupe, ça passera mieux. Je vais le faire pleurer sur tes malheurs.

Corentin hocha la tête, ému.

— Tu es vraiment un pote, Mémé, fit-il en sortant son paquet de cigarettes.

CHAPITRE X



Le placeur du *Lord* tiqua en voyant le macaron de police, au bout de la chaînette qu’Aimé Brichot venait d’extirper de sa poche.

— Ah ! fit-il en se tournant vers Corentin, je n’aurais pas deviné, hier.

Le ton était celui du compliment. Un peu acide toutefois.

— Merci quand même, fit Corentin du bout des lèvres.

Le costaud roula des épaules sous sa veste.

— Pardonnez-moi, dit-il, vous en teniez une bonne, si je me souviens bien.

Ils étaient dans le couloir d’entrée. Pas trop bruyant. Mais autour d’eux, c’était la bousculade avide des clients qui se ruaient vers la boîte, au fond.

— Ça se peut, sifflota Corentin. Mais dites-moi comment je suis parti.

L’autre rit franchement.

— Vous ne vous rappelez plus ?

— Hé non ! fit Corentin, faussement penaud. Sinon, je vous le demanderais ?

L’autre saisit, à l’éclair subit dans les yeux noirs, qu’il était allé un peu loin dans la plaisanterie.

— Ils étaient trois à vous soutenir, reprit-il. Cette dame châtain clair avec qui vous êtes arrivé, et deux hommes. Un grand, baraqué, blond, mal peigné, et un grand à cheveux courts. Encore plus blond.

— Vous les voyez souvent ?

— La fille et le blond, oui. Pas l'autre. Mais ça dépend. Et puis, je ne suis pas de service tous les soirs.

— Aucune idée de qui ça peut être ?

Le placeur retint un sourire.

— Vous ne connaissiez donc pas cette personne avant d'arriver avec elle ?

— Ça va, hein ? fit Corentin. Mais reparlez-moi du blond plus en détail.

Le placeur plissa le front.

— Vous voyez Gérard Depardieu ? C'est un peu ça, quoi.

Corentin s'immobilisa. Le blond au bar du casino... L'échange de signes avec Sheila...

— Je vois, murmura-t-il. Et ce soir, vous les avez vus ?

Le placeur secoua la tête :

— Non, et pourtant, je n'ai pas bougé.

Accrochées au mur tout autour de la salle, six têtes d'éléphants illuminées sporadiquement de vert et de rouge. Chaque table était ornée d'une tête de Bouddha éclairée de l'intérieur. Pourquoi ça s'appelait *La Grange* ? Corentin rêva un instant aux mystères du commerce nocturne. Le bruit était à trente décibels au-dessus de celui du *Lord*. L'ambiance plus jeune, plus décontractée. Au centre, une grande piste. Une autre plus petite à côté. Les hurlements de la sono déchaînée, c'était les *Boney M*, le groupe à la mode, cette saison.

Corentin se recula vers une zone sombre.

— Va t'asseoir à une table, Mémé, dit-il. Inutile qu'ils nous voient ensemble, s'ils sont là. On ne sait jamais. Moi, je vais faire un tour du côté du bar.

Mémé s'avança dans la cohue, tenant soigneusement la main plaquée à sa hanche droite. À l'endroit où son Smith et Wesson spécial police était logé dans son étui de ceinture. De l'autre main, il maintenait ses menottes réglementaires dans une poche. Ils s'étaient équipés tous les deux avant de partir de l'hôtel. Ils enquêtaient sur une affaire où il y avait eu deux morts. Il s'agissait d'être prudent.

Boris Corentin dansait. Avec la première fille trouvée seule au bar : l'endroit le plus sombre, c'était encore la piste. De là, il pourrait voir les tables éclairées par leurs bouddhas.

— Vous avez décidé de faire le tour au pas de course ? glapit la fille, furieuse. Depuis le début de la danse, son cavalier ne lui avait pas adressé un

mot. Souriant béatement. Mais les yeux ailleurs. Jamais sur elle.

Corentin parut découvrir son existence. Elle le fixait avec des yeux par en dessous. Il lui trouva l'air méchant et n'eut plus de scrupules.

— Salut, mille excuses, fit-il en la lâchant.

Il n'avait plus besoin d'elle. Il avait vu ce qu'il voulait voir.

Il joua des coudes vers Brichot, de l'autre côté de la piste et s'assit, le dos à celle-ci.

— Elle est là, dit-il, le Depardieu aussi. Va les repérer, toi qu'ils ne connaissent pas, ça peut être utile. Une table au bord de la piste pour elle. Lui est appuyé au mur, à l'écart. Dans son dos.

« Depardieu craché. Tu ne peux pas te tromper. Après, tu observes sept ou huit mètres en avant. Elle est châtain clair, les cheveux flous. Une robe du soir en lamé vert. La seule habillée, comme on dit, de toute la boîte. Elle se fait baratiner par un pingouin de mon espèce.

Il fit la grimace :

— En plus moche, pardonne. Il est gros, et il transpire.

Il se tapa le front de l'index.

— Attends. Le Depardieu est à côté d'un autre blond, plus grand que lui et plus costaud. L'air suédois. Nordique en tout cas.

Brichot parti, il se versa une large rasade de Perrier et attendit en sirotant son verre.

Ils étaient là depuis une bonne heure et demie quand Brichot, qui partait de temps à autre faire un tour d'observation, réapparut, surexcité.

— Grouille-toi ! cria-t-il dans les décibels. Ils refont le coup.

Corentin se leva avec une détente de fauve.

Un instant après, il se vit dans le passage menant du bar à la sortie, tel qu'il avait dû apparaître, la veille au soir dans l'autre boîte de la route de Guérande.

Titubant, vert, à demi porté par « Depardieu » et le « Viking ». Sheila suivant à un mètre. La cohue était telle que personne ne faisait vraiment attention au groupe. Dix minutes plus tôt, un consommateur avait roulé sous une table, spectacle fréquent en fin de soirée dans une boîte.

« Quand même, ils sont gonflés, se dit Corentin. À force de faire le coup, ils vont se faire repérer. Même en changeant souvent de boîte. »

Dehors, le scénario se répéta, immuable à quelques détails près. Là, c'était la voiture du pigeon qu'ils utilisaient : ils le fouillaient pour prendre ses clés de contact.

Corentin courut vers la R 5 de location où Brichot s'était déjà installé au

volant.

Les deux voitures s'engagèrent sur la route. La première, une Volkswagen Golf noire prit sur la droite, vers Guérande. Brichot se laissa un peu distancer et suivit, sans mal : la Golf roulait lentement.

Deux kilomètres plus loin, elle s'arrêta sur le bas-côté. Brichot freina et se rangea, tous feux éteints, dans le creux d'une haie. Ils s'éjectèrent de la R5, juste à temps pour voir un corps débouler dans l'herbe.

La Golf redémarra aussitôt.

Arrivés à la hauteur du pigeon plumé, Brichot voulut s'arrêter.

— Laisse-le ! cria Corentin. Tant pis pour lui. Il dort, crois-moi. On verra ça après. Fonce.

Ils roulèrent encore une dizaine de minutes, la Golf ralentit et vira à droite, s'engageant dans un chemin de terre entre deux bosquets denses.

— Ça se complique, murmura Corentin. On va leur laisser un peu de temps, après on suit.

Boris Corentin se renfroga :

— Je t'avais dit de ne pas laisser les roues se prendre dans les ornières, tu étais prévenu, non ?

Brichot déboutonna le col de sa chemise, libérant sa cravate. Prévenu ou pas, il avait commis l'erreur. Il s'était embourbé. Au nord de La Baule, commencent les premiers marais salants de la Brière. Sol hasardeux, miné par en dessous par la détrempe. Les roues avant de la R5, les motrices, puisque c'est une traction avant, patinaient dans la bouillasse.

— C'est malin, gémit Brichot.

Corentin agita les index pour se calmer.

— Je ne te le fais pas dire.

Brichot martela nerveusement le volant à coups de poing.

— Minute ! *Nobody is perfect.*

Corentin daigna sourire :

— Tiens, Jenny te rafraîchit vraiment l'anglais.

Il ouvrit la portière :

— Allez, je vais pousser.

Il ahanait dans la nuit, arrosé de boue projetée par les roues qui s'affolaient à chaque pression de Brichot sur l'accélérateur, quand le coude du chemin s'illumina devant la R5.

Des phares. Corentin pataugea jusqu'à la portière avant droite.

— Eteins tout ! cria-t-il. Coupe le contact. On se planque.

Brichot jura en plongeant dans la haie où sa flèche le tirait par la main. Les buis, ça sent bon, mais ça a des feuilles traîtres, coupantes.

— Tu pleureras plus tard sur ton sort, siffla Corentin entre ses dents. Sois gentil, je t'en prie. Ferme-la.

Aimé Brichot se mit à mordre sa moustache à l'avaler. Il gémit : c'était là, juste sous les ailes du nez, que les buis l'avaient entaillé.

Ils retinrent leur respiration en même temps : de la Golf, dont Corentin avait reconnu le bruit au jugé, une grande silhouette massive venait de sortir, découpée dans l'enfilade de la haie par la lueur des phares d'en face, l'homme avait les épaules et l'allure exacte de celui qu'ils avaient surnommé Depardieu.

« Depardieu » s'approcha de la R5.

— Merde, jura-t-il, le capot est chaud, qu'est-ce que ça veut dire ?

Il se recula vers la deuxième silhouette qui crapahutait dans les phares, le « Viking ».

L'autre jura à son tour. Dans une langue que ni Corentin ni Brichot ne comprirent. Ce n'était pas de l'anglais, ni de l'allemand. À la fois plus guttural et plus chantant.

« Depardieu » recula :

— Je n'aime pas ça, grinça-t-il. On recule.

Ils repartirent en arrière.

Boris Corentin se pencha à l'oreille d'Aimé Brichot.

— Il n'y a pas trente-six solutions, dit-il.

Brichot approuva. Portant comme sa flèche la main à sa ceinture, côté Smith et Wesson. Devant eux, marchant à reculons, silhouettes fantomatiques dans les phares de la Golf, deux voyous qui devaient en savoir long sur la dernière nuit de Gilbert Marinier.

Et sur celle d'une gosse de quinze ans, enfant choyée mais excellente élève, morte d'une overdose de morphine la nuit du 14 juillet, et violée après.

Corentin se leva doucement dans la haie :

— Attendons qu'ils soient dans la voiture, fit-il, sinon, ils vont nous échapper.

La Golf était à quinze mètres. Phares aveuglants dans lesquels les silhouettes des deux arnaqueurs vacillaient, fantomatiques.

— Tu iras à droite, fit encore Corentin, du côté du Nordique. Moi je m'occupe du problème phares.

Ils attendirent encore cinq secondes. Revolver au poing. « Depardieu » et le « Viking » étaient à peine installés qu'ils sursautèrent sur leurs sièges : devant eux, les phares de la R5 venaient de s'allumer brusquement, les aveuglant. Avant qu'ils aient pu réagir, il y eut deux détonations rapides, les

phares de la Golf éclataient.

— Avantage aux flics, grimaça Corentin en ressortant de la R5.

— Police, cria-t-il, ne bougez plus !

Furieusement, « Depardieu » repoussa sa portière. Il avait juste posé le pied dehors qu'une balle siffla à côté de lui. Il réintégra prudemment sa place.

— Pas très régulier, tout ça, pensa Brichot *in petto*, mais à la guerre comme à la guerre.

Et puis, il savait que sa flèche, au stand de tir de la police, boulevard Mac Donald, porte de La Villette était un des plus « performants ». Pas question, donc, de craindre une bavure.

Corentin s'approcha de la Golf, son arme tendue à bout de bras. Il se porta à la hauteur de « Depardieu ». Brichot en fit autant du côté du « Viking ».

— Dehors, tous les deux, en même temps ! ordonna Corentin.

« Depardieu » s'extirpa, vert :

— Ça va pas la tête ou quoi ? grogna-t-il. Vous jouez à quoi ? Qu'est-ce qu'on a fait ?

Corentin lui fit signe de se rapprocher du Nordique, bien dans les phares.

— On t'expliquera, et tu nous comprendras très bien.

Il eut un bref mouvement de tête vers son équipier.

— Dos à dos, Mémé.

Au passage, Brichot attrapa les menottes que Corentin lui tendait. Il y eut une série de claquements métalliques. Les deux arnaqueurs se retrouvèrent enchaînés, poignet gauche à poignet droit et poignet droit à poignet gauche. Dos à dos. Corentin rabattit doucement le chien de son Smith et Wesson et remit l'arme dans son étui de ceinture. Imité aussitôt par Brichot. Il n'y avait plus rien à craindre des deux loubards. Même avec beaucoup de bonne volonté, ils ne mettraient pas moins de cent ans à rejoindre Wrocław (Pologne), terminus du chemin de Grande-Randonnée qui démarre tout près de La Baule et traverse l'Europe entière, par de ravissants itinéraires écologiques, jusqu'aux frontières de l'U.R.S.S. *À fortiori*, ils s'effondreraient au bout de cent mètres après avoir échoué désespérément dans la résolution de cette quadrature du cercle : synchroniser deux paires de jambes qu'il faudrait apprendre à marcher en croix.

Corentin s'approcha de « Depardieu ».

— Où est Sheila ? fit-il durement.

L'autre se détourna, babines retroussées. Luttant pour ne pas mordre. Haletant sur son beau blazer de serge bleu marine.

— Je peux piger qu'on fasse le mariole, souffla Corentin, quand il y a quelque chose à espérer. Là, tu es cuit. On t'a filé. Sheila était avec vous.

Il désigna l'obscurité derrière la Volkswagen.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-bas ? Une ferme ?

« Depardieu » ne répondait toujours pas.

Jouant furieusement des épaules : Brichot le fouillait. Après le « Viking ». Un petit Star espagnol à crosse d'ivoire, calibre 6,35, apparut à la main de Brichot. Celui-ci fit sauter le chargeur. Plein. Il manœuvra le mécanisme d'armement du pistolet. Il y avait une balle engagée dans le canon.

Corentin hocha la tête :

— Tu ne peux pas savoir, petit, comme tu as eu raison de ne pas t'en servir.

« Depardieu » cracha :

— J'ai essayé, croyez-moi.

Brichot actionna la détente. Bruit avorté.

— Boris, fit-il d'une voix jaune, le Star est enrayé.

Corentin vira vers le loubard.

— Où est Sheila ? Tout de suite !

Il ressortit son pistolet, le tenant par le canon.

— Je te casse les dents à coups de crosse.

Dans le dos de « Depardieu », le Nordique se remua.

— Fais pas le con, tu vois qu'il est capable de te massacrer. C'est un poulet.

Il souffla brusquement comme si ses poumons lui dégouлинаient par les narines : Brichot venait de lui planter le canon de son arme dans le sternum. Peut-être avec un peu de brutalité.

— Le minibus, geignit le « Viking ». Au bout du chemin.

Il recracha ses poumons. « Depardieu » venait de lui caresser les côtes des deux coudes dans une détente de judoka.

Corentin se précipita. Prévoyant le coup :

— Le premier qui l'ouvre, siffla-t-il, prend ma crosse. Dans la gueule.

Les deux loubards se mirent à haleter. Mais en silence. De toute évidence, les yeux noirs du flic athlétique disaient qu'il était parfaitement capable de faire ce qu'il promettait.

— Mémé, fit Corentin, colle-les au pare-chocs.

Une des paires de menottes claqua. Les deux loubards se retrouvèrent assis dans l'ornière, contre l'avant de la Golf. Pour aller jusqu'à Wrocław, désormais, il leur faudrait traîner mille deux cents kilos de ferraille.

Corentin remit son revolver dans son étui.

— J'y vais, dit-il, surveille-les.

Brichot se pencha, son arme à la main.

— Ça me ferait mai d'abîmer la crosse, dit-il. Mais les ordres sont les ordres.

« Depardieu » s'absorba avec découragement dans la contemplation du pli boueux de son pantalon. Le « Viking » choisit de simuler une petite sieste avec le pare-chocs pour oreiller.

Après un muret de pierre, il y avait une vague lueur dans la nuit. Boris Corentin ralentit. Il gagna l'angle du muret. De l'autre côté, à vingt mètres, une lampe de camping-gaz posée sur une table pliante éclairait un minibus bariolé. Un de ces véhicules de hippies itinérants que leurs propriétaires peinturlurent au gré de leur fantaisie. Des chouettes hululaient dans le bois qui noircissait le ciel derrière le minibus. La portière coulissante, sur le côté droit, était entrouverte et de la lumière filtrait de l'intérieur. Dans le rai de lumière, du côté opposé à la lampe de camping-gaz, la forme vague d'une tente orange plantée dans le pré.

Camping sauvage...

Boris Corentin s'approcha dans l'herbe humide. Il faisait étonnamment doux pour une nuit d'Atlantique. Mais la saison était exceptionnelle. Rien à voir avec les mois de juillet pourris de son enfance, à Audierne.

Arrivé auprès du minibus, il avança la tête dans l'ouverture. Ce qu'il vit était exactement ce qu'il s'attendait à voir. Un fouillis de sacs de couchage écossais, des couvertures sur le sol, une kitchenette minuscule avec de la vaisselle, assiettes, bols, fourchettes, couteaux et cuillers mélangés dans un bac de plastique jaune. Des serviettes, des torchons, une étagère à épices, une autre à boîtes de conserve et, sur une tringle parcourant tout le côté opposé du véhicule, des cintres où pendaient, pêle-mêle, des jeans, des tee-shirts, des vestes d'homme et des robes, blouses et jupes de femme. Les chaussures s'entassaient dessous, au milieu des bouteilles de jus de fruit, de Coca-Cola, de bière, de vin et d'alcool. Allant des Adidas crottées aux escarpins du soir vernis.

Sheila était assise en tailleur au milieu. Un bol de thé fumant posé à côté d'elle sur une casserole retournée. Un tee-shirt rose en haut, rien au-dessous. Elle était de dos. Sous le teeshirt, Corentin remarqua le pli du sillon entre les fesses doucement enfoncées dans la couverture de sol.

Un pinceau minuscule à la main droite, un flacon de vernis dans l'autre, Sheila se peignait les ongles des pieds.

Elle ne bougea pas quand Corentin tira la porte sur ses roulements à billes pour entrer.

— Vous avez été rapides, constata-t-elle. Vous vous êtes fait reconduire en stop ?

Il comprit que les deux loubards, quand ils les avaient bloqués, ramenaient la Golf quelque part loin d'ici, leur « boulot » fait : Sheila, avec sa robe du soir et ses escarpins, n'avait pas pu revenir à pied de la route jusqu'au

minibus.

Corentin s'accroupit dans son dos sans répondre. Elle se remanifesta au bout de vingt secondes, le temps de terminer l'ongle du gros orteil de son pied gauche. Corentin l'avait laissé faire : elle avait des pieds ravissants.

— J'ai posé une question, non ? dit-elle placidement.

Il posa la main sur son épaule. Elle vira lentement, gorge renversée, et se figea. Muette.

— Eh oui ! dit-il, c'est moi, le pigeon d'hier.

Les yeux écarquillés, elle laissa tomber son pinceau. Puis le flacon, qu'il attrapa au vol avant qu'il ne se renverse. Elle se recula, les genoux serrés, cherchant à se couvrir les hanches avec les pans de son tee-shirt.

— Comment tu as fait ? balbutia-t-elle. Qu'est-ce que tu veux ?

Il ne répondit pas. Elle le fixa avec attention, changeant soudain d'expression.

— Tu devrais filer, tu sais ! glapit-elle. Mes amis vont revenir.

Il sourit.

— Non, dit-il.

Les lèvres de Sheila se ramollirent.

— Pourquoi non ?

Il la détailla : sans doute, elle était toujours aussi belle, plus peut-être encore d'être apeurée. Vieux fond millénaire du sexe masculin... Mais c'était devant lui, désormais, la vraie Sheila. Dure, sèche, l'œil voyou. Il repensa à Marinier et à Véronique, cette gosse dont il ne savait toujours rien, sauf la façon dont elle était morte.

— Tes deux amis, dit-il enfin, sont à cent mètres, à plat ventre dans l'herbe. Comme ton pigeon de ce soir dans son fossé. Tu vois qui je veux dire ? Le gros qui transpirait à *La Grange* ?

Un voile gris flotta dans les yeux noirs de Sheila.

— Tu y étais, alors..., murmura-t-elle.

Elle se cambra, la main tendue vers un cintre. Il la laissa décrocher un peignoir, où elle s'enroula, toujours assise.

— Tu veux quoi ? reprit-elle. Récupérer ton argent ?

Elle avait sorti ses dents dans un sourire musculaire. Si loin de la bouche qui la veille, en mer, près d'un flotteur de plage, s'activait si bien autour de lui...

Il inclina la tête.

Elle progressa à quatre pattes jusqu'à une petite valise de skaï jaune. Les serrures claquèrent. De biais, Corentin aperçut un fouillis bizarre : des briquets, des stylos, des montres, des portefeuilles, des cartes d'identité,

d'électeur, d'associations sportives, des billets de toutes nationalités, francs français, suisses et belges, deutschmarks, livres sterling, dollars, liras italiennes.

— Tu avais combien sur toi ? fit-elle d'un ton uni.

Il soupira :

— Quatre mille cinq cents.

La nuque de Sheila rabaissa plusieurs fois.

— Exact, fit-elle.

Elle fouilla. Puis elle tendit les liasses en arrière. Il attrapa l'argent.

— Le reste, dit-il.

Le briquet Dupont apparut.

— Ça n'est pas tout, insista-t-il.

La nuque se tordit vers lui.

— Quoi encore ?

Il la rejoignit et désigna la plaque et l'insigne de police.

Sheila le fixa, décomposée.

— Je ne savais pas, balbutia-t-elle, c'est Eric qui a... Alors, le flic, c'est toi ?

— Oui, fit-il. Tu croyais que c'était qui ?

Elle se plaqua à la paroi du minibus, les épaules frissonnant dans le peignoir.

— Je ne sais pas... En tout cas pas toi. Tu m'as menti.

Elle eut un rire de gorge nerveux.

— Très drôle, le coup du fabricant de planches à cercueils. Il y a même des flics qui ont de l'humour.

Il daigna sourire :

— Ils sont si nombreux, à ton tableau de chasse, que tu ne sais même plus qui pouvait avoir l'air d'un flic ?

Elle griffa le sol de ses ongles.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Juste histoire de savoir qui peut avoir l'air d'un flic pour une garce de ton espèce.

Elle rougit.

— Je croyais que c'était celui de ce soir. Il était si laid.

Il éclata de rire.

— Eric aurait pu te prévenir. Pas malin, le complice. Arnaquer un flic et revenir au charbon, tranquille, le lendemain, faut vraiment avoir des coquilles d'huîtres dans la cervelle[7] ! Il s'imaginait quoi ? que le flic allait s'écraser.

Elle se voûta :

— Les autres s'écrasaient toujours, la preuve.

— La preuve quoi ?...

Il n'attendit pas la réponse.

— Ah ! je vois. Le petit jeu dure depuis très longtemps. Et il n'y a jamais eu d'accroc. La peur des vagues.

Il cligna des yeux.

— Bien vu d'ailleurs, c'est toi qui a eu l'idée du coup, n'est-ce pas ? Parce que, les deux gardes du corps, tout juste bons pour porter les endormis.

Elle se redressa avec une certaine fierté.

— Tiens, je vais te dire, ça fait trois ans que je fais ça. Tous les étés. Et dans toute la France. Eric me suit depuis le début. Le Hollandais, il date de cette année. Le minibus est à lui. Avant, on naviguait en Estafette.

Elle ricana :

— On nous l'a volée au Choisi.

Corentin agita la tête.

— Mais bien sûr, c'était du hollandais, tout à l'heure, le juron...

Il examina l'intérieur du véhicule.

— Pas très rupin, fit-il avec une moue désapprobatrice. Les affaires ont pourtant l'air de marcher.

Elle regarda son bol de thé qui refroidissait.

— Tu veux que je te dise, commença-t-elle, je suis secrétaire de direction, j'en ai marre. J'ai décidé de mettre à gauche. Eric, je le paie, l'autre aussi. Le gros pourcentage, c'est pour moi.

— C'était, corrigea-t-il. Tu le sais bien, tout ça est fini.

Sheila le regarda, figée.

— Oui, dit-elle, sauf si...

Il se figea à son tour.

— Je peux être très gentille, murmura-t-elle en ouvrant son peignoir.

Il l'arrêta de la main :

— Je ne dis pas le contraire. Je n'oublie pas. Mais stoppe. Je ne plaisante pas.

Elle étudia longuement les yeux noirs qui la dominaient.

— Dommage, fit-elle, on aurait pu s'entendre.

— Non, dit-il. Tu le sais bien.

Il tendit la main vers le réchaud.

— Je te mets le thé à réchauffer ?

Elle le fixa, surprise.

— Non. Inutile, tu vas m’emmener.

Il approuva :

— Avant, je voudrais savoir quelque chose. Ce brun, maigre et sec, du soir du 14 juillet, que ton complice a aussi piqué au bras à l’Oxazepam et allégé de ses mille huit cents francs gagnés à la boule au casino, qu’est-ce que tu en as fait après ?

Elle prit l’air surpris :

— Comme d’habitude. Rase campagne.

Il se durcit.

— Tu es sûre ?

Elle s’affola :

— Explique.

Il expliqua. La grange, le viol, la double mort.

— Non, je te jure ! glapit-elle en crapahutant vers la porte. Je n’y suis pour rien.

Il la rattrapa par le poignet.

— Sois sage, dit-il. Tu vas t’asseoir à côté de moi. On rentre, et au passage on récupère tes deux amants.

Le minibus s’en alla en cahotant dans le pré avec la lampe de camping-gaz récupérée avant le départ. Dans le chemin creux, Corentin fit déplacer la Golf par Brichot. Entre-temps Eric et le Hollandais échouèrent à l’arrière du minibus, reliés par une paire de menottes à un anneau de structure. Ensuite sur la route ils furent rejoints par le gros transpirant que Brichot, descendu de la R5 qu’il avait reprise, avait récupéré au passage.

Il était deux heures trente du matin quand l’ensemble débarqua au C.I.A.T. de La Baule.

Et près de trois heures quand Yvan Le Coat, réveillé téléphoniquement, se pointa à son tour.

Son visage renfrogné de sommeil et de rage se décontracta dès qu’il vit le trio.

— Tiens, mes lascars, on a recommencé ? fit-il.

Corentin le regarda, interdit.

— Recommencé quoi ? Expliquez-vous.

Le flic breton haussa les épaules :

— Je les connais, ces trois-là. Ils s’envoyaient en l’air, la nuit du 14 juillet dans le parking du *Lord*. Comme ça, peinards, dans les plates-bandes.

Il ricana, égrillard :

— Ça a l’air d’être une sacrée affaire, la châtain. J’ai vu, croyez-moi.

Il baissa le ton :

— Par hasard, besoin naturel derrière un arbre.

Son rire se fit encore plus gras :

— Inutile de vous dire que je les ai fait coffrer vite fait. Ils ont passé le reste de la nuit au poste. Histoire de les faire réfléchir.

Corentin jeta un œil oblique à Brichot.

— À quelle heure c'était ?

Le Coat eut une moue grasse :

— Une heure et demie environ.

Corentin se sentit soudain très fatigué. Le placeur du *Lord* avait été formel : le trio, soutenant un homme évanoui, avait quitté le *Lord* avant une heure du matin...

— Je n'ai pas menti, hein ! hurla Sheila.

Corentin se détourna.

— Bon ! fit-il, on va s'occuper de l'affaire de ce soir.

Il regarda Brichot avec tristesse.

— Mon vieux, murmura-t-il, je crois bien que la piste se perd dans les sables.

Un gardien tira une grande table au centre du commissariat. Puis il prit une machine à écrire. Le Coat prit le livre de garde à vue et commença à inscrire, derrière un numéro d'ordre, l'identité des trois membres du trio, l'heure, l'endroit et le motif de leur arrestation.

Puis, en tant qu'officier de police judiciaire, il établit un P.J. de garde à vue et le fit signer successivement à Sheila, à « Depardieu » et au Hollandais.

Après, il consulta la pendule et nota l'heure du début de l'interrogatoire. Il se tourna vers Corentin.

— Vous commencez l'interrogatoire ? dit-il aimablement.

CHAPITRE XI



La porte de la chambre 203, la chambre juste avant la leur était grande ouverte. Aimé Brichot progressa sans y prêter attention, se décrochant les mâchoires à force de bâiller. Il était sept heures du matin. Ils avaient passé la nuit au C.I.A.T. Il était mort de fatigue et la seule chose à laquelle il aurait pu s'intéresser, c'était un lit. Avec des draps frais et, dessous, un matelas moelleux. Le tout dans une chambre aux volets clos et aux rideaux hermétiquement tirés.

Boris Corentin, lui non plus, n'était guère frais, mais quand même, il regarda au passage. Pure curiosité de réflexe. Il s'arrêta dans le couloir, laissant Brichot entrer dans leur chambre. En face, au bout du couloir étroit longeant la salle de bains, une fille en socquettes de laine blanches à liséré rouge et bleu, chaussures de tennis aux pieds, short court autour des hanches, s'exerçait à faire des revers de tennis avec une raquette devant la glace de son armoire.

Il recula un peu, pour qu'on le voit le moins possible : la fille avait le buste nu. Et des petits seins durs et bombés qui tremblaient un peu sur leurs attaches à chaque revers de raquette.

« Ça alors, se dit-il, brutalement réveillé, le paradis, ici, dans la chambre à côté... »

Trop absorbée dans la contemplation de sa silhouette, la fille ne songeait même pas à regarder dehors. Sans doute la porte avait-elle été mal fermée. Et un courant d'air envoyé par les dieux à Corentin pour le récompenser de ses déboires nocturnes lui offrait ça pour le réconcilier avec la vie. Sûrement une nouvelle arrivante. La veille, la chambre paraissait morte, inoccupée.

— Claudine, fit la fille, tu en mets un temps à recoudre ce bouton ! On va être en retard, la leçon est à sept heures et demie.

La voix était fraîche et claire et celle qui lui répondit qu'on était bien

bonne de rafistoler sa chemise Lacoste, aussi jeune qu'elle.

« Comme c'est bon d'avoir des yeux », se dit Corentin, heureux.

La fille le repéra au déboulé d'un revers parfait. Elle resta plantée, les jambes en croix, le bras en l'air, la poitrine haletante, les yeux agrandis par la stupeur. Elle était blonde, cheveux courts, yeux verts, bouche rose sur des dents d'ivoire parfaitement rangées.

Il cligna dans le soleil qui brûlait ses yeux rougis par l'insomnie.

— Quel dommage..., dit-il avec amabilité.

Elle rabattit brusquement ses avant-bras contre sa poitrine, abandonnant la raquette qui roula dans la moquette.

— Dommage que quoi ? fit-elle avec effronterie.

Il appuya son épaule au chambranle, la main sur la hanche droite, contre son revolver. Pas question d'avoir un faux mouvement et de le voir rebondir par terre. Plutôt mauvais effet...

— Que les jolies filles n'aient pas le droit de jouer au tennis torse nu.

La fille l'étudia de haut en bas. L'examen dut être probant, car elle eut un pétillement dans les prunelles.

— Viens voir, Claudine, dit-elle. Il y a dans le couloir un monsieur mal rasé qui me regarde.

Corentin porta machinalement la main à sa joue. C'était vrai. Il piquait.

La sœur jumelle de la joueuse en chambre s'encadra au bout du petit couloir. Même socquettes, mêmes chaussures, même short. Même jeunesse, en châtain à cheveux longs, mais avec, en haut, une chemise Lacoste bleu marine. Au jugé, la poitrine était du genre de l'autre, juvénile.

Claudine se prit la tête dans les mains :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. L'homme noir ? Tu es folle.

Corentin ouvrit la bouche, lèvres inférieure pendante.

— L'homme noir ? fit-il, ahuri, qu'est-ce que c'est que ça ?

Claudine se tourna vers sa compagne :

— Ginette le voit partout, expliqua-t-elle. Mais c'est une trouillarde. D'accord, vous êtes brun...

Elle serra un peu plus ses bras contre sa poitrine.

— Mais vous n'avez pas l'air méchant, vous.

Il rêva une seconde. Ahurissant. Elle ne le connaissait pas. Il l'avait vue dépoitraillée, elle le baratainait déjà. L'immuable ouverture des digues en période de vacances. L'abandon radical des tabous. La disponibilité à tout. Il avait devant lui quelque chose comme deux secrétaires de vingt-deux à vingt-cinq ans. Deux copines qui avaient dû économiser toute l'année pour s'offrir quinze jours, trois semaines peut-être, de vacances à La Baule. Et qui

paraissaient bien décidées, Claudine du moins, à en profiter.

Ginette tendit sa chemisette à Claudine qui disparut un instant du champ de vision de Corentin. Elle réapparut très vite. Décente.

— Je m'appelle Boris, j'ai la chambre 204, expliqua-t-il.

Elle sourit, rassurée : on était entre voisins.

Il débita quelques banalités sur le plaisir de les connaître, puis il se repassa la main dans la barbe.

— Excusez-moi, je rentre, fit-il avec un sourire penaud.

Claudine le fixa.

— Ah ! je vois, fit-elle avec une indulgence ravie.

Ginette se déridait.

— Tant pis pour vous, gronda-t-elle l'index dressé, pas de matinée pour les fêtards.

Il sourit modestement.

— Dites-moi, reprit-il, sourcils froncés, vous m'intriguez. L'homme noir, c'est quoi, un épouvantail ?

Claudine explosa d'un rire cristallin.

— On est arrivées hier à midi. Bien sûr, on a foncé sur la plage. En bas. Les Pingouins, vous connaissez ? Un club de voile. Des « 470 ». Il y avait plein de gosses à côté de nous. Quinze-seize ans.

Ses yeux s'attristèrent :

— Ils racontaient une histoire sinistre. Une camarade morte... Et il paraît qu'un homme noir la suivait souvent.

Elle se tapa sur le front :

— Elle s'appelait comment, Ginette ? Je n'ai pas de mémoire.

Ginette s'empessa :

— Véronique, dit-elle. Il paraît que ça a fait une histoire terrible.

La mémoire de Corentin se mit à travailler à toute vitesse. Les Pingouins. Le club des Pingouins... Aimé Brichot lui avait cité ce nom-là après sa visite aux Dauvilliers...

— C'est tout ? fit-il, surexcité. L'homme noir, rien de plus ?

Il s'arrêta gêné : les deux filles l'observaient avec surprise.

— Hé ! fit Ginette, vous êtes de la police, vous ?

Il se gratta la tête :

— À peine, avoua-t-il, l'air puni.

Claudine éclata de rire :

— Au moins, on sera protégées à l'hôtel.

Elle se baissa pour ramasser sa raquette. De dos, le pli de ses fesses

apparut dans l'échancrure du short. Boris Corentin prit l'air digne.

— Vous êtes nouvelles, ici ? fit-il. Moi je connais. Si on déjeunait ensemble ?

Claudine le jaugea encore une fois.

— Pour moi, c'est oui, fit-elle gaiement. Et toi, Ginette ?

Ginette sourit :

— Rasez-vous, au moins, dit-elle.

Elle prit son sac de sport.

— Et tâchez de dormir un peu.

Elles partirent en dansant vers l'escalier.

— Hé ! cria Corentin. On déjeune où ?

Claudine se cambra vers lui.

— À côté des Pingouins, le snack, à une heure, ça vous va ?

Corentin lui fit un petit signe de la main et se rua vers la chambre 204.

— Mémé, cria-t-il, je viens d'apprendre un truc qui change tout !

Il s'arrêta sur le seuil, attendri.

Aimé Brichot ronflait dans le soleil, tout habillé, sauf ses chaussures qu'il avait eu seulement le temps de délayer et d'ôter avant de s'affaler en travers de son lit. Corentin le déshabilla jusqu'au maillot de corps et au slip. Il le glissa dans les draps, le borda serré, comme aimait Brichot, puis il alla fermer les volets, tira les rideaux, revint appeler le standard pour se faire réveiller à midi, se coucha et s'endormit tout de suite.

CHAPITRE XII



Boris Corentin détournait un instant les yeux. Là-bas, Claudine s'avancait vers la mer sur fond de bannières multicolores flottant au vent. Et de 505 et de 470 remontés sur le sable par des cohortes de navigateurs intrépides. Elle avait un joli maillot rose pâle qu'il serait agréable d'étudier de plus près tout à l'heure quand sa propriétaire serait ressortie de l'eau.

Claudine disparut dans un éclaboussement d'écume. Il soupira. Au snack, une demi-heure plus tôt, il avait soudain senti qu'il avait toutes ses chances. Plus qu'une intuition. Une certitude. Une fille qui lance tout à coup d'une voix de gorge : « si je pouvais imaginer qu'un flic puisse ressembler à un champion olympique après avoir fait la fiesta toute la nuit ! » est une fille décidée d'avance à toutes les gentilleses. De tout le déjeuner, elle n'avait pas cessé d'étudier, sous ses paupières à demi baissées dans la réverbération des assiettes et des couverts, la musculature impressionnante de Corentin. Imitée par Ginette. Dans le genre plus réservé. Mais plus précis. La plus gourmande des deux, il l'aurait parié, c'était la copine. Une vraie révélation physique en plus, une fois en maillot. Un concentré d'hormones féminines à haute dose partout où l'anatomie des femmes diffère de celle des hommes.

Il reporta son attention sur Gérard. L'adolescent avec qui il avait engagé la conversation. Sur un prétexte futile. La bande des gosses avait un problème de hauban avec un 470. Corentin s'était aimablement proposé pour les aider. Et son adresse avait fait merveille. Agglutinés autour de lui dans le sable, une douzaine de filles et de garçons allant de quatorze à seize ans, s'étaient mis à accabler de questions techniques ce « vieux » au ventre et aux pectoraux de prof de gym qui n'avait pas cet air quasi éternel chez les adultes : l'air condescendant et taquineur.

Gérard, il l'avait choisi très vite pour ce qu'il avait à faire. Seize ans, et l'air plus mûr que son âge. Avec lui, il pourrait parler simplement. Il attendit que le groupe ait cessé de le presser comme citron à curiosité et commence à

s'éparpiller, les uns repartant tirer un bord ou deux de 505 ou de 470, les autres se lovant dans le sable, pour profiter du soleil brûlant.

Corentin fixa encore une fois le visage à la fois doux et carré de Gérard qui rêvassait à côté de lui, sur les coudes, les yeux allant et venant des baigneurs aux bateaux.

« Pas facile de le mettre en confiance, quand même... », se dit Corentin.

Il se jeta à l'eau après une légère crispation des mâchoires.

— À mon tour de vous demander de l'aide, dit-il.

Gérard se tourna, intrigué.

— À moi ? fit-il. Je voudrais bien savoir à quoi je peux vous être utile ?

Il avait réagi avec naturel. Bon signe, et puis, il y avait aussi, encore une fois, l'atmosphère vacances, la liberté des conversations, tellement plus grande quand on est tous égaux, sur le sable, en maillot.

— À quelque chose de très sérieux, reprit Corentin.

L'adolescent fronça ses sourcils collés par le sel.

— Vous allez comprendre très vite, dit Corentin, je suis policier, je cherche à savoir comment est morte Véronique Dauvilliers. Vous la connaissiez, n'est-ce pas ?

Le vert de la mer se réfléchit un peu plus dans les yeux clairs de Gérard. Comme une vague qui passait. Il ramassa une poignée de sable et se mit à la faire couler entre ses doigts.

— Je crois que je ne peux pas vous aider, murmura-t-il. Je voudrais, pourtant...

Corentin sentit qu'il fallait mieux s'expliquer. L'adolescent se rétractait. Classique. Le mot : policier...

— Il faut laver la mémoire de Véronique, reprit-il. Vous êtes un garçon bien. Vous savez ce qui lui est arrivé. Elle faisait partie de la bande, ses parents ont besoin que la vérité soit faite. Véronique a été victime d'un fou. C'est trop grave. Il faut absolument savoir.

Il s'arrêta une seconde.

— Notre rôle, vous savez, c'est de vous préserver tous. Un malheur est arrivé, qui peut jurer qu'un autre n'arrivera pas ?

Gérard l'écoutait, les yeux toujours perdus dans le vague, mais attentif.

— Vous pensez bien, monsieur, dit-il, qu'on parle tous de ça... On nous cache des choses, sous prétexte de notre âge.

Il rit tristement :

— On a des oreilles, nous aussi.

Il se tourna vers Corentin.

— Ce que je ne peux pas arriver à croire, vous comprenez, jeta-t-il

soudain, c'est cette histoire de drogue ! Véronique, une droguée ? Impensable !

Il baissa la tête.

— Par contre, fit-il à mi-voix, il y avait cet homme qui la suivait...

Corentin se maîtrisa :

— Dites-moi, fit-il avec calme, on ne m'a jamais parlé de ça.

Gérard reprit une poignée de sable.

— Ça a dû commencer à peu près huit jours avant, dit-il. Un type aux cheveux noirs, des drôles d'yeux durs, fixes. Il tournait autour de nous. Un après-midi, on était allé manger des glaces là-haut, et se balader devant les vitrines.

« Il nous suivait.

« À un moment, Véronique s'est mise à feuilleter un livre à la *Librairie du Soleil*, je me rappelle le titre, j'étais à côté d'elle : *Le Grand Meaulnes*, d'Alain Fournier. Le type s'est mis juste derrière elle. Il la frôlait, elle a sursauté. Il s'est mis à lui murmurer quelque chose à l'oreille, je n'ai pas entendu, mais ça devait être dégueulasse. Véronique l'a chassé. Elle était toute rouge. Elle n'a jamais voulu me répéter ce qu'il lui avait dit.

Depuis le début, Corentin avait compris. Gérard avait été amoureux de Véronique. À la façon de son âge. Douce et romantique. Et sa disparition l'avait atrocement bouleversé.

— Il est revenu à l'attaque ? interrogea-t-il.

— Oh oui ! fit Gérard, dont les narines battaient. Mais de loin, il se contentait de tourner autour de nous, il ne regardait que Véronique. Un jour, j'ai dit : « Je vais lui casser la gueule. » Elle m'en a empêché. Mais le type a dû comprendre, il est parti. La tête toujours tournée vers nous. Toujours avec ce même regard huileux, par en dessous.

— C'était quand ?

Le front de l'adolescent se rida un peu :

— La veille, murmura-t-il.

— Et le 14 juillet, vous l'avez revu ?

— Non. On l'attendait, bien sûr. J'avais même demandé à Marc, l'animateur du club de voile, de venir s'occuper de lui. Mais il ne s'est pas montré.

Corentin se mit à son tour à jouer avec le sable.

— Quel âge, à votre avis ?

L'autre le fixa, surpris.

— Je ne sais pas, moi, un vieux, quoi ! s'exclama-t-il.

Il rougit imperceptiblement : Corentin avait des cheveux gris dans sa

tignasse noire.

— Enfin, corrigea-t-il, un vrai vieux. Mou, un peu voûté. Quarante ans, cinquante, je ne peux pas dire. Peut-être moins.

Corentin réprima un sourire. Jeunesse... Sans doute, pour Gérard, à partir de vingt-cinq-trente ans, tout le monde était vieux. Avant d'entrer dans la catégorie des grands-pères quand on est vraiment vieux.

— Pourquoi n'avoir parlé de tout ça à personne ? fit Corentin.

Gérard se rétracta :

— Dame ! s'exclama-t-il en vrai petit Nantais, on ne nous a jamais rien demandé.

Corentin se promit *in petto* d'insulter professionnellement Le Coat et ses hommes. Bel exemple de boulot torché...

Le moniteur du club de voile n'avait pas vu l'« homme noir ». Corentin s'en voulut de n'avoir pas pensé à prendre avec lui une photo de Marinier. Pour la montrer à Gérard. Au moins il aurait su si le « vieux » qui s'intéressait à Véronique, c'était lui...

Il hésita une seconde puis il se tourna vers Gérard.

Il lui dit ce qui le tracassait. Quand pouvait-il venir lui montrer cette photo ? Chez lui, ce soir ?

Gérard lui donna son adresse. Ils convinrent de dix-neuf heures, juste avant le dîner.

Corentin se sentit aspergé d'eau froide. Il brama. Dans son dos, Claudine et Ginette, revenues du bain, s'étrillaient avec leurs serviettes éponges. Il put vérifier avec un petit pincement dans l'échine que les maillots, une fois mouillés, étaient vraiment très arachnéens.

— Alors, monsieur le fêtard ! cria Claudine d'une voix de tête, on tombe de sommeil ?

Corentin battit des paupières.

— Allez, au bain, vite, ça va vous réveiller.

Il les attrapa toutes les deux par les poignets et les tira à l'eau. Hurlantes, mais vite redevenues naïades clapotantes et surexcitées.

Aimé Brichot se planta devant Corentin. L'air mauvais. Celui-ci reposa la cuiller de sa glace à la vanille.

— Mémé, mon adjoint, fit-il, voici Claudine et Ginette.

Les deux filles se tortillèrent dans leurs fauteuils de bois.

Brichot grommela une gentillesse mécanique. Puis il se pencha à l'oreille de Corentin :

— Pendant que tu fais le joli cœur sur la plage, grinça-t-il, moi, je me suis payé un bide.

— Allons donc ! fit Corentin joyeux en replongeant sa cuiller dans la glace. C'est bien la première fois de ta vie.

Brichot tira une chaise métallique. Grincement horrible des pieds sur le ciment. Claudine se plaqua les deux paumes aux oreilles.

— Faites excuse, grommela Brichot, penaud.

Il se colla à Corentin.

— Cent soixante kilomètres pour rien. Cappelo, le patron de la Secami, n'est pas à Saint-Sébastien-sur-Loire. Il est en vacances. À La Baule.

Corentin nota qu'il hésitait, ne voulant pas parler devant les deux jeunes femmes. Il y eut un bref silence. Ginette toussota :

— On n'est pas des susceptibles, fit-elle. Le travail, c'est le travail.

Corentin la regarda avec amitié.

— Merci, dit-il. Mais on a le temps.

Ginette secoua la tête :

— Soyez simples. On va faire un peu de lèche vitrines, O.K. ?

Elles se levèrent.

— Merci, avoua Brichot, c'est pas des idiots, ça !

— Qui t'a dit que je fréquentais des idiots ? répliqua Corentin. Alors, déballe ton gros secret.

Brichot toussota :

— Pas aimable la secrétaire. La super revêche. Enfin, j'ai quand même pu apprendre deux ou trois trucs. Elle m'a confirmé qu'elle avait pris la lettre de licenciement de Marinier en sténo le 13 juillet au matin. Elle l'a tapée le jour même, mais elle ne l'a expédiée que le 16. Elle avait perdu son adresse de vacances.

« Je lui ai, bien sûr, demandé la raison du licenciement. Elle m'a répété que c'était un licenciement économique, ajoutant que c'était fréquent dans la région en ce moment.

« En fait, elle m'a révélé la vraie raison.

— Pas si revêche que ça, la toupie, nota Corentin.

— Détrompe-toi, dit Brichot. Mais c'est du genre qui ne peut pas garder un secret. Le patron de la Secami voulait faire une compression de personnel. Il a confié sa comptabilité à un centre agréé. Pour bénéficier des 20 % de déduction fiscale accordée par la loi en pareil cas. Et pour réduire ses frais généraux.

Corentin reposa sa cuiller.

— Classique, j'ai entendu parler de la combine.

Il étudia la note apportée par le barman.

— Tu ne vas pas me dire que tu n'as pas demandé l'adresse de Cappelo ici ?

Aimé Brichot se contenta de sortir un papier de sa poche et le tendit.

— 27, esplanade Benoît, lut Corentin. Au bord de l'eau, et du côté chic. Ça marche les affaires de M. Cappelo. Bon, on va le voir tout de suite.

Claudine et Ginette revenaient bras dessus, bras dessous.

Corentin se leva.

— Vous allez me tuer, fit-il, faussement contrit. Je suis obligé de vous quitter.

Elles haussèrent les épaules, fatalistes.

— Attention, corrigea-t-il, on dîne toujours ensemble ?

Elles reprirent figure humaine.

— À vingt heures à *La Poissonnerie*, d'accord ? Je fais réserver une table pour quatre.

— Pour cinq, corrigea Brichot, le nez en l'air, Jenny est de repos ce soir.

Quand il alla voir Gérard un peu plus tard avec la photo de Marinier, Boris eut une déception. L'adolescent ne reconnut pas l'homme en noir qui poursuivait Véronique.

CHAPITRE XIII



Louis Cappelo tira doucement le tiroir de droite de son bureau plaqué en corne de buffle. Une merveille commandée en Indonésie chez un décorateur métis de mère hollandaise dont il avait fait la connaissance lors d'un voyage d'étude pour l'exploitation d'une mine d'étain près de Semarang. Le patron de la Secami voyageait beaucoup. Les explosifs militaires ne sont pas les seuls à être très demandés dans le monde entier – les explosifs industriels aussi. Une affaire sûre. Il y a toujours de la demande et les contrôles sont si faciles à tourner...

— Cigarette, cigare, fit-il d'une petite voix de baryton léger, ou chewing-gum ?

Il exhibait au bout de ses doigts noueux un paquet de gomme à mâcher tout neuf, mais pas de cigarettes.

Corentin secoua la main :

— Merci, je n'ai besoin de rien.

Il était assis dans un décor qu'il ne se serait jamais attendu à voir chez le vieil industriel musclé, court sur pattes, avec une tignasse noir de jais étonnante pour son âge – cinquante-cinq ans au moins, peut-être plus – à moins qu'il ne se teigne, ce qui était très possible. Mais en tout cas l'allure était très jeune. Cappelo devait faire du sport, ou au moins de la gymnastique. Rayures noires sur un mur, tissu bleu canard sur les autres, canapés profonds noyés de coussins blancs, indiens ou noirs, appliques espagnoles en argent massif éclairant par en dessous un plafond laqué blanc, table basse de laque rouge sang incrustée de pierres dures, le salon de vacances de Louis Cappelo dégageait une étrange atmosphère à la fois voluptueuse et anachronique : Une bougie odorante brûlait sur une commode vénitienne en marqueterie et juste au-dessus, un tableau de Léonor Fini représentant une jeune baigneuse fantomatique.

Bien entendu, il avait fallu franchir le barrage du maître d'hôtel, et bien entendu encore, le maître de maison les avait fait attendre. Longtemps, plus de vingt minutes, et quand il était enfin apparu, il les avait accueillis avec cette politesse compassée et dédaigneuse que les puissants de ce monde ont pour les larbins.

Dans la catégorie desquels ils rangent les policiers.

Louis Cappelo introduisit dans sa bouche deux tablettes de chewing-gum à la fois. Il les cala du plat de la paume. Dans un geste d'une inélégance absolue qui contrastait avec le raffinement du décor. Les parvenus ont toujours un reste de passé sous le vernis...

— Nous sommes dans une période de crise, vous le savez, mâchouilla-t-il bruyamment. Il a bien fallu que je fasse des compressions...

Corentin se demanda s'il avait jamais songé faire des compressions du côté appliquées en argent massif ou tableaux de maître.

Le mâchouillement se fit douloureux :

— Dieu me garde de penser que ce pauvre Marinier a perdu la tête après avoir reçu sa lettre de congédiement.

— De licenciement, corrigea Corentin.

Cappelo admit avec condescendance.

— Je peux vous rassurer, s'agaça Corentin, la lettre n'est arrivée que le 16. Deux jours après sa mort.

Le visage du vieux brigand s'éclaira :

— Ouf ! je préfère, murmura-t-il.

« Façon de voir les choses », se dit Brichot qui transpirait, comme chaque fois qu'il était mal à l'aise. Et il l'était, ici. L'étalage du fric l'avait toujours fait transpirer. Plus fort que lui. Il se tourna vers la grande baie vitrée, histoire de se rafraîchir au moins mentalement à la contemplation du soleil qui se couchait, au loin, dans une débauche de nuages rose et vert effilochés sur l'Océan jaune d'or. Le vent s'était levé en fin d'après-midi. Il ferait moins beau demain. Au moins, Brichot pouvait se dire que dehors, la nuit s'annonçait fraîche. Pas comme la pénible étuve de gêne et de self-control dans laquelle il nageait ici.

Louis Cappelo fit passer sa chique de chewing-gum vers la joue droite.

— J'ai appris la mort de ce pauvre Marinier par les journaux, fit-il dans une déglutition molle. Quelle horreur ! Il était à mon service depuis si longtemps. Ponctuel, travailleur, honnête. Comment aurais-je pu deviner que j'avais chez moi un Dr Jekyll et Mr. Hyde ?...

Corentin détourna les yeux. Depuis le matin, les journaux avaient remis ça sur Marinier. Brusquement, comme si la consigne de silence des groupes de pression locaux avait sauté. Même à Paris, la presse se déchaînait, Charlie Badolini, au téléphone à midi, quand il lui avait fait son rapport – sans oublier

la récupération des bons roses, pour faire avaler à son chef la pilule du reste – lui avait lu quelques titres. Le *Parisien libéré* titrait : « Ballets roses à La Baule »

— Drogue et dépravation ». Ils ne se contentent plus de corrompre notre jeunesse. Ils l'assassinent après d'atroces tortures ! » Suivait un texte d'indignation morale au vitriol que feu Amaury, l'ex-directeur du journal, n'aurait pas renié. Les autres quotidiens étaient presque aussi virulents. Quant à *Libération*, le quotidien gauchiste, il titrait son article : « Vache de nique pour Véronique ». En plus, ça secouait ferme en haut lieu. Badolini n'avait pas caché à Corentin qu'on commençait à se demander ce que fichait son équipe.

Et en outre, il agitait des menaces : Berthier, le patron de la Brigade criminelle, lui aurait soufflé dans l'oreille que deux inspecteurs de son service, à la place de l'équipe Corentin-Brichot, auraient sûrement déjà obtenu des résultats. Comme de juste, Berthier était le principal rival de Badolini pour le poste de sous-directeur de la P.J. vacant dans deux ans...

Corentin reporta douloureusement son attention sur le patron de la Secami. Cappelo avait dit quelque chose dans sa salive.

— Je n'ai pas compris ? remarqua Corentin.

— Je disais que je ferai quelque chose pour la veuve de Marinier. Elle reste avec deux gosses... Je vais rajouter une somme à l'indemnité.

« Merci pour elle », songea Brichot qui se demandait à combien de zéros s'élèverait la rallonge.

Louis Cappelo s'examina les ongles.

— Croyez bien que je suis désolé de ne pouvoir vous aider, reprit-il. Mais vraiment, je ne vois aucun autre élément à vous fournir que ceux dont je vous ai parlé.

Un tissu de banalités débitées tout à l'heure...

Corentin prit l'air compréhensif :

— Mais si, assura-t-il, vous nous avez confirmé des détails utiles. Que Marinier ne buvait pas, ne se droguait pas, apparemment. Qu'il travaillait, etc. C'est important de l'entendre de votre bouche.

Le chewing-gum entreprit une valse hésitation entre la joue gauche et la joue droite pour se loger enfin sous les molaires gauches.

— À mon tour de vous poser une question, mâchouilla gaiement Louis Cappelo. Si jamais, dans votre enquête, vous trouviez – ou vous avez déjà trouvé – toute documentation ou tout dossier que Marinier aurait pu emporter chez lui, je vous serais reconnaissant de me le signaler. Il peut y avoir des choses utiles à récupérer pour moi. Marinier était au courant de tout. Son successeur n'aura pas trop de renseignements pour se mettre dans le bain.

Ses lèvres sèches se fendirent d'un grand sourire. Son premier.

— Inutile de laisser traîner des papiers qui n'intéressent personne, n'est-ce pas ? fit-il avec une tête qui était la réplique exacte de celle du père Goriot. Avec des cheveux teints. Corentin en était certain désormais.

— Je n'y manquerai pas, lâcha-t-il distraitemment en se levant.

Une fois dehors, Brichot frissonna dans le vent du soir. La nuit était tombée. Il avait froid dans sa chemisette sous sa veste de toile légère.

— Marinier devait savoir bien des choses sur les affaires de ce loustic, dit-il en rattrapant sa flèche qui marchait à grands pas vers la R5.

— Comme tu dis, murmura Corentin en s'installant au volant. Ce Cappelo est un vrai truand. Race courante...

Aimé Brichot remonta sa vitre. Regrettant déjà l'atmosphère de tout à l'heure, qu'il trouvait maintenant chaude et feutrée.

— On est bien avancés, gémit-il. Mes vacances à Chamonix... Elles sont fichues, j'en suis sûr.

Corentin démarra :

— Demande à Baba de nous relever de l'enquête. Au point zéro auquel on piétine toujours, c'est peut-être ce qu'il nous manigance déjà.

— Tu crois ? interrogea Brichot, mi-vexé, mi-ravi.

Corentin passa en seconde.

— Moi, je vais te dire : je m'accroche. Ça commence à m'agacer, ce marécage.

Il se mangea légèrement la lèvre inférieure :

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que la solution fait du deltaplane à ras de nos oreilles. Comme une mouche qui vous tourne autour et vous nargue. Et qu'il suffirait d'un minimum d'astuce pour attraper.

Brichot poussa un soupir de désespoir.

— Ça y est, il se passionne, geignit-il. Il ne manquait plus que ça. Adieu les alpages.

Corentin ne l'écoutait plus, conduisant mécaniquement, par pur réflexe, l'esprit concentré dans une traque furieuse de la solution de son problème de flic.

— Ah ! j'oubliais, fit Brichot, Le Coat m'a appelé tout à l'heure, après ton départ pour la plage. Il m'a réveillé même. Il voulait me dire que dans le minibus de ta Sheila, ils ont trouvé une cache. Avec des Polaroids des victimes. Dont toi. Et Marinier, bien entendu.

Mais la sienne n'a pas été prise au Polaroid, paraît-il, au Kodak Instamatic.

Il y en a trente-six en tout. De Boulogne à La Baule. Ils avaient entrepris le tour de France des plages en commençant par le Nord. Derrière chaque photo, le détail des vols. Et des appréciations personnelles.

Corentin fronça les sourcils.

— Des appréciations ?

— Oui, fit Brichot d'une petite voix. De la part de Sheila.

Il prit un temps d'arrêt. Histoire de titiller sa flèche.

— Derrière ta photo, il y a écrit, paraît-il : « le meilleur au lit ».

La R5 vacilla un peu dans sa trajectoire. Corentin redressa.

— Elle est gonflée ! fit-il, hilare. On n'a jamais été dans un lit ensemble.

Brichot le détailla de biais.

— Flatteur quand même, non, mon salaud ? Corentin ralentit, ils arrivaient devant *La Poissonnerie*.

— Ça va aller jusqu'à Paris, ça, j'en suis sûr. Ils vont me charrier, au retour...

Brichot s'extirpa de la voiture.

« J'aimerais bien, moi, qu'on me charrie de cette manière-là », se dit-il pour lui tout seul.

Son visage se détendit et il rajusta ses lunettes : sur les marches, devant lui, Jenny était en grande conversation avec Claudine et Ginette. Toutes les trois sur leur trente et un. Robes du soir.

« Elles vont nous tuer », pensa-t-il en se rappelant qu'il avait cinq heures de retard de sommeil sur son compte habituel.

Jenny dévala les marches vers lui.

— Mémé, *my dear* Mémé ! s'exclama-t-elle. Tu as failli me faire attendre.

Il se redressa, flatté, prit son bras avec cérémonie et entra dans le restaurant dignement. À l'anglaise. En gentleman.

À peine franchi le seuil, il buta dans le talon d'une cliente qui déboulait sans crier gare. Il se rattrapa à la voltige, façon Nouriev dans *Valentino*. L'image de Jeannette, son épouse délaissée avec deux jumelles en bas âge dans un F4 du Kremlin-Bicêtre lui apparut comme un ange de punition qui fait un croc-en-jambe avertisseur.

« Juste ce soir encore, Jeannette ! implora-t-il en se massant la cheville. Après, je suis sage, juré craché. »

Jenny le redressa.

— *Poor little French pussy cat* ! glâpit-elle en se lovant contre lui. L'ange conjugal nommé Jeannette s'évanouit avec une discrétion exemplaire dans un nuage de Chanel n°19. Jenny, toute soubrette qu'elle fût, connaissait les bonnes adresses.

En sortant du restaurant, peu avant onze heures, l'heure de plus grande

affluence à l'entrée du casino, juste à côté, Corentin sursauta entre Claudine et Ginette qui s'accrochaient à ses bras, un peu grises de trop de gros-plant, avec la force de deux gardes du corps.

Une silhouette solitaire, dure et vive, cheveux très foncés, grimpait les marches du casino.

— Une seconde, fit Corentin en se dégageant, je reviens tout de suite.

Il fonça.

Au bout de cinq minutes, il abandonna. La foule était plus dense que jamais. Il y a plus de bruns que de blonds sur terre, même à La Baule.

— Je commence à dérailler, se dit-il en se passant la main sur le front.

En arrivant à la R5, il prit peur : Brichot était vert.

— Ça ne va pas ? fit-il.

Son équipier releva douloureusement la tête.

— On va danser, dit-il avec courage. Tu sais où ?

Corentin exhiba une rangée de dents parfaites.

— Au *Lord*, décréta-t-il. J'y suis comme chez moi.

Le placeur du *Lord* se retourna après son passage.

— Mince alors, fit-il en se grattant les triceps. Il en a deux à lui tout seul, maintenant, et pas des tartes.

Il laissa retomber sa lèvre inférieure.

— Faut s'engager dans la police pour lever, alors ? toussa-t-il.

CHAPITRE XIV



Claudine se redressa sur les coudes. Un peu de sueur perlait aux ailes de son nez. Elle joua douloureusement des mâchoires.

— Tous les policiers sont géants comme toi ? fît-elle en singeant le désespoir.

Il arrêta un instant de caresser le front de Ginette. Celle-ci dormait à côté d’eux, à plat ventre en croix à travers le lit jumeau qu’ils avaient rapproché de l’autre à leur arrivée. Dix minutes plus tôt, elle avait rendu les armes. Epuisée. Après avoir bravement joué son rôle dans le combat.

Il prit l’air idiot.

— On ne nous fait pas passer d’examen de ce côté-là.

Elle replongea. Elle était merveilleuse d’inexpérience et de bonne volonté. Excellente élève entre parenthèses, et avide d’apprendre. Chaque fois que ses lèvres humides l’enserraient, elle avait les épaules qui tremblaient. Puis, le dos, les reins, et les hanches. D’elle-même, elle pensait à veiller à ce que son buste ne soit pas collé contre lui. Pour qu’il puisse porter par en dessous ses mains à ses seins. Autant par réflexe de fille naturellement généreuse que par calcul personnel : jamais elle n’avait été avec un homme qui savait si bien lui caresser la poitrine. À la fois doux et impérieux, devinant comme par instinct les moments où elle avait envie qu’il fasse lentement bouger la masse de ses seins dans ses paumes et ceux où il fallait préférer les bouts, avec une fermeté dans les doigts, à la limite de l’exagération, mais sans jamais l’atteindre.

Elle se releva encore :

— Ah ! gémit-elle, si Ginette ne dormait pas !

Son ventre la brûlait.

Il sourit :

— J’en apprends des choses...

Elle piqua un fard et ferma les yeux.

— Tu veux que..., commença-t-il en se dégageant.

La voix de Ginette monta à côté d'eux.

— Bon ! j'ai compris, si je veux pouvoir dormir, il faut que j'y mette du mien.

— Cachottière, gronda Claudine. Tu nous surveillais.

Ginette haussa les épaules en se propulsant de côté.

— Evidemment...

Elle avança la main et Claudine se mit à haleter. Elle replongea, l'air d'agir en somnambule, Ginette se rapprocha de Boris et elle lui prit la bouche.

— Ta main à toi, s'il te plaît, balbutia-t-elle.

Il obéit.

Quand ils s'abattirent tous les trois en arrière, pêle-mêle, une cloche d'église lointaine se mit à tinter, dominant le bruit de la mer qui entrait dans la chambre par la fenêtre entrouverte.

— Trois heures, pas possible ! s'exclama Ginette en se relevant, cuisses toujours écartées.

Elle se prit la tête à deux mains.

— On a leçon de tennis encore ce matin. On va être fraîches...

Claudine se cala gentiment dans l'épaule de Boris.

— En aucun cas ne compte sur moi, décréta-t-elle.

Elle chercha la poire de la lampe de chevet et la pressa.

Elles s'endormirent toutes les deux aussitôt. Il attendit un instant et se dégagea doucement.

Dans sa chambre, Aimé Brichot dormait en chien de fusil, les pieds hors des draps, dans la lumière venue de la salle de bain. Il avait des traces de rouge à lèvres sur le visage et dans la calvitie.

— Ah ! les stations balnéaires, rêva Corentin, de vrais lieux de perdition. Si Jeannette te voyait !

Sur la table de nuit, il aperçut le petit carnet noir de Marinier. Brichot avait dû le prendre et le feuilleter avant de s'endormir, une fois Jenny partie.

Entre parenthèses, sa présence ici n'était pas très « réglo ». Logiquement, le carnet noir de Marinier aurait dû être mis sous « scellés ouverts » au secrétariat du C.I.A.T. de La Baule. Une routine qu'ils avaient « oubliée »...

Corentin prit le carnet machinalement et l'ouvrit.

Qu'est-ce que tous ces chiffres et ces lettres pouvaient bien signifier ? Une phrase de M^{me} Marinier, l'autre jour lui revint, à laquelle il n'avait curieusement pas prêté attention sur le moment. Peu avant sa mort, le comptable avait dit à sa femme que bientôt, leurs soucis d'argent seraient

finis, qu'ils seraient riches. Mais il avait refusé de s'expliquer plus avant.

Corentin alla s'asseoir sur le bord de la baignoire avec le carnet.

« Etrange, se répéta-t-il. Et si le secret était là ? »

Une autre phrase lui revint : Cappelo lui demandant de lui rendre tout papier utile que la police pourrait trouver chez Marinier. « Inutile de laisser traîner des choses qui n'intéressent personne, n'est-ce pas ? », avait-il ajouté.

Corentin se concentra sur la première page. Des chiffres, des lettres, en ordre incompréhensible. En haut ces cinq chiffres à la suite : 18 806

Après, la date du 10 janvier.

Puis : 20 d.

Ce « 18 806 » se retrouvait souvent dans les autres pages. Avec chaque fois une autre date. Puis : 10 d. ou 5 n...

Ailleurs, il y avait juste écrit ceci :

3 x P 7 0 2 I V 3

« Il faut que je trouve, absolument, se dit Corentin en refermant le carnet. Mais comment ? Je n'ai pas appris le chinois... »

Un autre détail lui revint : Marinier n'avait pas été photographié au Polaroid. Mais avec un Kodak Instamatic. Le seul du « tableau de chasse » de Sheila. Pourquoi ?

— Bon Dieu ! se dit-il. Il faut que je sache. Demain matin.

Il se releva en soupirant, alla reposer le carnet sur la table de nuit, retourna éteindre la salle de bains et se coucha.

Cinq minutes après, il dormait.

« Depardieu » se remua sur sa chaise, jetant un œil de biais en direction de Sheila. Celle-ci restait aussi belle qu'au premier jour de sa rencontre avec Boris. Malgré l'incarcération. Le visage pas maquillé et le gris dans le teint qui vient si vite derrière les barreaux.

— Sheila n'était pas dans le coup, finit par jeter « Depardieu ».

Corentin se tourna vers Le Coat. L'air de dire : « Vous voyez que j'ai eu raison de venir. Et de les interroger ».

Il se réintéressa au loubard.

— Reprenons par le début, pour être bien clair. Le photographe de la bande, c'était toi. Polaroid dans la voiture, après la piqûre pour le gros qui transpirait. D'où l'air avachi du modèle...

— Note que sur d'autres photos, les pigeons ont l'air plus frais. Beaucoup ont même le soleil dans la figure. Explique pourquoi.

« Depardieu » se gratta le crâne.

— On les repérait sur la plage. Au jugé. Histoire de remarquer leurs accessoires.

Corentin tiqua :

— Pige pas.

« Depardieu » esquissa un sourire, qu'il arrêta dans l'œuf :

— On repérait les riches, reprit-il. Ceux qui avaient de beaux appareils à zoom pour les photos de famille. Ou de belles voitures, etc... ça se voit vite. Ne serait-ce qu'au maillot. On n'aimait pas lever des pauvres.

— Je vois, fit Corentin, glacé.

« Depardieu » agita la main.

— Comprenez, il ne fallait pas que Sheila soit repérée. Alors, on photographiait. Pour qu'elle se mette bien dans l'œil la physionomie. Après à elle de passer à l'attaque.

— Sauf dans un cas, reprit Corentin dans une légère crispation des mâchoires, le cas de Marinier. Lui, il est photographié sur fond d'armoire à dossiers. Il sourit. Il est vivant. Il regarde l'objectif. Et l'appareil est différent. Pas un film à développement instantané. Un tirage sur pellicule qu'il a fallu développer. Tu as fait ça où ?

De sa place, Sheila fixait Corentin. Il échappa à son regard. Il avait envie de lui crier : « Idiote, qu'est-ce que tu avais besoin de te fourrer dans l'arnaque, jolie comme tu es ? »

« Depardieu » prit une profonde aspiration :

— Ce n'est pas moi qui ai pris la photo.

— Pas toi ? s'étonna Corentin, dont les yeux noirs s'allumaient.

« Depardieu » baissa les yeux.

— On me l'a donnée.

Yvan Le Coat cessa de jouer avec son coupe-papier. Faisant signe à Brichot qui tapait la conversation de se faire plus attentif encore.

— Vous tiendrez compte de ce que je vous raconte ? jeta « Depardieu », avide.

Corentin fit signe que oui.

— Voilà, reprit le loubard. Le mec est venu me trouver, au *Lord*, le 10 ou le 11 juillet, je ne sais plus.

— Quel mec ?

— Je ne sais pas. Il ne m'a jamais donné son nom. Un vieux. Costaud. Très brun.

Corentin s'immobilisa.

— L'air d'avoir les cheveux teints ?

Le loubard se concentra :

— Au fait, peut-être bien que oui.

Il détourna la tête.

— Il m'a emmené à l'écart. Il n'y a pas été par quatre chemins. Il avait repéré notre manège. D'abord, j'ai cru au flic. Pardon... Puis non, ça n'était pas ça. Il ne voulait pas nous dénoncer.

Il souffla :

— Il m'a proposé un marché. Il a sorti la photo de ce Marinier. Celle-là. Puis il m'a dit : « Vous allez lui faire le même coup qu'aux autres. »

Il ricana :

— Ça m'a soufflé. Il voulait juste ça. Et rien en échange. Cognant, non ?

Il hésita :

— Je vous dis tout, hein ? Il m'a offert de l'argent. En liquide. Deux mille cinq cents comme ça, tout de suite, pour m'amorcer. Le reste après le travail.

— Il a payé le reste ? questionna Corentin.

— Oui, le 14 juillet. Au *Bar du Soleil*.

Il se renfrogna :

— Si j'avais su que Marinier était mort ! Et comment, avec cette gosse... Jamais j'aurais pris le complément, et je lui aurais rendu l'acompte.

Corentin laissa se dissoudre les souvenirs des rapports d'autopsie.

— Il a donné aussi l'adresse de Marinier, etc... ?

— Non, il m'a seulement dit qu'il venait souvent au casino, jouer à la boule. Je l'ai repéré le soir du 14 juillet.

Il se courba un peu.

— Sheila est tout de suite passée à l'action. Facile. Le plouc.

Il eut un mauvais sourire.

— Il en a redemandé. Le salaud total. Elle lui a tapé dans l'œil en cinq minutes et il l'a suivie. Alors, elle lui a donné du sex-lax. Pour mieux le piéger. On était content en le larguant dans le matin, après mille huit cents francs dans le portefeuille, plus les cinq mille, c'était sérieux. Notre meilleur coup de la saison.

« On nous avait dit où. Près d'une ferme, pas loin du *Lord*. Et, toujours suivant les instructions, on a rangé sa voiture pas loin.

« Remarquez, reprit-il, on n'a pas été vaches. On lui a laissé deux cents francs. Histoire de lui permettre de se démerder pour rentrer.

Corentin joua des mâchoires.

— Merci pour lui...

Il se tourna vers Sheila :

— Il dit la vérité ?

Elle baissa la tête.

— Je vous jure que oui. C'est tout ce qu'on sait.

Elle le vouvoyait. Après tout ce qu'ils avaient fait ensemble...

Il soupira :

— Je vous crois tous les deux. Allez, c'est fini. Vous allez signer le P.V.
À plus tard.

Yvan Le Coat arrondit sa face rougeaude en direction de Boris Corentin.

— Pas possible, dit-il, c'est une huile !

Corentin haussa les épaules.

— J'ai l'habitude des huiles. Désolé mon vieux, mais vous seul pouvez m'aider. Je veux sa photo. Il faut que je la montre au trio d'arnaqueurs.

— Vous êtes fou, répéta Le Coat, buté.

— Non, policier, corrigea Corentin.

De retour à l'*Hôtel du Parc*, il eut une très longue conversation avec Charlie Badolini. Et pour la première fois depuis son arrivée à La Baule, il souriait en raccrochant après une explication avec son patron.

Un sourire des dents. Comme chaque fois que la chasse prenait tournure.

Dans son dos, Aimé Brichot reprit espoir. Rapport à son départ en vacances pour Chamonix.

CHAPITRE XV



Le gosse lâcha brusquement sa tartine dans le sable – chocolat râpé étalé sur beurre – et crapahuta à quatre pattes vers le groupe des adolescents. Là-bas, quelque chose de curieux. Un « jouet » à première vue prodigieusement plus intéressant que les insipides seaux et pelles auxquels ses parents le contraignaient depuis quinze jours sous prétexte qu'à son âge, on fait des pâtés.

La grosse bouille enduite de beurre, de miettes et de chocolat autour de la bouche, se pointa carrément au milieu du groupe.

— Tiens, vise le précoce, ironisa Valériane en lui faisant une place. Elle gigota à plat ventre dans le sable. Le gosse s'assit en tailleur et tendit une main gourmande.

— Hé, ce n'est pas du goûter ! s'exclama Eric en levant brusquement la calculatrice de poche.

Suzon, maternelle, cala le moutard contre sa poitrine. La nuque prise entre deux seins fortement développés pour leur âge. Le moutard se calma. Au bord du ronronnement, mais ne perdant pas des yeux la calculatrice. Ça c'était un jouet. Avec des boutons, des machins lumineux, qui s'activaient quand on le manipulait.

Gérard, faisant attention à maintenir la calculatrice loin du sable, lissa sa moustache nais-, santé.

— Troisième problème, commença-t-il sentencieusement. Quand il est rentré de Chine, Marco Polo a mis quarante-deux jours pour traverser le désert le plus terrible d'Asie. Et pourtant, il arrivait à couvrir quarante-trois kilomètres par jour.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Le nom du désert ?

Une voix d'adulte, grave et profonde, s'éleva dans son dos.

— Je sais, moi.

Gérard se retourna.

— Ah ! bonjour monsieur l'inspecteur. Mais, chut, taisez-vous. C'est un jeu, il faut trouver différemment.

— Quel jeu ? fit Corentin en s'accroupissant. Je peux y participer ?

— Bien sûr, dit Gérard, agitant la calculatrice devant lui.

— On y a droit maintenant, en classe. Alors, forcément, on a découvert que ça ne servait pas seulement pour les maths. Regardez.

Il présenta la calculatrice face à Corentin. Le gosse tendit la main, avidement.

— Pas touche ! s'exclama Gérard. Ah ! la colle, celui-là.

Suzon enveloppa le gosse.

— Je t'interdis de le battre. Il ne comprend pas.

Gérard soupira :

— Ça, il a vraiment l'air de débarquer de la lune.

Son index parcourut le haut de l'appareil.

— Bon, dit-il, regardez bien.

Il tapa le chiffre 1. Puis il retourna la calculatrice...

— Qu'est-ce que vous lisez à présent ?

— 1, toujours, mais à l'envers, dit Corentin.

Gérard sourit, paternel :

— Bien sûr, mais ça fait aussi un I majuscule. Attention, je continue la leçon d'orthographe.

Il tapa un 3.

Retourné, ça faisait un E.

Puis un 4 – ça donnait un H. De même le 5 donnait S, le 6, G, le 7, L, le 8, B et le zéro, O.

— Bien sûr, ajouta Gérard, vous avez constaté que ni le 2 ni le 9 ne correspondent à une lettre. La seule difficulté du jeu consiste à découvrir le code. Une fois qu'on l'a trouvé, c'est simple, on lit la réponse sur les touches.

Gérard effaça le tout.

— Quand on a bien compris le principe de base, on peut jouer, dit-il. »

« Vous allez voir, puisque vous connaissez la réponse.

Il vira vers les autres.

— Je répète le problème...

Suzon trouva la première.

— Multiplie 42 par 43, dit-elle, qu'on voit ce que ça donne.

— Ah non ! fais le calcul de tête, rétorqua Gérard, sinon ce n'est pas de jeu.

Suzon se concentra, faisant jouer entre ses doigts les boucles blondes du moutard qui commençait à somnoler, béat.

— 1806, finit-elle par dire.

Corentin siffla :

— Bravo, fit-il. C'est exact.

Gérard le regarda, étonné :

— Bravo pour vous aussi, vous étiez fort en maths ?

Corentin éclata de rire.

— Non, mais j'ai triché.

Il montra le sable devant lui : il avait fait opération dedans, avec le doigt.

Gérard daigna pardonner d'un haussement d'épaules.

— Ce n'est pas fini, Suzon. Qu'est-ce que ça donne, 1806 à l'envers ?

Suzon chassa une mèche d'un coup de nuque.

— GOBI. Le désert de Gobi. Non ?

L'index de Gérard caressa quatre touches et montra le résultat à Corentin : 1806. Puis il retourna la calculatrice lentement. Les quatre lettres apparurent : G, O, B et I.

— Fascinant, fit Corentin d'une voix changée. Très fascinant.

Il tendit la main.

— Je voudrais vérifier quelque chose, ajouta-t-il.

Il fronça les sourcils.

— Attendez, que je me rappelle. Oui... voilà.

Il dégagea une plage bien lisse dans le sable du plat de la paume. Son index se mit à écrire :

3 X P 7 0 2 I V 3

— Comment on pourrait traduire ça à la calculatrice ? dit-il.

— C'est quoi ? souffla Gérard. Un rébus ?

— Oui, en quelque sorte. Et je n'arrive pas à le résoudre.

Gérard se concentra. Les filles serrées autour de lui. Suzon avait abandonné le moutard, ronflant sur le dos, bras et jambes en croix dans le soleil.

— Bon, fit Gérard, le menton dans les mains. La question est de savoir si on prend l'ensemble à l'envers, de droite à gauche, comme si on retournait le cadran de la calculatrice, ou si on se contente de retourner les chiffres un à un. Parce que les lettres, c'est évident, on n'y touche pas.

Il se mordit les lèvres.

— En principe, si le rébus se résout à la calculatrice, il faut tout retourner. L'ensemble de droite à gauche.

— O.K, fit Corentin. Allons-y.

Le doigt expérimenté de Gérard se planta dans le sable, traçant des lettres rapidement. En parfait habitué de sa machine.

— Bof ! fit-il. Ça ne donne rien. On a dû se tromper.

Corentin soupira. Dans le sable, il lisait ceci :

EVISOLPXE

Il se gratta le front.

— Et si on retournait ça, maintenant ?

— Pourquoi pas ? dit Gérard, on ne sait jamais. Un rébus, c'est toujours à double détente.

Son index se réactiva.

— Ça alors, balbutia-t-il. Ça marche...

Sous leurs yeux, ils pouvaient lire ce mot :

EXPLOSIVE

Gérard fixa Corentin :

— Ça vous fait avancer ?

Corentin se relevait doucement, une lueur violente dans les yeux :

— Je pense bien, dit-il, je crois que j'ai trouvé !

Gérard se leva à son tour :

— Dites, fit-il remué, je crois que je comprends. C'est pour votre enquête.

Il arrondit les lèvres :

— Véronique..., murmura-t-il. Vous allez trouver, hein ?

Corentin lui posa affectueusement la main sur l'épaule.

— Peut-être, bonhomme. En tout cas, merci, tu viens de me faire faire un bond en avant de sept lieues. Je t'expliquerai.

— Gérard leva vers lui la calculatrice.

— Tenez, fit-il, je vous la prête, j'ai l'impression que vous allez en avoir besoin. Vous me la rendrez quand vous voudrez.

M^{lle} Simone Furet affichait le parfait visage de la vieille bigote en train de réciter mentalement une prière accélérée pour supplier Dieu de lui envoyer illico le meilleur hélicoptère de la production mondiale. Pour se faire enlever. N'importe où, même par un pilote obsédé sexuel. Pourvu qu'elle puisse échapper à ce policier aux yeux noirs et aux cheveux bouclés sur le front en qui elle voyait de plus en plus furieusement l'incarnation de Satan.

Aimé Brichot tira une chaise vers le bureau de la secrétaire de Louis Cappelò.

— Evitez de vous énerver, dit-il avec un bon sourire moustachu. Ça vaudra mieux pour vous.

Simone Furet raisonna : celui-ci avait l'air d'un brave type. S'il se mettait à parler comme l'autre, le play-boy, l'Homme avec un grand « H », par conséquent ce qui la terrorisait le plus, c'est que les événements tournaient vraiment mal pour elle.

— Oui, finit-elle par avouer, M. Marinier jouait avec sa calculatrice dès qu'il avait un moment de libre. Une véritable passion.

Les fanons de son maigre cou vibrèrent.

— Même qu'il essayait de m'initier.

Elle papillota modestement des paupières.

— Les chiffres, ce n'est pas mon fort.

Corentin se demanda ce que pouvait bien être son fort. À part remporter la coupe dans les meilleurs concours internationaux de peaux de vache. Une expression de son enfance lui revint. Une voisine à l'air si revêche et sournois que sa mère lui disait : « Celle-là, elle doit faire tourner le lait rien qu'en le regardant » et elle avait baptisé la voisine : « Gueule de petit-lait ».

La réplique était là. Jumelle.

— GOBBI, avec deux B, ça vous dit quelque chose ? interrogea Corentin, négligent.

18806 à l'envers. Le nombre qui revenait tout le temps dans le carnet noir de Marinier qu'il avait passé deux heures à décrypter, calculatrice en main, à l'hôtel, avant de venir ici, à Saint-Sébastien-sur-Loire. Avec un B de plus, curieusement, le nom exact du jeu de Gérard. Ce qui avait provoqué le dé clic chez Corentin...

Les petits yeux flous de Simone Furet tournèrent au lait caillé.

— C'est le nom d'une carrière de phosphates. Entre Nantes et la Haye-Fouassière. La Secami s'y fournit. Le phosphate est nécessaire à la fabrication des explosifs.

« Comme la nitrine, la dynamite et le plastic », songea Brichot. Les n, d et p mystérieux du carnet, c'étaient les initiales de ces trois mots.

— Très intéressant, murmura Corentin. Il rapprocha sa chaise, les yeux de plus en plus brillants, Gueule de petit-lait se rejeta en arrière, comme sous un jet de flammes sorties de l'enfer.

— Si je ne me trompe, reprit-il, M. Cappelò, comme tout responsable de chantiers d'explosifs, se doit, par obligation légale, de tenir au jour le jour un registre. Il doit y inscrire les quantités de phosphates, nitrines, dynamite, plastic, etc... utilisées, ou restant en stock ?

Simone Furet inclina la tête.

— Et à chaque instant, n'est-ce pas, le service des Mines, la gendarmerie ou la police peuvent venir contrôler le chantier ? Et le registre ?

— Evidemment, grinça Gueule de petit-lait, c'est la loi.

Pour détendre un peu la vieille fille, Corentin recula le buste contre le dossier de sa chaise.

— Montrez-moi le registre, s'il vous plaît, fit-il d'une voix douce.

Simone Furet faillit tourner au beurre blanc.

— Mais, je ne peux pas, balbutia-t-elle. Seul, M. Cappello...

Corentin lui décocha son sourire le plus séduisant :

— Je suis de la police, remarqua-t-il. Me suis-je mal fait comprendre ?

Les yeux de Simone Furet lui lancèrent un jet de caillé.

— Si vous insistez... grogna-t-elle en se levant.

Ses bottines noires à boucle claquèrent sur le parquet. Elle revint avec un gros registre, à couverture noire lui aussi, et le tendit. Avec un élastique dans le poignet.

— Merci. Vous êtes trop aimable, fit Corentin.

Brichot se leva et vint dans son dos.

L'examen dura longtemps. Corentin étudia toutes les pages.

Imperceptibles, mais fréquents, il y avait, de temps à autre, des grattages habiles.

Sur des chiffres de quantités de dynamite, de plastic, de phosphate ou de nitrine.

— Qui remplit le registre ? demanda-t-il en refermant la couverture noire.

— Moi, jeta la vieille fille. Mais M. Cappello vérifie toujours ensuite.

Elle releva le menton :

— M. Marinier vérifiait avant, bien sûr. Je le remplissais sous sa dictée.

Corentin lui rendit le registre.

— Vous m'avez bien dit que M. Cappello vous a dicté la lettre de licenciement de M. Marinier le 13 juillet ?

Elle inclina la tête.

— Qui, par téléphone. Au matin du 13 juillet.

— En êtes-vous bien sûre ? C'est très important.

Les yeux noyés de crème tournée l'inondaient de haine rentrée.

— Absolument sûre.

Corentin se leva.

— Très bien, soupira-t-il, j'espère pour vous que vous dites la vérité...

Tout de suite après leur départ, Simone Furet composa un numéro à son téléphone. Fébrilement. Le numéro de Louis Cappelo, son patron.

Corentin regardait sans les voir les arbres qui défilaient de chaque côté de la route. Ils reentraient sur La Baule. Destination : la villa de Louis Cappelo. Aimé Brichot rétrograda pour suivre un car de touristes allemands qui crachait son fuel mal brûlé à trente à l'heure dans une côte.

— Ferme l'arrivée d'air, Mémé ! jeta Corentin, sinon tu vas huiler ta jolie chemise.

Aimé Brichot obéit.

— Tu peux m'expliquer quelque chose ? dit-il.

— Bien sûr ! quoi ?

Brichot mordilla sa moustache.

— Qu'est-ce que tu as dans la tête au juste ? Bon, il y a des chiffres grattés. Ça veut dire quoi ? Un trafic ?

Corentin lui massa la nuque :

— Ouvre l'autre moitié de ton cerveau, Mémé, je vais te faire un dessin. Avant de partir, tu te rappelles, j'ai un peu potassé la question des chantiers civils d'explosifs, vu que la Secami où travaillait Marinier s'occupe de ça ? Bon ! écoute bien. J'ai les chiffres en tête. Ceux de 1975, les derniers publiés. Cette année-là, la France a produit cinquante mille tonnes d'explosifs. Trois tonnes sur cette production ont été volées. Tu as entendu parler des attentats, des plasticages ? Avec quoi veux-tu que ça se fasse, tout ça ? Sans compter les « marchandises » qui transitent vers l'étranger. Tout un formidable marché secret.

Brichot accéléra : le car avait abordé la descente et filait dans un nuage d'échappement plus mal réglé que jamais.

— Compris : La Secami fait du trafic.

Il doubla le car. Corentin rouvrit l'arrivée d'air frais à fond.

— Cappelo fait du trafic, corrigea-t-il.

— Pourquoi pas Marinier ? Il a bien dit à sa femme avant sa mort qu'ils allaient devenir riches ?

Corentin chercha de la musique sur la radio de bord.

— Encore Sheila ! jura-t-il en changeant de station. Ça me rappelle un trop mauvais souvenir.

Dalida les inonda de sa voix d'or. Il mit en sourdine vivement.

— Bon réflexe, Mémé, reprit-il. Pour moi, ça veut dire que sans doute – attention, simple hypothèse – Marinier s’est aperçu des grattages. Avoue que son carnet est clair, non ?

Brichot eut une moue dubitative.

— Du chinois, oui.

— Mais non ! d-12, ça veut dire : 12 kg de dynamite, Gobbi p-30, 30 kg de phosphates subtilisés sur la quantité achetée tel jour à Gobbi, etc. Avoue que mon hypothèse se tient ! Cappelo a dû découvrir que Marinier l’espionnait. Je ne vois pas comment d’ailleurs. Alors, il a décidé de le licencier.

— Ça n’empêchait pas Marinier de le faire chanter, ou de le dénoncer, coupa Brichot.

— Laisse-moi finir : En le mettant à la porte, il en faisait un chômeur. Donc un type déboussolé, et capable d’une bêtise. Plus un suicide. Ça se tient. À présent, il est possible que les choses se soient passées autrement. Cappelo n’a peut-être rien découvert. Alors, c’est Marinier qui est allé le trouver chez lui à La Baule. Lui mettant le chantage en main. C’est après que Cappelo a décidé de l’éliminer.

« En fait, que la lettre ait été réellement dictée et tapée le 13 n’a d’importance que pour Gueule de petit-lait.

« Faisant ça le 13, comme elle dit, elle n’est pas complice, puisque Marinier vit toujours à ce moment-là. Le faisant après, et antidatant, elle devient complice. Parce que Cappelo, une fois Marinier éliminé, a pu vouloir parfaire les choses. Éviter qu’on vienne l’interroger. Lui demander les mobiles du faux suicide de son employé. Et découvrir, par hasard, le coup du registre truqué.

Brichot hésita à un carrefour.

— Tu dis : faux suicide. Marinier s’est bien pendu, non ?

Corentin soupira :

— Va savoir... En tout cas, on l’a au moins mis en situation de le faire, ça c’est sûr.

— Et comment ?

Corentin tapota le tableau de bord :

— Je t’ai pourtant demandé d’ouvrir la deuxième moitié de ton cerveau. Ça y est enfin ? Réfléchis. On lui a fourgué Véronique entre les pattes. Exprès. Il avait bu, il avait pris du sex-lax en quantité. Histoire de se désinhiber au maximum pour avoir le courage de s’envoyer cette allumeuse de Sheila. Il était en condition quand il a vu Véronique. Le mélange Oxazepam plus alcool plus sex-lax, a dû faire l’effet d’une dynamite, sans plaisanter avec son métier, du côté de sa libido.

La R5 ralentit. Brichot freina et coupa le contact.

— On est arrivés, dit-il.

Devant eux le portail orné d'un superbe rosier jaune grimpant de la villa de Louis Cappelo.

Le maître d'hôtel les étudia dans l'entrebâillement d'un air soupçonneux.

— Monsieur Cappelo vient de sortir, dit-il.

Corentin tiqua :

— Ah ! bon ? Il revient quand ?

L'autre haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. C'est le jour où Monsieur va sur la tombe de Madame. Après, parfois, il ne rentre pas avant minuit.

Corentin repartit vers la R5, ouvrit la boîte à gants et en extirpa un plan de La Baule.

Il revint devant le portail.

— Voilà, fit-il après avoir cherché une petite minute. Le cimetière est derrière la gare d'Escoublac. On y va. Le gardien nous dira où est la tombe.

Il se réintéressa au maître d'hôtel.

— C'est très urgent, on n'a pas le temps de prendre des gants.

CHAPITRE XVI



Louis Cappelo cracha son chewing-gum normal et rouvrit le tiroir de son bureau pour prendre l'autre « chewing-gum ». Le sex-lax. Une petite provision qu'il avait extorquée, en prime, au complice de Sheila, juste avant l'affaire Marinier. Une belle saloperie, sûrement, côté santé, surtout à son âge. Mais une petite merveille aphrodisiaque qu'il aurait bien aimé connaître plus tôt.

La double boule de sex-lax hésita longtemps d'une joue à l'autre pour élire finalement domicile contre la dernière molaire droite. Louis Cappelo souffla :

— Merci, Victor, c'est bien d'avoir éconduit ces messieurs. Des voyous qui se font passer pour des policiers, il n'y a pas de gants à prendre avec.

Victor s'inclina, déférent. Vieux marin breton qui avait beaucoup bourlingué (Mers el Kébir sur le *Commandant Teste*. Dakar, sur la *Glorieuse*, Alger, avec la Mort de Darlan dont il avait quasiment recueilli le dernier soupir).

Victor Kervern se moquait totalement de ce qui pouvait bien arriver à son patron. Trop fataliste pour ça. Son seul intérêt, sa dose d'opium quadri-quotidienne. Le reste, *bas ta !* Personnellement, il pensait que les flics venus ici pour la deuxième fois, aujourd'hui, étaient de vrais flics. Mais un opiomane peut-il raisonnablement se faire confiance à lui-même ? Il ne le pensait pas. Si Cappelo les trouvait louches, tant pis pour lui. Victor Kervern avait servi comme maître d'hôtel sur tous les océans du monde. Il connaissait son métier sur le bout des ongles. Une supposition que les flics soient de vrais

flics et que son patron démarre vite fait côté tôle, et alors ? Lui, Victor Kervern, ne se démontrerait pas pour autant. Il passerait des petites annonces. Pas n'importe où, dans un journal local. Dans *Le Monde*, à Paris. Ça lui coûterait sept cents ou sept cent cinquante francs mais il connaissait d'avance la formulation : « Fils d'amiral déclassé (en gros caractères), ancien élève du Prytanée militaire (un peu plus petit comme caractères) cherche place de maître d'hôtel chez famille convenable. Références : trente-cinq ans de Royale. » Avec la liste des embarquements successifs, et pour finir : « Seules les offres sérieuses seront prises en considération... »

Il avait déjà fait le coup, sept ans plus tôt. Et seul un accident de voiture l'avait privé des patrons merveilleux qui l'avaient engagé à la lecture du *Monde* où ils cherchaient une offre d'emploi pour leur fils idiot. Après, Cappelo l'avait eu au hasard d'une conversation de bistrot à Saint-Nazaire. Un bistrot spécial. Ils y draguaient, l'un et l'autre, des minettes de moins de seize ans.

Louis Cappelo se remua dans son fauteuil.

— La petite est prête ? demanda-t-il.

Victor s'inclina :

— Suivant les ordres de Monsieur.

Le vieux trafiquant d'explosifs s'illumina :

— Fais-la venir. Comme tu sais.

Victor disparut vers l'étagé avec célérité. Louis Cappelo reprit un autre sex-lax et se mit à le mâcher en étudiant le décor de son salon-bureau. Fini le bonheur. Le moment de payer était venu. Il n'avait pas attendu le coup de fil de Simone Furet, ce matin, pour le pressentir. Il y a des flics, quand ils arrivent, qui vous font comprendre, rien qu'au regard, qu'on n'est pas de force à lutter avec eux et qu'ils finiront par vous avoir. Ce Breton athlétique aux yeux noirs nommé Corentin, avec un prénom curieusement slave, était de cette race-là.

D'une certaine façon, Louis Cappelo avait été satisfait de lui, ce matin quand sa grenouille de bénitier pourrie lui avait téléphoné, affolée Satisfaction intellectuelle : il ne s'était pas trompé sur le compte du flic aux yeux noirs. Les grattages ne lui avaient pas échappé. Mieux, il avait eu l'astuce de les prévoir. En fait, en se rendant à Saint-Sébastien-sur-Loire, il était simplement allé vérifier une hypothèse. Chapeau, puisqu'il avait flairé la bonne hypothèse.

À présent, Cappelo avait deux heures d'avance. Pas plus. Le flic aux yeux de charbon chaud allait revenir. Il parcourut encore la pièce des yeux, puis la vue sur l'Océan. Magnifique, une des plus belles de La Baule. Et il la possédait, lui, petit immigré italien des années 45. Débarqué en France sans une lire en poche et ne parlant pas français... Des années durant, il avait travaillé pour Sophia, sa femme. Une belle histoire d'amour très romantique, et très pure. Quand elle avait été emportée par un cancer de l'utérus à trente-

cinq ans, ils n'avaient toujours pas eu d'enfant. Il s'était replié dans son chagrin. Puis il avait émergé, cinq ans plus tard, avec une mentalité nouvelle : puisque la vie avait été dégueulasse à son égard, il allait se venger. Louis Cappelo s'était découvert, une fois veuf, mais peu à peu, une passion qu'il n'aurait jamais imaginée possible avant.

Les petites filles – seize ans au plus. L'âge où elles commencent à devenir femmes.

Ce genre de vice coûte cher. Il faut la plupart du temps « arroser » la maman. Louis Cappelo s'était mis à trafiquer le registre des explosifs.

Il sentit son ventre se tordre rien qu'au bruit des pas dans l'escalier. Un bruit sec, un peu vibrant, hésitant, celui de deux talons d'escarpins surélevés.

La gosse apparut juste derrière Victor, qui s'éclipsa aussitôt. Très larbin.

— Viens, n'aie pas peur, murmura Cappelo en se levant.

Elle s'avança, empruntée, sur ses talons surélevés.

— Marche un peu, grogna-t-il d'une voix de loup qui n'arrivait pas à se camoufler. Va jusqu'à la cheminée, puis tu reviens contre le mur d'en face et tu recommences. Jusqu'à ce que je te dise d'arrêter.

Il l'avait « levée » sur la plage, comme d'habitude en saison. Avec un flair consommé. Après l'avoir jugée sur pièces, c'est-à-dire en maillot. Dans l'eau, puis après. Quand elle en était sortie, il avait parlé à la mère. C'est fou le nombre de jolies gosses seules avec leur mère sur les plages.

Et les mères à vocation de maquerelle...

Pour avoir Delphine une seule soirée Cappelo avait payé deux mille cinq cents francs. Plus deux mille cinq-cents autres à remettre à la mère tout à l'heure. Après...

La mère était à l'étage. Traitée au champagne par Victor. Et satisfaite. Ses vacances étaient assurées. En une seule soirée.

Delphine faisait bravement ce qu'on lui demandait. Au point de vue pratique, ce n'était guère compliqué. Après tout, les talons hauts, cela fait partie de l'apprentissage de la vie quand on est du sexe féminin. Là où les choses se corsaient, c'était du côté de la tenue.

Delphine était « habillée » en pute de bordel italien des années 40-45. L'époque de la fixation sexuelle, côté vêtements, de Louis Cappelo. Cheveux frisés au fer, avec lourde frange frontale, épingles tirant le reste pour dégager les oreilles et amorcer le flot des boucles sur les épaules. Bas de rayonne aux jambes – Une antiquité dénichée à prix d'or chez une lingère louche de Pigalle, à Paris – porte-jarretelles noir à petites fleurs et pas de slip. Autour des seins menus, dont les pointes roses tremblotaient à chaque vibration des talons sur le parquet, un balconnet famélique de pâquerettes de tissu façon couronne de la Fête-Dieu à Ravello, pays de naissance de Luigi/Louis Cappelo.

Delphine, maquillée comme une poupée de Walt Disney, cils surchargés de faux cils, lèvres peintes pointu d'un rouge vif très gras, avait sur les pommettes deux ronds de fard rouge.

Et de longs gants de faille noire craquante montant jusque sous les aisselles.

Parfum, à l'excès : « Mitsouko ».

— Parfait, murmura Cappelo en s'octroyant une Benson and Hedges, maintenant, tu vas être très gentille, tu veux bien ?

Delphine faillit le regarder et se retint à temps. Sa mère le lui avait assez répété : le Monsieur voulait absolument les yeux baissés, toujours.

— Oui, monsieur, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Cappelo lui montra un petit pouf, par terre.

— Va te mettre dessus, dit-il. Juste le cul en l'air, cuisses écartées. Je ne veux voir que ton joli petit cul.

Sa mère avait fait répéter Delphine. Elle prit la pose désirée sans difficulté. Sans déplaisir non plus. Elle aimait bien s'offrir. Était-ce à cause de cette potion, que sa mère lui faisait prendre parfois, toujours avant ces visites, de plus en plus fréquentes ? Elle ne savait pas. Mais la potion lui ôtait tous ses problèmes. Chaque fois. Ce « client », comme disait sa mère, était le septième depuis le début du mois. Et elle savait bien ce qu'ils voulaient tous après. Sa bouche. À genoux. Dieu seul savait pourquoi. Mais c'était presque toujours comme ça. Avec parfois une autre particularité : une fessée...

Delphine, petite pute de quinze ans, était toujours vierge. Les vieux saligauds n'aiment que les bouches d'enfant.

Le visage écrasé sur le parquet, les bras en croix, elle voyait devant elle, de l'autre côté de l'immense baie vitrée, l'Océan qui jetait indéfiniment contre la plage de La Baule, ses rouleaux d'écume blanche. Des 505 et des 470 se dépêchaient de rentrer à leurs clubs. Des gosses de son âge flirtaient romantiquement sous les parasols que la brise du soir faisait ployer.

Elle frissonna. Une main dure et chaude explorait ses fesses écartelées par la posture. Elle se sentit enveloppée d'une odeur mélangée de chewing-gum, de cigarette anglaise et de peau de vieux.

— Ah non ! beugla-t-elle en se cabrant.

Louis Cappelo se recula, ahuri.

— Hé, petite salope ! grinça-t-il. Tu es folle, ou quoi ?

Delphine qui s'était assise à califourchon sur le tabouret, se voûta :

— Pardon, geignit-elle, radoucie, vous m'avez fait mal.

Il frémit. La gosse était adorable. Jouant le jeu parfaitement. Il le savait, elle était vierge, mais du côté des reins... Une vieille expérimentée, malgré son âge.

— Je vais te punir, grommela-t-il, en reculant à petits pas vers son buffet breton.

Quand il revint, cravache en main, Delphine avait repris sa position. Reins offerts, surélevés. Visage noyé dans la faille croisée de ses gants.

Il leva la cravache.

— Déjà, gémit-il tout à coup.

À trente mètres devant lui, ombres longues dans le soleil descendant, les deux flics revenaient.

Il se recula, titubant.

— Encore un instant, monsieur le bourreau..., murmura-t-il.

La sonnerie du portail se répercuta dans l'entrée, de l'autre côté de la double porte.

Il lâcha sa cravache.

— Relève-toi, petite, articula-t-il, c'est fini.

Delphine se hissa sur les coudes.

— Je vous en prie, maman va me punir.

Il l'observa longtemps, remué.

— Non, je te le promets.

Il se détourna.

— Remonte là-haut, vite.

Il alla presser une sonnerie. Victor croisa Delphine sur le seuil.

— Tu as une enveloppe à l'office, dit Cappelo, sérieux, crois-moi.

Victor s'inclina, muet.

— Tu vas faire attendre les deux flics dans le petit salon, le plus longtemps possible. C'est tout.

Il hésita :

— Victor.

— Oui Monsieur ?

— J'ai payé pour Delphine. La mère le sait. Si elle te plaît.

Victor s'inclina encore. Louis Cappelo disparut par la salle à manger.

Le bruit sec des huit cylindres de la 450 SEL arracha Corentin à la contemplation du combat naval, une peinture à l'huile du XVIII^e siècle, ornant le mur du petit salon. Il se précipita à la fenêtre. La Mercedes fonçait sur l'opus incertum de l'allée vers le portail resté ouvert.

— Mémé, cria-t-il, tu as encore des jambes ?

Brichot sursauta :

— Pourrie la chance, Boris ! glapit-il. Tu as vu sa voiture ?

Boris Corentin contempla, ahuri, le miracle : là-bas, le portail se refermait tout seul, juste à ras du capot de la Mercedes.

Victor Kervern apparut dans l'embrasure de la porte du living et se pencha en direction de la baie vitrée :

— Ça alors ! s'exclama-t-il, j'ai appuyé sur le bouton de fermeture du portail.

Corentin le toisa :

— Ça vous sera pardonné, dit-il. À une condition : ne repartez pas appuyer sur le bouton d'ouverture.

Il reporta son regard sur la Mercedes.

— Mémé, grogna-t-il, il va y avoir du grabuge.

En bas, Louis Cappelo s'était éjecté de la Mercedes et fonçait vers la villa, pistolet au poing.

— Parabellum, commenta Brichot dans sa moustache, il est de la vieille école.

— Il soupira :

— On a l'air malin.

Louis Cappelo déboucha devant eux, les yeux fous, Corentin regarda l'« homme noir » de la plage, celui qui avait « levé » Véronique.

Cappelo le dévisagea une seconde et fonça dans l'escalier. Il y eut des cris là-haut. Une voix de femme. Une voix d'adolescente. Delphine déboula l'escalier devant Cappelo.

Le vieux enfonça le canon de son Parabellum dans le creux de ses reins nus.

— Victor, dit-il d'une voix haletante, tu es un salaud, mais j'ai besoin de toi. Si tu n'ouvres pas le portail, je flingue la fille.

Corentin porta la main à son étui de ceinture. Là où son Smith et Wesson attendait. Il rabattit sa main en soupirant. Impossible de tirer. Cappelo aurait fait éclater les reins de la gosse avant...

Victor se retourna dans le soleil bas du soir qui faisait encore plus rougeoyer ses tempes de vieil ivrogne.

— Excusez-moi, dit-il, je n'ai pas pu l'empêcher.

Corentin le jaugea, les yeux hors de la tête.

— Vous paierez votre complicité, je vous le jure !

Il vacilla.

— Le téléphone, où ? Vite !

Victor lui indiqua le petit salon à côté. Corentin se rua. Au passage, il faillit recevoir dans les bras la mère de Delphine.

— Mémé ! hurla-t-il. Empêche-la de crier ou je l'assomme.

Corentin revint dans le living, voûté.

— J'ai eu le C.I.A.T., dit-il. Ils vont établir des barrages.

Il soupira :

— Tu parles, il aura le temps de filer. Enfin, on finira par l'avoir.

Il sortit son paquet de Gallias.

— Le salaud, reprit-il. Il a la gosse. On est marrons.

La mère de Delphine se mit à hurler sporadiquement.

— Vous, la ferme ! cria Corentin. Ça fait partie des risques du métier de mère maquerelle, ce qui se passe, non ?

Elle se recroquevilla dans la serge indienne du canapé. Suant de trouille. Corentin alla jusqu'à un petit meuble espagnol à pieds tournés et l'ouvrit. Il sourit :

— Tiens, Mémé, dit-il, il y a à boire là-dedans, ça nous aidera peut-être à trouver une idée, qu'est-ce que tu veux ?

La voix légèrement éraillée du maître d'hôtel s'éleva dans son dos.

— Je vous sers ce que vous voulez, monsieur l'inspecteur, dit-il, mais pour l'idée, je crois que je peux vous aider.

Corentin pivota vers lui :

— Dites toujours.

Le vieux marin se fit obséquieux.

— Les loups retournent toujours à la bauge, fit-il sentencieusement.

Corentin s'avança vers lui.

— Où est la bauge ?

— Guérande, reprit l'autre avec un rictus encore plus veule, 3, rue aux Juifs, derrière l'abbatiale.

Corentin se laissa aller dans un canapé.

— Ça va vous coûter cher, dit-il sourdement, de l'avoir laissé partir avec la gosse.

Victor Kervern prit le temps de lui servir un Chivas Regai avec cérémonie.

— Je sais, fit-il placidement. Mais je suis incorrigible, j'ai toujours aimé le spectacle.

Il releva la bouteille, tendant les glaçons.

— Je peux vous accompagner ? Je connais le vieux, ce n'est peut-être pas

mutile.

Corentin fit oui de la tête – sans répondre.

Le téléphone sonna dix minutes plus tard, après un appel des C.R.S., qui n’avaient rien à signaler.

C’était Cappello.

— Guérande n’est qu’à huit kilomètres, expliqua Victor.

Corentin reprit l’écouteur.

Le vieux dictait ses conditions : si on ne le laissait pas filer, il tuerait Delphine. Il n’avait rien d’autre à dire. Aux flics de se débrouiller. Il leur donnait une heure pour lever les barrages dont il se doutait bien que la région était en train de se farcir.

Corentin raccrocha et répéta ce qu’il venait d’entendre.

— Je ne comprends pas, fit Victor. Guérande est une ville sans voitures. Vous allez retrouver la Mercedes quelque part devant les remparts. Il va fuir comment, puisqu’il est dans sa planque ? Il est fou.

Corentin jeta un regard en biais à Brichot.

— C’est bien ce qui m’inquiète, murmura-t-il.

CHAPITRE XVII



Tout à côté de l'église abbatiale de Guérande, la vieille cité qui commandait autrefois les marais salants de la Brière, une ruelle silencieuse, humide et sombre, formée par les murailles à pignon des maisons voisines. Un cintre supporté par deux jambages en granit entourait une porte de chêne fendillée par les siècles, pleine de clous énormes qui dessinaient des figures géométriques. Le cintre, creux, formait l'écusson d'une très vieille et très puissante famille de Guérande. Les du Guaisnic. Comme devise un seul mot : FAC ! [8]. Autour, le tortil d'une couronne baronniale. Et l'écu, *de gueules à la main au naturel gonfalonnée d'hermine à l'épée d'argent en pal*, disaient les registres abbatiaux de l'église voisine.

Un perron à double rampe surmonté de vestiges de sculptures effacées par le temps menait à l'étage. Des herbes, des fleurs et des mousses poussaient dans les fentes de l'escalier. Passé la porte, une salle étonnamment vaste, au plafond composé de planches peintes. Deux vieux dressoirs en chêne, des chaises en bois tourné, une table ronde à un seul pied figurant un cep de vigne. Aux murs, des lampes fixées à des chandeliers par des queues de verre. La cheminée était en pierre sculptée dans le goût du siècle de Louis XV, ornée d'une glace encadrée dans un trumeau à baguettes perlées et dorées. Seules concessions au XXe siècle : deux canapés de cuir fauve à trois places, une table basse en acier martelé et, entre les deux fenêtres à lourds rideaux cramoisis, une carapace de tortue marine transformée en lampe.

Louis Cappelo se tourna vers Delphine, toujours recroquevillée au fond d'un des deux canapés dans la couverture écossaise extraite du coffre de la Mercedes qui lui avait permis de venir jusqu'ici.

— Enlève ça, dit-il doucement, ça jure dans le décor.

Elle obéit, terrifiée, et réapparut comme tout à l'heure à La Baule, harnachée pour le plaisir d'un vieux qui payait.

Il dévora longuement du regard ce corps d'une génération tellement plus jeune que la sienne.

— Tu veux du chewing-gum ? interrogea-t-il.

Elle secoua la tête.

— S'il vous plait, fit-elle, je veux partir.

Il rit.

— Tu n'as donc pas compris ?

Elle se replia sur elle-même.

Au même moment, le téléphone sonna. Il courut décrocher.

— Ah ! inspecteur Corentin ? fit-il nerveusement, je peux reprendre la route ?

— Ne faites pas les idiots. Vous savez pourquoi je n'ai rien à perdre.

— Quoi ? Où je suis ?

Il ricana :

— Ecoutez, je vais vous dire, ça va vous aider à comprendre bien des choses... Ici, c'est ma première maison, quand nous l'avons achetée, ma femme et moi, c'était en ruine. Un orme poussait là où je vous parle, j'ai tout restauré. Respectueux du passé de la maison. La famille du Guaisnic, la première baronnie de Bretagne. Lisez Balzac, *Beatrice*, ça vous aidera à comprendre. Vos compatriotes laissaient tout ça à la pluie. C'est moi, petit immigré italien qui ai tout sauvé. Alors, vous vous imaginez que je vais marchander !

Il fut secoué d'un rire dément.

— Si je mets le feu, tout Guérande va brûler. L'église, toutes les maisons, une ville classée monument historique transformée en brasier, ça fera joli dans votre rapport, hein !

— Ce que je veux ? Mais je me tue à le répéter depuis une heure, laissez-moi partir. Avec la gosse. C'est tout.

Il raccrocha.

Delphine le regardait en claquant des dents.

— T'inquiète, grinça-t-il, il va rappeler.

La sonnerie du téléphone recommença.

— Tu vois, dit-il avec un rictus, je les tiens. Allô ?... Non, je n'ai pas changé d'avis.

— Très bien, ça change tout.

Il replaça lentement le combiné du téléphone dans son logement.

Delphine écarquilla les yeux : Cappelo avançait vers elle.

— Tu n'es vraiment pas aidée, articula-t-il. Tu te souviens, le cintre de la porte d'entrée que je t'ai montré en arrivant ? *Epée d'argent en pal...*

Ses lèvres se soulevèrent.

— J'ai l'argent...

Elle le vit se défaire de ses vêtements, incapable de sortir un son de sa gorge.

— J'ai le pal aussi, figure-toi.

Il lui enfonça la tête dans le cuir du canapé pour l'étouffer en commençant à la chevaucher.

Boris Corentin avait raccroché son téléphone si brutalement que le patron du bistrot se mit à crier.

— On remboursera les dégâts ! dit Corentin, excédé. Vous allez comprendre, oui ou non, qu'il y a tout près d'ici une gamine livrée à un sauld ?

Il fonça vers Yvan Le Coat.

— Combien d'issues à la ville ?

Le policier breton débita mécaniquement un exposé de guide touristique : Guérande, vieille cité médiévale, était cernée de remparts qui en interdisaient l'accès, ou la sortie, à quiconque. Sept entrées seulement, toutes bloquées. Cappelo était fait comme un rat.

— Peut-être, jura Corentin, mais il est fait avec une gosse de quinze ans entre les pattes.

Il sortit du bistrot.

En face de lui, la ruelle menant au vieil « hôtel du Guaisnic ». Et l'église abbatiale de la cité. Il s'avança sous les réverbères reconstitués à l'ancienne, suivi de Brichot.

— Mémé, dit-il, je suis dingue ou quoi ? Il doit bien y avoir un moyen d'entrer dans cette maison. Regarde. Elles se touchent toutes.

Aimé Brichot lui montra un mur de granit orné d'un cadran solaire.

— Boris, dit-il, il y a un jardin derrière, c'est évident. Sinon pourquoi le cadran solaire ? L'endroit n'est pas à l'ombre. Autrefois, c'était important. Un potager, sûrement.

— Viens, fit Corentin. On n'a rien à perdre.

De l'autre côté du mur, ils retombèrent dans une allée sablée bordée de buis qui sentaient bon dans la nuit. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, d'autres odeurs : chèvrefeuille lourd, polygonum, roses trémières.

— Il y a un recteur, c'est sûr, on est dans la cure, murmura Corentin.

Ils continuèrent au jugé : deux fenêtres éclairées seulement, sur leur gauche. Du côté d'un mur à pignon avec deux tourelles réunies par une galerie de pierre.

— Aide-moi, fit Corentin.

Brichot ahana en le soulevant. Sa flèche pesait quatre-vingt-cinq kilos. Atroce pour ses reins, même s'il s'aidait en s'accrochant dans les nœuds d'un tronc de vigne centenaire..

— Non ! gémit Corentin, le nez écrasé contre une vitre sertie de plomb.

De l'autre côté, à cinq mètres, Louis Cappelo sodomisait sur un canapé une gosse de quinze ans dont il tenait les bras retournés en arrière.

Il se laissa aller, suspendu par les bras.

— Mémé, souffla-t-il, soulève-moi encore.

Brichot obéit en meuglant comme un bœuf berrichon. Corentin plongeait, coudes serrés autour du visage, à travers la croisée.

Quand il se redressa, Delphine se tordait devant lui sur le canapé, les mains verrouillées sur ses reins. Muette, la gorge secouée de spasmes.

Cappelo se cabra en arrière sans se détacher d'elle. Parabellum au poing. Il planta le canon dans la nuque de la fille.

— Repartez par où vous êtes venu, dit-il. Sinon...

Corentin recula.

Il était de nouveau en bas dans le jardin quand il entendit une course sur le pavé de la ruelle. Un pas sourd plus des claquements de hauts talons. Il se précipita dehors, suivi de Brichot. Avec dix mètres de retard. Quand ils débouchèrent sur la place de l'abbatiale, le portail de l'église se refermait. Il courut se plaquer aux planches cloutées de chêne épais.

Des claquements de serrure tintèrent à son oreille. Il était collé à la porte de l'abbatiale. Trop tard...

Une voix assourdie hurla de l'autre côté :

— Les curés ferment maintenant, la nuit ! Mais j'ai la clé de l'église...

Il y eut un silence. Puis des bruits de talons sur des dalles.

— Droit d'asile ! hurla Cappelo avec un rire dément.

Corentin se recula. Devant lui, faiblement éclairée par le lampadaire de la place, cette pancarte :

Dans ce lieu, on est prié d'être habillé, de ne rien emporter, de ne pas manger et de ne pas prendre cet endroit pour des toilettes.

CHAPITRE XVIII



Louis Cappelo s'était assis dans une stalle du chœur.

— Viens, fit-il en posant son Parabellum sur le chêne de la stalle voisine, je ne suis pas un monstre. Et ne prends pas cette tête de petit chaperon rouge terrorisé.

Debout au bas des marches, Delphine était toujours harnachée comme tout à l'heure à La Baule. Très hauts talons lui tordant les chevilles, bas de rayonne grise tendus par un porte-jarretelles noir, « parure » de poitrine à dentelle dégageant ses seins et gants de faille noire montant jusque sous les aisselles. Un peu décoiffée par la course, une de ses épingles à cheveux avait glissé, libérant encore plus la mèche barrant son front. Sous les deux pastilles de fard outrancier de ses pommettes, elle était très pâle.

— J'ai froid, balbutia-t-elle en remontant les épaules, gorge creusée.

Cappelo frémit.

— Viens, dit-il, j'ai quelque chose qui va te réchauffer.

Il lui tendit du sex-lax.

— Mâche, dit-il. Avale bien le jus, je t'en redonnerai dans cinq minutes.

Elle obéit.

Il lui demanda de se tourner et étudia longtemps la chute des reins que tout à l'heure...

Au bout de cinq minutes, il la rappela, pour une nouvelle fournée de chewing-gum aphrodisiaque.

— Ça donne chaud, c'est vrai, mâchouilla-t-elle avec un vague sourire.

Il la dévora des yeux :

— Je te l'avais dit. Mâche toujours bien.

Dix minutes plus tard, Delphine, surexcitée, dansait devant lui face à l'autel. Cappelo était allé mettre en marche la stéréo-cassette de remplacement, à côté de l'orgue, au balcon. Un détail qu'il connaissait : les enfants de chœur cachaient des cassettes « profanes » sous le tablier de l'orgue.

Du jerk, par exemple, comme ce que dansait actuellement Delphine.

Devant le vieux Luigi Cappelo, ex-enfant de chœur de l'église de Ravello, en Italie. Croyant, à l'époque. Et devenu dégueulasse au point de trouver follement excitant de profaner une église. De la plus ignoble des manières. En obligeant une gosse de quinze ans terrorisée à danser nue dans un lieu où on dit la messe...

Cappelo redescendit s'affaler dans sa stalle. Heureux.

« Bordel, se dit-il, la petite Véronique, dommage que je n'aie pas eu le temps de l'amener ici. »

Delphine lui plaisait, ça c'était sûr. Mais elle ne représentait pas exactement ce qui affolait le mieux sa libido de vieux dépravé. Trop consentante. D'accord, la mère était une maquerelle qui avait pourri sa fille. N'empêche la fille était pourrie. Déjà totalement pute à quinze ans. Ce qui excitait le plus Louis Cappelo, c'était de s'emparer d'une gosse normale. Pure, douce et fraîche, et de la pousser, drogue aidant, aux pires saloperies, comme Véronique. Mais avec elle, le sex-lax n'avait pas suffi. Il avait fallu la piquer à la morphine. Hélas, un fâcheux contretemps avait tout arrêté. Dommage, les petites bourgeoises, c'est ce qu'il préférait par-dessus tout au monde. Enfin, Véronique avait au moins servi à quelque chose : lui permettre de se venger de Marinier.

Il arrêta Delphine d'un claquement de doigts.

— À genoux, dit-il. Continue à danser.

Elle descendit doucement.

Peu après, il lui fit enlever la « parure » de sa poitrine, puis son porte-jarretelles.

— Tiens tes bas avec les mains, ordonna-t-il. Si tu les lâches, je te bats.

Il brandissait un cordon d'aube, trouvé à la sacristie, et dont il avait plusieurs fois noué une extrémité.

Il fit terminer sa danse à Delphine à plat ventre sur le dallage de granit, bras et jambes en croix. Dansant seulement avec les reins. Quand elle s'abattit le visage contre la pierre, haletante, il vint lui glisser un nouveau sex-lax entre les dents, comme on donne un sucre à un chien.

Il la releva et lui prit la main. Il la conduisit, à droite du chœur, devant la première image du chemin de croix.

— Regarde, dit-il, tu vas faire les quatorze stations comme lui.

« Suis-moi, on va étudier les quatorze tableaux, pour bien répéter.

Elle le suivit docilement. De temps en temps, elle éclatait de rire. Totalement droguée par le sex-lax.

Quand ils revinrent au centre de l'église, les lumières s'éteignirent brutalement. Il jura, agrippant le poignet de Delphine.

La voix de Boris Corentin s'éleva, venant d'une ouverture dans un des vitraux :

— Ça suffit comme ça, Cappelo, l'église est cernée, vous n'avez aucune chance.

— Je la tuerai ! hurla Cappelo, dressé, dans le noir vers le vitrail, vous le savez. Fichez le camp.

Agrippé à une échelle, Corentin se passa la main sur le front.

— Rallumez, dit-il derrière lui.

L'église s'illumina de nouveau. Il frémit. Là-bas, loin au-dessous de lui,

une gosse droguée était livrée à un vieux salaud prêt à tout, armé d'un Parabellum...

Et dans une église...

L'horreur totale. Inimaginable, et pourtant vraie. Il eut brusquement envie de dégainer son Smith et Wesson et de descendre Cappelo. Au jugé. Il en était sûr, il ne le raterait pas. Ne serait-ce qu'à cause de la rage.

Le fou dut tout deviner. Il tira la gosse contre lui et s'en fit un bouclier. Le Parabellum collé à sa nuque.

Corentin se voûta.

— Arrêtez, Cappelo ! cria-t-il encore. Venez nous ouvrir. N'aggravez pas votre cas.

Le vieux recula, tenant toujours Delphine devant lui par les deux poignets. Il l'entraîna jusqu'à la sacristie, dont il manœuvra les loquets métalliques derrière lui, ainsi que ceux de la porte menant au presbytère. Puis il alluma un à un trois chandeliers récupérés au passage sur l'autel.

— Ça t'ira très bien au teint, siffla-t-il, s'il leur reprend l'envie d'éteindre.

Il rattrapa le cordon d'aube et lia les poignets de Delphine dans son dos.

— À genoux ! commanda-t-il. Tu comparais devant calife.

Elle le regarda, les dents claquantes. De peur cette fois. Reprenant conscience, malgré la drogue, de la folie totale de ce qui se passait.

— Maman ! gémit-elle.

Elle éclata en sanglots : À quoi bon appeler sa mère ? Celle à qui elle devait d'être là, victime et complice à la fois d'une horreur...

Alors, Cappelo singea un procès dément où il remplissait tour à tour le rôle de l'accusation et celui des juges. Puis il énonça la sentence. Delphine, en tant qu'allumeuse, était condamnée à mort, par suspension par les poignets retournés en arrière. Mais avant, il la livrait aux soldats.

Comme couronne d'épines, il lui enfonça sur la tête une mitre. Puis il la fouetta. Avec sa ceinture. À demi suspendue par les poignets, en arrière, à un clou de la poutre. Quand elle s'affala à genoux, secouée de sanglots, les poignets atrocement tirés en arrière, il vint lui cracher à la figure.

— Ce qu'on ne dit pas, fit-il dans sa gorge, c'est que les soldats lui ont fait subir les derniers outrages, à lui. C'est la station oubliée du chemin de croix...

Il s'enfonça dans la bouche trois sex-lax. Il en était à une dizaine depuis son arrivée dans l'église... Désormais la drogue avait tout aboli en lui, jusqu'à la prudence : son Parabellum était sur une table, à trois mètres.

Il s'avança et ouvrit à deux mains les cuisses de Delphine. Comme il avait fait avec Véronique, juste avant qu'il la sente frissonner. Et s'affaler. Morte.

Boris Corentin, hagaré, observa le jeune ecclésiastique qu'Aimé Brichot venait de conduire jusqu'à lui.

— Je suis le père Ozanne, dit le prêtre d'une voix légèrement altérée. Je m'occupe de cette paroisse pendant les vacances. Je peux vous aider.

Il passa sa main sur son front où de courtes mèches blondes se bouclaient. Corentin l'observait, attentif. Silhouette mince et frêle, regard fiévreux, le prêtre tremblait d'émotion.

— Je vous écoute, dit Corentin avec amitié.

L'ecclésiastique le remercia d'un sourire triste.

— Cet homme a profané l'abbatiale, reprit-il très vite, laissez-moi faire. Je veux entrer. Je me propose en otage à la place de cette malheureuse enfant.

Corentin le jaugea :

— Mon père, je vous comprends. Mais vous voulez vous y prendre comment ?

Le père Ozanne haussa imperceptiblement les épaules.

— Je veux lui parler.

Corentin se voûta :

— À ce fou ?... Vous ne vous rendez pas compte. Il n'a que faire d'un autre otage. Ce qu'il veut, c'est la fille. Pas vous.

Il haussa les épaules.

— Enfin, essayez, je ne peux pas vous empêcher.

Le jeune ecclésiastique le remercia du regard et partit se coller à la porte de la sacristie. À dix mètres derrière lui, Corentin, Brichot et les policiers l'observaient.

À voix basse, il se mit à parler. De charité, de pitié, de raison. Cela dura de longues minutes. Il s'enflammait. Un moment, Corentin crut qu'il allait réussir. De l'autre côté de la porte, les hurlements et les rires saccadés avaient cessé.

La détonation résonna comme le tonnerre dans la nuit. Le père Ozanne s'abattit en arrière sur le pavé. Corentin se rua en avant.

— Bon Dieu ! gémit-il en relevant le prêtre, vous avez eu une chance que seules peuvent avoir les âmes pures.

La balle du Parabellum, après avoir crevé la porte, était passée à ras de la tempe du prêtre, laissant une longue traînée de poils roussis dans ses mèches blondes.

Le père Ozanne ne répondit pas. Evanoui.

— Ça suffît comme ça, gronda Corentin, les mâchoires contractées. Si on attend, la fille va y passer.

La serrure de la porte de la sacristie explosa littéralement, comme dans un cauchemar. Louis Cappelo vit, entre les deux bras désarticulés de Delphine, la masse d'un athlète aux yeux noirs fonçant vers lui. Il chercha son pistolet et se jeta en avant.

Dans une détente ahurissante pour son âge, il réussit à atteindre le Parabellum, sur la table, avant Corentin. Il sauta en arrière, vers Delphine, le pistolet au poing.

— Reculez où je tire ! hurla-t-il, je vous jure que je tire.

Corentin hésita. Au stand de tir de la police, il était classé tireur d'élite. Il en était presque sûr : il réussirait à tirer le premier, visant le Parabellum pour le faire sauter de la main du vieux.

Une image le traversa. Une histoire datant des gangs d'après-guerre, racontée par Charlie Badolini. Acculé dans une soupente par un policier, un lieutenant de Pierrot le Fou avait tiré. Pour tuer. Mais tout ce qu'il avait réussi à faire, c'était d'atteindre le revolver de l'inspecteur.

L'arme avait sauté, projetée en l'air par le choc. Et elle avait atterri dans la figure du policier. Le canon s'était planté dans l'orbite gauche, crevant l'œil sous le choc.

C'était la dernière balle du voyou. Il avait été arrêté tout de suite après. Mais un policier était resté borgne.

Corentin étudia le visage de Delphine tétanisé par la peur, à vingt centimètres du Parabellum.

Il rabassa son arme avec un douloureux rictus.

— Vous avez gagné encore une fois, murmura-t-il en s'effaçant.

Cappelo éclata de rire :

— Je gagne toujours ! hurla-t-il. Du large ! Je sors.

Il agita son pistolet faisant signe à Corentin de s'effacer.

« Tant pis, se dit celui-ci, le truc est vieux comme le monde mais c'est pour ça qu'il marche... »

Tout en faisant un pas de côté, il évalua la distance qui le séparait du fou. Cinq mètres... Un beau plongeon à ne pas loucher.

Il se figea tout à coup. Un léger sourire aux lèvres. Les yeux intensément fixés sur la porte menant de la sacristie à l'église, derrière Cappelo. Comme s'il venait d'apercevoir de l'aide.

Il eut le temps d'entendre son cœur cogner longuement dans sa poitrine. Cappelo se décida enfin à remarquer la comédie désespérée qui se jouait devant lui.

Il vira d'un bloc vers la porte à laquelle il tournait le dos. Quand il comprit qu'elle était toujours fermée et qu'il avait été berné, il était trop tard. Dans un

feulement de bête, exprès, pour affoler, Corentin s'était rué sur lui, mains ouvertes à bout de bras.

La détonation fit éclater une burette de vin de messe mais il n'y en eut pas d'autre : le Parabellum avait changé de main en une demi-seconde.

Cappelo se tordit sur lui-même avec un sanglot suraigu : attrapant son poignet droit au vol, Corentin le lui avait retourné dans le dos et tirait vers le haut, jusqu'aux, omoplates.

— Vous ne gagnez pas toujours, haleta-t-il.

Cappelo laissa aller sa tête en avant.

— Pas glorieux, siffla-t-il, je suis le plus vieux. Et de loin.

Aimé Brichot apparut sur le seuil, revolver au poing, la cravate en bataille. Il s'arrêta et rabaissa la main :

— Encore une fois, tu as fait jeu personnel, dit-il déçu.

Delphine vacilla sur elle-même et s'abattit dans les bras de Corentin. Il la reçut contre lui, bouleversé : sous le parfum vulgaire de petite prostituée dont elle était inondée, ses cheveux avaient gardé une odeur qui était celle de la sueur des enfants : un peu aigre, acide.

— Comment peut-on faire tout ça à une gosse..., murmura-t-il, entre ses dents.

Entre les murs de granit moussu de la place, Corentin transporta Delphine, enveloppée dans une couverture rabattue sur le visage, jusqu'à l'Etafette de gendarmerie. Puis Louis Cappelo suivit, traîné comme un sac.

L'Etafette s'en alla dans la lumière de l'aube, entre les ormes centenaires, franchit les remparts et fila doucement vers La Baule sur le goudron de la route entre les digues où les « paludiers » en culotte de toile grise partaient au travail, à demi noyés dans la brume montant des marais salants.

Il caressa le front moite de la gosse plongée dans un sommeil agité de cauchemars.

— C'est fini, murmura-t-il. On va s'occuper de toi. Tu vas oublier. Je te le promets.

Louis Cappelo, très digne, agita la main.

— Ne vous fatiguez pas, inspecteur, dit-il, je vais tout vous raconter.

Il était midi au C.I.A.T. de La Baule. Dégriisé, le vieux fou commençait son chemin de croix.

— Marinier est venu me trouver chez moi, dans ma villa de vacances, commença-t-il, le 13 juillet au matin. Pour m'exposer un chantage. Il avait

découvert les manipulations du registre des explosifs. Pas la veille. Longtemps avant. Il avait eu le temps de noter et de mettre un plan en route.

Il soupira et Corentin se demanda comment cet homme, l'air calme et sensé, devant lui, pouvait être le fou qui cette nuit... Insondable mystère des comportements humains...

— Il voulait trois cent mille francs, trente millions de centimes, pour prix de son silence. Sinon, il allait me dénoncer à la police. Je lui ai évidemment demandé un délai de réflexion. Sans même chercher à nier. Il m'avait mis sous le nez un petit carnet noir où il avait tout noté. Tout. Nous sommes convenus de nous revoir le 15 juillet au matin, quand il est reparti...

— ... Vous avez appelé votre secrétaire au téléphone, coupa Corentin, et vous lui avez dicté une lettre de licenciement. Vous aviez déjà, décidé d'éliminer Marinier et il vous fallait vous couvrir.

Cappelo le contempla, surpris :

— Pas du tout. À ce moment-là, je ne savais pas encore si j'allais céder ou pas. La lettre, je ne l'ai dictée à M^{lle} Furet que le 15, le lendemain de la mort de mon comptable.

— Je connais quelqu'un qui va regretter ceci, murmura Corentin. Pourquoi lui avez-vous dit de nous mentir.

Cappelo ricana :

— Ça se tenait, non, la lettre de licenciement reçue avant la mort ? Motif à dépression. Mais vous m'avez retrouvé. Pourquoi vous raconter des salades ? De toute façon, je suis coincé.

— L'ennui, reprit Corentin, c'est que votre secrétaire n'avait pas l'adresse de vacances de Marinier. Elle ne l'a trouvée que le 16.

Cappelo arrondit les yeux :

— Ça, je l'ignorais.

Il rêva, douloureusement.

— Je vois, fit-il, tout le processus que vous avez suivi...

Corentin sourit :

— Le hasard aide parfois les policiers. Continuez.

À côté de lui, Yvan Le Coat tendit l'oreille à un inspecteur qui se penchait vers lui. Il fit oui de la tête, plusieurs fois.

— Excusez-moi, fit-il à l'adresse de Corentin. Une bonne nouvelle : la mère de Delphine a été retrouvée. À la gare, où elle cherchait à fuir par le train. Elle est à côté.

— Merci, fit Corentin, tout rentre dans l'ordre.

Il se réintéressa à Cappelo.

— Je vous écoute.

Le vieil Italien se concentra, jouant des jointures.

— D’abord, reprit-il, je n’ai voulu que donner une leçon à Marinier. Ça s’est passé par hasard. Je suis joueur, à la roulette. Ce soir-là, le 13 donc, en arrivant au casino, j’ai vu Marinier nier. L’entrée de la roulette et de la boule est commune.

— Je sais, dit Corentin.

— Je l’ai suivi du côté de la boule. Et j’ai vu qu’il ne jouait pas bêtement. Il a gagné deux mille francs si je me souviens bien. Alors, l’idée d’une petite leçon m’est venue.

Il lança un regard de biais à Corentin.

— Inutile de vous parler de cette Sheila, je suppose, dit-il, j’avais repéré leur manège dans une boîte, le *Lord*, un soir, je suis allé les trouver et...

— Je sais tout ça, sautez cet épisode. Passez au lendemain. Donc, Sheila, Eric et leur Hollandais sont mis sur le coup. Marinier est piégé, piqué, dévalisé, abandonné dans un fossé.

Il se pencha, ses yeux noirs dardés sur le visage aux cheveux teints de l’« homme noir ».

— Tout ça ne m’explique pas pourquoi on l’a trouvé à l’aube pendu dans une grange à côté du corps d’une gosse morte et violée.

Aimé Brichot vérifia que le gardien faisant office de dactylo suivait bien, techniquement s’entend.

En principe, c’est lui qui aurait dû taper le P.V. (trois « durs » et trois « pelures », dont une jaune à classer aux archives de la Brigade mondaine). Mais il avait préféré laisser le travail à un gardien, se réservant de prendre des notes complémentaires, en vue de parfaire le P.V. officiel qu’il taperait, lui, ensuite.

Louis Cappelo resta un instant silencieux.

— Depuis quelques jours, reprit-il, j’avais repéré la gosse, Véronique. Elle m’excitait follement, et m’agaçait aussi. La vraie bourgeoise. Impossible à baratiner.

Il recoiffa lentement ses cheveux teints, et de nouveau, Corentin fut sidéré du calme revenu du fou de la nuit d’avant.

— Je vous jure que la malchance était avec moi ce soir-là, reprit Cappelo. Le 14 juillet, l’atmosphère des bals et des feux d’artifice en préparation, boulevard Darlu, sur le bord de mer, j’ai tout à coup vu Véronique. Habillée pour aller danser. Mais avec des socquettes et des tennis. Comme une enfant. Attendant au bord du trottoir sans doute que des amis viennent la prendre. Elle avait dû leur fixer rendez-vous là. J’étais en voiture, je me suis arrêté à sa hauteur, je me suis penché, j’ai ouvert la portière droite, comme pour lui demander un renseignement. Elle s’est approchée. Il y avait foule, la cohue, personne n’a rien remarqué quand je l’ai attirée à l’intérieur.

Un silence épais régna un instant dans le C. I. A.T. puis le crépitement de la machine à écrire reprit.

— Je l'ai d'abord emmenée au bord de la plage après l'avoir giflée à l'assommer, dit Cappelo d'une voix unie. La Mercedes a une commande unique de fermeture des portières. J'ai mis la radio à fond. Quand elle s'est réveillée, j'ai voulu abuser d'elle. Elle s'est débattue avec une vigueur ahurissante, je l'ai encore assommée.

Il examina ses ongles.

— J'ai de vieilles névralgies, souvenir d'un accident de voiture, il y a vingt ans, qui m'a coincé un nerf facial. Les crises surviennent le plus souvent sans prévenir. J'ai toujours une seringue prête partout. Y compris dans la boîte à gants de ma voiture.

« J'ai le droit d'utiliser de la morphine. Un médecin me délivre une ordonnance chaque quinzaine.

— Comment cela ? demanda Corentin, contracté, vous avez donc un médecin traitant qui vous délivre des bons de toxiques ?

— Exactement. Le Dr Poncelet. Il me donne une ordonnance numérotée extraite de son carnet à souches de bons de toxiques, comme vous dites. Je suis en règle de ce côté et je vais même vous faire un aveu, j'ai fait une provision d'ampoules de morphine car je ne les utilise pas toutes. Je n'en prends que lorsque je souffre.

« J'ai roulé vers la campagne, sur la route de Guérande. Véronique gisait toujours à côté de moi, évanouie. Je me suis arrêté dans un chemin creux et, tandis qu'elle recommençait à bouger, je l'ai piquée. À la morphine. Pour qu'elle s'adoucisse, devienne consentante.

Il parcourut le C.I.A.T. avec des yeux hagards.

— Je jure que je ne voulais pas la tuer. J'étais dans un état second. La dose, une ampoule de deux centigrammes était prévue pour moi : je fais quatre-vingt-cinq kilos. Je m'étais bien promis de ne pas presser le piston jusqu'au bout. Elle a sursauté, toute la charge est allée dans sa veine.

« Elle est morte d'overdose dans les deux minutes qui ont suivi...

Corentin le laissa tranquille un moment.

— Après ? dit-il d'une voix qui se contrôlait difficilement. Vous avez réfléchi, etc.

Cappelo le fixa attentivement.

— Exact, j'ai réfléchi. Je savais où Marinier devait être abandonné. Il était minuit. Je suis allé me ranger pas loin de l'endroit. Bientôt, j'ai vu arriver Sheila et Eric. Ils ont lâché Marinier. Ils ont rangé sa voiture à deux cents mètres, comme convenu. J'ai attendu qu'ils repartent et je me suis mis au travail.

Il se pressa les yeux à la racine du nez.

— Je connais bien la région, je savais qu'une ferme était située non loin de là. Avec des hangars et une grange assez distante de l'habitation principale.

Il sourit faiblement :

— Je connais même les fermiers. Ils n'ont pas de chiens. Ça aussi, ça m'a aidé. J'ai porté Marinier dans la Mercedes jusqu'au hangar et je l'ai débarqué. Puis j'en ai fait autant de Véronique. Après, j'ai pris la cravate de Marinier et je l'ai serrée autour du cou de Véronique.

Il se redressa :

— Ça aussi, je vous le jure : je ne voulais pas sa mort. Mais seulement qu'on l'accuse de celle de la gosse. Ce qu'il a fait, c'est de sa faute. Entièrement, il était trop drogué, le sex-lax, c'est terrible.

— Je sais, coupa Corentin qui se rappelait le Louis Cappelo déchaîné de cette nuit.

Cappelo se détourna :

— Avant de partir, je l'ai collé contre Véronique, et j'ai pressé ses mains partout sur elle, pour y mettre ses empreintes. Il a remué, il l'a enlacée dans son délire.

Il se recroquevilla :

— Il bandait comme un cerf. J'ai rigolé, et je suis parti.

— Après avoir préparé une corde, exprès, à une poutre, articula Corentin. Histoire de lui donner des idées de suicide, n'est-ce pas ?

Le vieux dément inclina la tête.

Corentin chercha une Gallia. Il fallait absolument qu'il se change les idées. Trop de dégoût.

— Ça va, fit-il, on se reverra quand on aura de nouveau besoin de vous.

Louis Cappelo ne bougea pas. Perdu dans ses pensées.

Aimé Brichot prit sur la table devant lui un appareil photo. Un Instamatic Kodak. Trouvé chez Louis Cappelo, une heure plus tôt, lors de la fouille dirigée par Yvan Le Coat.

— C'est avec ça que vous avez photographié Marinier, n'est-ce pas ?

Cappelo fit oui de la tête.

— Merci, dit Brichot.

Deux gardiens emmenèrent le patron de la Secami.

Resté entre flics, Corentin se tourna vers Le Coat.

— On fait quoi, à votre avis avec la secrétaire, Simone Furet ? Je vous la laisse, si vous voulez, moi ça ne m'intéresse plus.

Le Coat sursauta :

— Mais, cher ami, elle est complice, oui ou non ?

Corentin soupira :

— Exact, mais ça n'est qu'une vieille fille terrorisée par la peur de perdre sa place. Enfin, il faut bien appliquer la loi, hélas...

Dehors, le grand air lui fit du bien. Le vent de mer était doux et puissant. Lavant tous les miasmes.

— Viens, dit-il à Brichot, on va téléphoner à Baba. Et puis, j'ai quelques visites à faire.

Dans son dos, Le Coat préparait déjà son rapport à son supérieur hiérarchique du C.I.A.T. de La Baule, qui ne manquerait pas, comme à l'accoutumée, de ramener à lui, devant la presse, toute la gloire de l'enquête menée à bien...

CHAPITRE XIX



Un soleil méditerranéen écrasait la plage de La Baule, balayée par une légère brise d'ouest bénéfique aux voiliers en butte à des problèmes de navigation : ils revenaient tout seuls à la côte quand leurs barreaux avaient fait des bêtises, et donc « dessalé ». C'est-à-dire tombé à l'eau. Les marchands de gaufres passaient en criant, les gosses creusaient le sable avec frénésie. Des couples s'en allaient doucement, main dans la main, flirter dans l'eau tiède. La Baule était exactement ce que tous ici souhaitaient qu'elle soit : un havre de paix et de bonheur. Une halte de plaisir calme et tranquille dans l'année. Ça et là, des vacanciers étaient plongés dans leur journal. La plupart découvraient

pour la première fois l'affaire atroce qui s'était déroulée quasiment sous leurs yeux. Et que la police avait résolue.

Corentin reposa son journal. Sans amertume, et pourtant, comme toujours, pas un article de la presse locale ne soufflait mot du travail d'une certaine équipe de flics venue exprès de Paris.

Sur une des feuilles, Yvan Le Coat posait complaisamment avec les pièces à conviction : l'Instamatic Kodak, les paquets de sex-lax, la seringue qui avait tué Véronique.

Tout à l'heure, Corentin avait fait « ses visites » comme s'il se l'était promis. M. et M^{me} Dauvilliers, M^{me} Marinier, et aussi Sheila, qui lui avait demandé en pleurant combien elle risquait. « Deux années de prison ferme », lui avait-il répondu, sans ménagement.

Il se redressa : le garçon dont il attendait l'arrivée était là. Gérard. Il lui tendit la calculatrice.

— Merci, dit-il, c'est grâce à ça que j'ai pu faire mon boulot.

Il lui raconta tout. Par le menu, glissant quand même quand il y avait trop d'horreur. Mais sans cacher l'essentiel.

Gérard tapota le clavier de sa calculatrice et la tendit vers Corentin.

Celui-ci lut :

13.5. 18.3. 9.

Il sourit :

— Il faut que je retourne ?

Gérard secoua la tête :

— Non, inutile, c'est un mot de cinq lettres.

Il rit :

— Pas celui auquel on pense d'habitude.

Corentin se concentra.

— Ah ! je vois, fit-il. 13, là 13^e lettre de l'alphabet, M, 5, la 5^e, E et ainsi de suite. MERCI.

Il étudia l'adolescent.

— Elle est morte, pourquoi me dire merci ?

Gérard feignit de s'intéresser à la marche hésitante d'un 470 barré par un novice.

— Merci pour les autres. Celles que ce Cappello aurait pu, sans vous, ajouter à son tableau de chasse.

Il se détourna :

— Et puis, je suis idiot ! s'exclama-t-il. Elle est morte, vous avez raison...

Il vira vers lui. Les yeux fixes.

— Pardonnez-moi, reprit-il, je suis vraiment idiot.

Corentin lui mit la main sur l'épaule :

— Pas plus que moi, dit-il, affectueusement, d'une voix changée.

Jenny plaqua ses deux mains sur les tempes d'Aimé Brichot.

— Tu vas me quitter, lâcheur ! geignit-elle avec son inimitable accent anglais.

Aimé Brichot termina le rangement de ses chaussettes dans sa valise.

— Il le faut bien, dit-il bêtement.

Elle émit un profond soupir compréhensible dans toutes les langues du monde.

— C'est vrai, tu es marié.

Il sursauta, comme piqué par une mante religieuse.

— Elle est comment, ta femme ? interrogea Jenny en lui grattant la moustache. Elle a de beaux seins ?

Les oreilles d'Aimé Brichot s'empourprèrent.

— Tais-toi ! vibra-t-il. On ne parle pas de Jeannette de cette façon-là.

Jenny se recula, ahurie :

— *So what ?* s'exclama-t-elle. C'est une femme, non ? Ça compte, les seins, chez une femme.

Ses yeux dégoulinèrent d'une lueur chaude. Elle remonta son tee-shirt.

— Gros comme ça, ils sont les siens ? fit-elle.

Brichot se mit à réciter un Pater Noster.

Dans la chambre voisine, Boris Corentin faisait ses adieux à Claudine et Ginette. Un peu gêné par les propositions qu'elles lui avaient faites.

Il s'agissait tout simplement de les prendre ensemble.

Et il avait découvert que sous leurs airs de naïves, il avait affaire à deux expérimentées de vieille cuvée.

Allongée sur le lit, jambes ouvertes et relevées, Claudine avait posé ses talons sur les dossiers de deux chaises très écartées. Ginette était couchée à plat ventre sur elle, chevauchant ses hanches, la bouche contre la sienne.

— Toutes les deux, commanda Claudine, s'il te plaît.

Il obéit, amusé. Avançant entre les deux chaises.

Il honora longuement tour à tour les deux ventres offerts. Claudine et Ginette se dévoraient la bouche.

Il réussit à les faire crier presque conjointement.

Quand elles eurent repris souffle, la voix de Claudine s'éleva du lit :

— Dis un chiffre. Un ou deux.

— Pourquoi ? fit-il, toujours dressé.

— T'expliquerai. Dis toujours.

— Deux, dit-il.

Claudine rit.

— J'ai deux. Tu termines avec moi.

Ils furent quand même heureux tous les trois ensemble : Ginette avait pivoté, offrant à Claudine, côté bouche ce dont le doigt de Boris la privait. Claudine avait un très ancien compagnonnage avec sa collègue de bureau. Pas seulement au bureau...

Quand il se releva, haletant, un vertige le prit. Il vacilla jusqu'à la baie vitrée dans le soleil.

« Bon Dieu, se dit-il, les vacances des autres, c'est un truc dingue... »

Il vira vers les deux jeunes femmes qui se cachaient lentement sous les draps.

— Vous faites une belle paire de sacrés pistolets ! avoua-t-il.

Claudine agita l'index :

— Quelqu'un t'a dit, monsieur l'inspecteur, que les femmes n'avaient pas d'imagination ?

Des flots de souvenirs sidérants envahirent ses yeux.

— Ça va, reprit Claudine, on voit que tu ne nous prends pas pour des monstres.

Elle se leva jusqu'à sa table de nuit, ouvrit le tiroir et en sortit un petit carnet et une pointe feutre.

— Ton adresse à Paris ? dit-elle. C'est un ordre.

Sur le quai de la gare, trois silhouettes en jeans munies de rondeurs bien précises agitaient les bras, côte à côte. Elles se rapetissèrent peu à peu puis disparurent dans le virage.

Aimé Brichot remonta la vitre du compartiment où ils étaient seuls.

— Et voilà, fit-il en se laissant aller sur la banquette. Encore un épisode de la vie qui se termine.

Boris Corentin alluma une Gallia.

— C'est quoi, ce foulard, dans le col de ta chemise ? Bizarre comme couleur, non ?

Aimé Brichot sursauta, comme piqué par l'éternelle mante religieuse qui lui servait de conscience depuis ses adieux avec Jenny.

— Elle me l’a offert. Ça vient de Londres.

Corentin étudia le bout de tissu caca d’oie.

— Je ne sais pas si Jeannette aimera, ironisa-t-il cruellement.

Aimé Brichot l’observa, au bord de la rage.

— Tu la fermes, articula-t-il, ou je te...

Il stoppa, les yeux dans ce bocage qui défilait le long du train.

— Dis, fit Corentin, de plus en plus cruel.

— Rien, murmura Brichot, j’ai failli être vulgaire.

La nuit du 15 août, vers minuit trente, Boris Corentin dut s’arracher aux bras des deux jeunes bronzées en train d’entreprendre de le pousser au bout de l’épuisement par le plaisir. Claudine et Ginette, revenues l’avant-veille de vacances, et débarquées chez lui « juste pour le week-end ».

Le téléphone grésillait sur la table de nuit, au milieu des verres de vodka : Claudine et Ginette avaient décidé de souper à la russe, et apporté le nécessaire. Sauf le caviar, acheté par Boris.

Il décrocha en se jurant que si c’était Charlie Badolini, il lui donnait illico sa démission.

— Allô, Boris ? fit la voix de tête d’Aimé Brichot.

Corentin se rassit sur le lit, poussant de la main les reins de Claudine.

— Mémé, dit-il avec fatalisme, quelque chose ne va pas ? Tu t’es cassé la patte en skiant sur le mont Blanc ?

Aimé Brichot toussota :

— Boris, fit-il, tu avais raison. Jenny...

Il fut incapable d’achever. Mais c’était inutile. Sa flèche avait compris :

— Tu n’as pas de chance avec les soubrettes, Mémé, je te l’ai toujours dit. Tu appelles d’où ?

— Du bar tabac... Boris, c’est tragique, Jenny m’en a refile une.

Corentin faillit éclater de rire.

— Ecoute, s’exclama-t-il, qu’est-ce que tu veux que je fasse ? Va voir un toubib.

La ligne grésilla.

— C’est fait, reprit Brichot. Mais avec les médicaments, je n’ai pas droit à l’alcool, même pas au vin.

Corentin se mordit les lèvres.

— J’ai compris, Mémé. Tu vas dire à Jeannette que tu veux maigrir, pour être plus beau. Les régimes, c’est toujours sans alcool.

— Mais, je suis déjà maigre ! glapit désespérément Aimé Brichot.

Corentin flatta de la main derrière lui la croupe de Claudine qui s’amusait à le chasser hors du lit :

— Un homme n’est jamais assez maigre, dit-il sentencieusement.

Il raccrocha après quelques encouragements.

— Dites, les filles, fit-il en les étudiant tour à tour de ses yeux noirs, vous n’avez fréquenté que des gens bien après mon départ ?

Claudine battit des paupières façon Blanche-Neige devant son prince.

— On est des filles convenables, dit-elle avec une voix de gorge en s’étirant. Viens, beau flic, c’est mon tour de te fatiguer.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
CHAPITRE XV
CHAPITRE XVI
CHAPITRE XVII
CHAPITRE XVIII
CHAPITRE XIX
TABLE

[1] Centre d'Application de la Police en Uniforme. Installé au bois de Vincennes, il remplace désormais le stade Faralicq, porte de Pantin, supprimé. Ainsi que la piste d'athlétisme de l'école de Police de Beaujon : on a construit à la place de celle-ci un central téléphonique.

[2] Le commissaire divisionnaire Dumont, bras droit de Charlie Badolini, directeur de la Brigade mondaine et intermédiaire obligé entre lui et les policiers dans les cas habituels.

[3] Commission rogatoire, déléguée par le procureur de la République ou un substitut de parquet. Indispensable, légale même, pour que la Brigade mondaine puisse enquêter en dehors de Paris et des départements de la couronne. C.I.A.T. est une abréviation de commissariat en argot policier.

[4] Allocations financières spéciales, à la seule discrétion du chef de la Brigade mondaine.

[5] Bureau administratif de la P.J.

[6] Officier de Police judiciaire.

[7] Expression de la région Audierne.

[8] Agis, en latin.